MESURES

15 JANVIER 1939 5e ANNÉE — N° 1

SOMMAIRE

CAHIERS TRIMESTRIELS

COMITÉ DE RÉDACTION

Les Manuscrits doivent être envoyés
au Secrétariat de la Rédaction,
29, Chemin des Princes
Châtenay-Malabry
(Seine)

	Le numéro :	L'abonnement d'un an :
	—	—
France :	15 fr.	50 fr.
Union postale :	18 fr.	62 fr.
Autre pays :	20 fr.	70 fr.

ADMINISTRATION

Librairie José CORTI
11, Rue de Médicis, Paris (VIe)
Tél. : Danton 63.00

LES FOSSILES

par

PAUL CLAUDEL



La Genèse nous dit que toutes les œuvres de Dieu sont bonnes et qu'elles portent la marque de la bonté de leur Auteur, non seulement de Sa Providence, mais, si je peux dire, de Son idée opératrice, étroitement unie à son essence ; *(Operatio sequitur esse,* dit Saint Thomas), de Son intention, de Son style, de Son tour de main, un trait de Sa physionomie. Elles ont un intérêt documentaire. Ce sont beaucoup plus que des inscriptions, ce sont les acteurs du drame de la Nature, s'acquittant inlassablement de ce rôle toujours le même que le Régisseur leur a confié. Mais alors une remarque s'impose, c'est qu'il y ait tant d'êtres vivants qui soient installés dans le rôle de *Vilains,* comme on dit en anglais, qui fournissent d'emblée à toutes nos passions, à tous nos vices, à tous nos adversaires spirituels, ces *ennemis* dont parlent si souvent les psaumes, insidieux ou découverts, une personnification, un masque, appropriés. Les bêtes féroces se solidarisent à nos instincts de colère et de rapine, les serpents ne sont qu'une faible

image des tortuosités de notre âme et des poisons qu'elle est capable de secréter. Toutes sortes d'animaux partagent notre goût de la fange et de l'ordure. Quand nous feuilletons un album zoologique nous n'avons que le choix entre toutes ces physionomies non seulement sinistres mais positivement terrifiantes qui semblent avoir été dessinées ou retouchées par le crayon de l'Enfer. La simplicité populaire a accolé le nom de *diable* à toutes sortes de poissons et d'insectes. Nous voyons le démon et la bête associés, non seulement par la parole du Christ qui d'un seul coup amalgame à un troupeau de porcs un essaim infernal, mais à tous les versets de la Bible. Le cocaïnomane se fait à lui-même sa propre mouche à viande et travaille hideusement à sa propre désintégration. Le peuple des bactéries, qui ne sont pas à proprement parler des êtres mais des semences, est l'image même de ces contaminations infernales qui s'attachent à chacune de nos facultés et de nos organes : insurgeant la partie contre le tout et le moyen contre la fin. Et la Genèse nous indique que toute la nature a été associée au péché originel quand elle se met à germer des ronces et des chardons et l'ingénieuse variété de ces ivraies prodiguées par la main de Satan pour le bénéfice de l'Humanité. Pas seulement des ronces végétales, mais tous les dards vivants et tous les crocs, mais toutes les corruptions, tous les appareils de destruction et de torture, toutes les épines à cancer, toutes les seringues inoculatoires de virus, toutes les variétés de pourriture et d'immonde gref-

fage qu'une envie mystérieuse a déchaînées contre la Vigne[1].

Quand le pionnier humain est apparu sur la terre, mal déguisé sous ces peaux de bête dont la main du Créateur au sortir du Paradis terrestre avait pris soin de l'affubler, on dirait que toute la nature a pris les armes. Au lieu de la lourde stagnation des âges antérieurs, elle a assumé un caractère offensif. Elle s'est dangereusement rétrécie et simplifiée. De vaguement monstrueuse elle est devenue attentive et hostile. Toutes sortes de mâchoires dévorantes se sont embusquées derrière les amorces qu'elle offrait au dénuement et à la faim. L'Ours et le Lion des Cavernes, Léviathan et Béhémoth, ont pris des dimensions pratiques. Ce qui était mou a durci, le muscle a pris la place de tous ces charriements pompeux de carcasses confuses, la masse a fondu au profit de l'efficacité, l'aile et le jarret, la serre et la griffe, ont éliminé toutes ces mythologies ruminantes, la féerie hideuse et pataude est devenue le drame net et prompt.

Quelles bottes, non pas de sept lieues, mais chacune pour rejoindre l'autre faisant un pas de sept mille ans ou de sept mille siècles, voudrais-je chaus-

1. Une autre caractéristique des créatures animales, c'est l'*humour*, la drôlerie, qui est une conséquence de l'originalité. On dirait que l'auteur a voulu s'amuser et nous amuser, en « lançant » des formes comme le costumier fait de ses déguisements. Ce n'est pas seulement le dragon qu'Il a créé *ad illudendum ei* (Ps. 103.26). Et toutes les combinaisons de la comédie d'intrigue, toutes les complications à la Balzac, se retrouvent dans les incroyables mœurs des parasites.

ser pour avoir le privilège de me promener dans l'antique Jardin et pour envisager d'un regard à la fois approbateur et scandalisé, le fonctionnement de la profonde ménagerie ! Sans compter que de solides chaussures ne me seraient pas inutiles ! L'Homme était absent et la bête profitant de ce qu'il n'y avait personne de convenable pour la regarder s'en donnait à cœur joie. Ces saturnales de la boue, ces terrassiers de notre fondation, ces essayeurs de la Création comme des langues organisées, rivalisant de plasticité avec la matière ! Ils sont tout seuls. Ils n'ont pas encore été incorporés à notre alphabet. *Serpentem vectem,* dit Isaïe. Ainsi dans la mythologie Chinoise le Dragon qui sert de couture vivante à toute la nature, faufilant l'horizon avec le nuage.

Dieu pour la première fois sortant de son repos, a créé les anges. Mais quand il lui a fallu la collaboration de la matière, voilà ce qui est arrivé ! voilà que la terre s'est mise à fabriquer sous le souffle du Saint Esprit. On dirait que la première chose à faire pour chacun était d'affirmer son indépendance ; il sort de la boue des forteresses ambulantes. On dirait que pour résister au rayon il n'y aura jamais assez de blindage, assez d'écailles et de cuir. Voilà ce qui fourrage à pleins groins dans le Paradis avant qu'entortillé à l'arbre de la Science du bien et du mal tout le bestiaire se résume en cette langue qui pique la première femme.

Entre les feuillets de l'album sédimentaire, au sein de la confiture carbonifère, la nature a soigneuse-

ment conservé la confection superposée de ces premiers essais et nous les consultons avec un mélange de curiosité et d'horreur, comme un adulte qui retrouve ses vieux cahiers de l'Ecole Primaire. Les savants ont rajusté pour nous et replanté sur des paux de fer toutes ces imaginations de cauchemar, toute cette ponte satanique, tout ce frétillement de dragons dans l'immense baquet où le maçon divin malaxait ses matériaux, toute cette vermine qui préparait symboliquement les voies monstrueuses du paganisme et de l'hérésie. On aura beau dire, ce n'est pas le climat effervescent ni le régime herbivore qui suffit à nous expliquer ces apparitions démesurées et hagardes, cette empreinte enregistrée par la boue de la catastrophe métaphysique, cet encouragement suggéré par le crime aux inspirations du chaos, cette grimace à la face de Dieu. Nous nous promenons épouvantés dans les Musées et comme sans pouvoir y croire au milieu de ces vers de l'Abîme qui remplissent sur une échelle grandiose avec une étonnante abondance de moyens le devoir d'être aussi hideux que possible. A défaut de l'homme, les voici déjà sous le déguisement bestial ces ennemis de Dieu dont le psaume nous menace d'environner notre agonie ! Voici Béhémoth *qui broute l'herbe comme un bœuf*. Voici Léviathan, dont Dieu Lui-même nous avertit qu'il est autre chose qu'il ne paraît, qu'il nous faut regarder par dessous son apparence [1].

1. *Quis revelabit faciem indumenti ejus ? et in medium oris ejus quis intrabit ? Portas vultus ejus quis aperiet ?* (Job, 41.4-5).

Pas plus que les modèles actuels, l'être fossile ne s'explique tout entier par sa fonction pratique. De même que les guerriers Japonais et ceux du Moyen Age, de même qu'aujourd'hui les oiseaux et les insectes, le cerf et le poulpe, proclament par un costume approprié, par ces armoiries sur la poitrine et par ce cimier emphatique, la place qu'ils tiennent dans la parade, de même à ces époques où la terre subissait ses états préparatoires, le diable tout seul avec Dieu sur cette boule molle où il s'était cramponné ne se gênait pas pour Lui faire la grimace et pour répondre à Ses suggestions par des caricatures. Déjà le malin avait mérité son nom, déjà sa collaboration avait commencé. Pendant des millénaires et avant que le talon de la femme ne l'eût définitivement intimidé, le Ver, le Reptile, a été vraiment le Prince de ce monde. Comment expliquer autrement ces crapauds qui ont réussi à se faire plus gros que plusieurs bœufs, l'insulte cornue, le visage de pierre du Triceratops[1], ces limaces qui dans la jongle puante traînent des kilomètres de vertèbres et ces énormes Jeannots culottés d'écailles et équilibrant tant bien que mal au moyen d'une queue surajoutée le demi redressement d'un adversaire mal aplati, qui dévorent des choux arborescents d'un appétit qui prélude à celui de Nabuchodonosor ? Plus tard au milieu des peuples obscurcis le diable réussira à se faire adorer, il communiquera à ses fidèles les idées

1. *Exquisivit Te facies mea.*

(Ps. 26.8).

que jadis il a eu le temps de mûrir *in secreto calami*. Les imaginations du Bénin et de l'Inde, du Thibet et de la Papouasie, rejoindront celle des âges engloutis : les répertoires sont apparentés et le Serpent entre eux sert de soudure [2].

Car la créature obéissant à Toi, son auteur, s'exaspère en tourment contre les injustes et s'adoucit pour contribuer au bien de ceux qui se confient à Toi. C'est pourquoi, revêtant toutes sortes de figures, elle obéissait à Ta grâce de toutes choses nourricière, à la volonté de ceux qui désiraient de Ton côté. Afin que Tes fils sachent ceux que Tu as aimés, Seigneur, parce que ce ne sont pas les fruits naturels qui nourrissent les hommes, mais c'est Ta parole qui conserve ceux qui croient en Toi.

(Sap. XVI, 25-26).

2. *Serpentem vectem.*

(Is., 27.1).

L'ARBRE INCONNU

par

JULJAN TUWIM

Juljan Tuwim, né à Lodz en 1894, est le plus connu des poètes polonais vivants ; son œuvre est d'une variété surprenante : elle hésite entre le ton du madrigal, de la saoulerie et de la métaphysique ; une secrète fragilité semble garder Tuwim d'aller jusqu'au point où sa poésie deviendrait tragique et parviendrait à l'unité. Nous avons pensé traduire quelques poèmes où l'émotion prévint tous ces calculs du cœur.

ÉTONNEMENTS DU TRADUCTEUR

Par une vanité singulière l'inspiration s'irriterait volontiers de cela même qui lui vaut sa plus vraie grandeur : elle se prétend solitaire, alors qu'entre son point de départ et son point d'arrivée sa condition est de tout rencontrer, mieux, de solliciter que tout l'accompagne ; elle collabore opiniâtrement, sournoisement, avec l'univers entier et soudain se pique d'être autonome. A l'avant-garde de toute vie humaine, elle joue et scintille comme une écume, joyeuse de contenir en sa blancheur je ne sais quoi d'où peut surgir une divinité, mais comment l'écume oublierait-elle toute la mer, à laquelle son instabilité même l'attache encore ?

L'inspiration qui veut goûter à sa solitude ne le peut qu'en acceptant d'avoir recours au plus déconcertant des biais : quelque beau poème étranger peut soudain lui apporter, merveilleusement délivré d'incertitude, le résultat qu'elle attendait de ses plus douloureuses hésitations ; dès lors elle ne se sent plus sollicitée que par son pur dénouement, elle gagne de n'être séparée de son but que par un négligeable obstacle de langage qu'il lui suffit d'effleurer pour qu'il ne soit déjà plus ; de tout un passé de patience il ne lui reste que l'allègre souci de créer.

Traduire un poème, c'est conclure une alliance avec un premier traître ; confronté au réel du bon sens, tout beau poème est par nature un contre-sens orienté par l'harmonie ; rien ne doit, rien ne peut dispenser le poète traducteur de l'impérieux devoir de créer dans une autre langue un contre-sens équivalent ; l'on n'a point affaire

aux mots seulement, mais au miracle qui leur a permis d'être poésie ; il est salutaire que l'esprit tout entier sente son pouvoir s'exercer à loisir sur la sonorité d'une syllabe ; qui veut parvenir à la justesse doit se laisser séduire par une terrible rigueur, dont ne peuvent donner idée les nonchalances de l'exactitude.

ARMAND ROBIN.

NIEZNANE DRZEWO

Poswiecam najswietszej pamieci
Stefana Zeromskiego.

Gdzie jestes, drzewo mocne i dumne,
Rozgalezione, lisciami szumne,
Wezlem korzeni zarosle w ziemi,
Drzewo, z ktorego bede mial trumne?

Musze sie poznac, w ko e zastukac,
Po lasach wolac, po borach hukac :
Gdziezes, tajemne drzewo trumienne ?
Twoj narzeczony przyszedl cie szukac!

Bladzi strapiony po czarnym borze,
Drzewa swojego znalezc nie moze,
Zaszum mi, zaszum na wiecznosc nasza,
Zanim sie z toba do snu uloze.

Trzeba sie przeciez umowic wprzody,
Na owe ciezkie smiertelne trudy,
Gdy nam sadzono po nieskonczonosc
Zmienac sie w popiol, w bezplodne grudy.

L'ARBRE INCONNU

Dédié à la mémoire très sacrée
de Stefan Zeromski.

Où es-tu, arbre puissant et fier,
Ample en ramures, bruissant de feuilles,
Avec ton nœud de racines qui pousse dans la terre,
O toi, mon arbre, qui fera mon cercueil ?

Il me faut te connaître, palper ton corps rugueux,
T'appeler par les bois, te héler par les halliers !
Où es-tu, arbre secret, arbre cercueilleux?
Ton compagnon de lit est venu te chercher,

Il rôde désemparé dans la forêt sombre,
Il ne peut pas y distinguer son arbre ;
Fais-moi un bruit, un bruit léger pour notre éternité,
Avant que je me couche avec toi pour sommeiller.

Vrai, ne devons-nous pas nous entendre à l'avance
Pour ces travaux de la mort, si difficiles,
Nous qu'en dehors du temps doit occuper la tâche
De nous changer en cendre, en mottes stériles !

Moze na tratwach po sinej fali
Przyplyniesz do mnie z ogromnej dali,
I wstyd nam bedzie, wieczny sasiedzie,
Zesmy do smierci sie nie poznali!...

A moze rosniesz przed moim domem,
Codzien witane a nieznajome,
I kłos ci moze wyrzezal w korze
Mile litery, serce wiadome?

Dlugo, serdecznie gadalbym z toba,
Wzruszylbym wierszem, wymogl zaloba,
Zebys rozparlo te ziemie czarna
I znow zakwitlo, na dziwo grobom.

Zebys mnie w siebie jakos wszczepilo,
Wydarlo z ziemi ukryta sila!
Cos moze zlaczy nerw jakis z klaczem
I zadrzewimy sie nad mogila!

Moze ogromnem westchnieniem z lona
Wgore nas wzniesie ziemia zielona,
Ziema jedyna, ziema rodzima,
Tym grobem w samo serce zraniona.

Peut-être parmi les troncs flottant sur l'eau bleu-ciel
Me viens-tu, dur vogueur, d'une distance immense,
Et nous aurons bien honte, mon voisin éternel,
De n'avoir pas avant la mort fait connaissance!

Et peut-être pousses-tu juste devant ma porte,
Salué tous les jours et nul jour reconnu,
Et quelque main peut-être a taillé dans ton écorce
Des lettres de tendresse, un cœur connu.

Longuement, cœur à cœur, je bruirais avec toi,
Je t'ébranlerais d'un vers, je t'émouvrais par une complainte,
Pour que tu m'écartes cette terre noirâtre
Et que tu fleurisses de nouveau, étonnement des tombes,

Pour que tu me greffes sur toi d'une façon quelconque
Et qu'avec une force inconnue tu me tires de la glaise.
Peut-être un de mes nerfs saura s'unir avec la tige
Et nous nous arbrerons d'un seul jet sur la tombe.

Peut-être par un immense soupir de la glèbe
La Terre verte nous portera bien haut,
La Terre, la Terre unique, la Terre du berceau,
Blessée en plein cœur par cette tombe.

SITOWIE

Wonna mieta nad woda pachniala,
Kolysaly sie kepki sitowia,
brzask rozowial i woda wiala,
wiew sitowia i miete owial.

Nie wiedzialem wtedy, ze te ziola
beda w wierszach slowami po latach,
i ze kwiaty zdaleka po imienu przywolam,
zamiast lezec zwyczajnie nad woda na kwiatach.

Nie wiedzialem, ze sie bede tak meczyl,
slow szukajac dla zywego swiata,
nie wiedzialem, ze gdy sie tak nad woda kleczy,
to potem trzeba cierpiec dlugie lata.

Wiedziatem tylko ze w sitowiu
se prezne, wiotkie i dlugie wlokienka,
ze z nich splote siatke leciutka i cienka,
Ktora nic nie bede lowil.

Boze dobry moich lat chlopiecych,
moich jasnych switow Boze swiety!
Czy juz w zyciu nie bedzie wiecej
pachnacej nad stawem miety?

Czy to juz tak zawsze ze wszystkiego
bede slowa wyrywal w rozpaczy
i sitowia, sitowia zwyczajnego
nidgy juz zwyczajnie nie zobacze?

LES JONCS

La menthe sur la fontaine faisait l'odorante,
Les joncs dodelinaient en groupes denses,
La bruyère devenait rose, l'eau devenait brise,
La révérence des joncs enveloppait la menthe.

Je riais, j'ignorais qu'après bien des années
Ces plantes dans mes poèmes fleuriraient en mots
Et qu'au lieu de m'étendre sur les fleurs au bord de l'eau
Je pourrais seulement de loin les appeler.

Et je ne savais pas que je souffrirais tant
En recherchant des mots pour le monde animé
Et qu'en s'agenouillant sur les eaux trop longtemps
On attrape de la torture pour des années.

Je pensais seulement que dans le corps des joncs
Il y a, juste, des fibres longues, souples, fortes,
De quoi me tresser une nasse frêle et fluette
Où je me croyais sûr de ne jamais rien prendre.

O dieu si bon de mes années d'enfant,
Dieu vénéré de mes aurores claires,
Est-il vrai qu'en ma vie nulle menthe sur l'étang
Ne fera plus l'odorante et la fière?

Est-ce ainsi que pour toujours de toute chose
J'arracherai des mots dans ma désespérance
Et que jamais, jamais, je ne dois plus revoir
Le jonc, le simple jonc de tous les jours ?

(Traduction d'ARMAND ROBIN).

PANIQUE

par

RAYMOND QUENEAU

— C'est pas drôle de faire un truc comme ça le dimanche des Rameaux, grommelait un souillon du sexe féminin en ramassant une crotte de chien déposée devant la porte du bureau; puis il ou elle alla chercher un torchon et de l'eau pour effacer jusqu'aux traces dernières du méfait canin. Pendant son absence, un homme d'une quarantaine d'années était entré.

— Je voudrais voir une chambre, dit-il en saluant poliment l'être servile qui alla quérir sans hâte madame la directrice. Cette forte personne, reniflant le gibier, sourit :

— Vous désirez une chambre, Monsieur ?

— Oui, Madame.

— Pour une ou deux personnes ?

— Pour une. C'est pour moi.

— Ce serait pour longtemps ?

— Pour trois mois au moins.

Voilà qui est intéressant.

— J'aurais le 6 de libre au premier et le 30 au second.

— Je voudrais une chambre bien tranquille.

— Oh Monsieur, c'est très tranquille ici. Le quartier est très tranquille et mes pensionnaires aussi sont très tranquilles ; une famille de Brest, des gens très bien, une religieuse...

— Vous me garantissez vraiment la tranquillité de votre hôtel ?

— Mais, certainement, Monsieur.

Elle rit pour bien montrer que c'était évident, comme si l'évidence faisait rire.

— Vous voulez voir le 6 et le 30 ?

Elle le guida à travers le dédale des couloirs. C'était une antique pension de famille, fondée du temps de la Sainte-Alliance.

Par les fenêtres du 30 (il y en avait deux), on pouvait voir une cour parsemée de quelques marronniers que le printemps que l'on disait tardif n'avait pas encore fait bourgeonner. Le visiteur renifla l'atmosphère légèrement moisie, tâta les oreillers (c'est de la plume, remarqua-t-il à voix basse), jeta un vague coup d'œil sur le cabinet de toilette, se pinça la lèvre inférieure entre le pouce et l'index de la main droite. Il ne fit aucune autre remarque et demanda à voir le 6.

Le 6 était encore occupé, mais serait libre dans la soirée. L'actuel occupant semblait faire une consommation particulièrement importante d'eau de Vittel. Cette chambre possédait cette curieuse particularité : la fenêtre du cabinet de toilette s'ouvrait sur la rue.

— Si le bruit des autos vous gêne, vous pouvez fermer la porte du cabinet de toilette, dit la directrice. C'est très pratique.

Le visiteur regardait autour de lui sans rien dire. Il toussa, ouvrit la fenêtre, la referma. Puis il tâta les oreillers.

— C'est de la plume, dit-il.

Madame la directrice ne répondit rien, ne voyant là rien qui pût être sujet à contestation.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas les enlever ? demanda-t-il.

— Les enlever ?

— Oui, la plume, ça me gêne. On ne pourrait pas m'enlever ces oreillers ?

Madame la directrice ne comprenait point, mais elle connaissait son métier.

— Certainement, Monsieur. Certainement, on vous les enlèvera.

Il regarda encore autour de lui. Il examina le cabinet de toilette attentivement. Il revint dans la chambre. Il se décida.

— Je vais prendre celle-ci.

— Oh elle est très bien. Elle est très tranquille, elle donne

sur la cour. Si le bruit de la rue vous gêne, vous n'avez qu'à fermer la porte du cabinet de toilette. C'est très pratique.

— Oui, c'est très bien.

— Et alors, vous resterez trois mois ?

— Au moins. J'espère que vous me ferez un prix.

Ils redescendirent au bureau en discutant de cette question. Ils finirent par se mettre d'accord. La directrice s'appesantit sur une chaise qui geignit.

— Je vais vous demander de remplir une fiche, Monsieur.

Il le fit rapidement, sans hésitation, en homme qui en a l'habitude. Puis il refusa de payer sur le champ, préférant attendre jusqu'au lendemain. Il sortit en saluant profondément.

La fiche ne présentait aucun intérêt. Madame la directrice la mit avec les autres ; elle termina son après-midi en écoutant Radio-Toulouse.

Vers sept heures, le client réapparut. Il souriait d'un air gêné.

— J'ai changé d'avis. Si cela ne vous dérange pas, madame, je préférerais l'autre chambre, celle qui donne entièrement sur la cour.

— Vous avez raison, monsieur, elle est certainement plus tranquille que l'autre.

— Mais je ne voudrais vous causer aucun dérangement.

— Ça ne me dérange pas du tout, Monsieur. Le frère du Colonel devait y coucher ce soir, mais je lui donnerai le 6. Ça lui est égal, pour une nuit.

— Et quel est le numéro de cette chambre, celle qui donne sur la cour ?

— C'est le 30.

— Le 30, très bien.

— Quand vous rentrez, vous avez la minuterie sous la glace à droite.

Il s'inclina et s'en fut.

— Eh dites, allez chercher la valise du 6 et portez-la au 30.

Le souillon, peinant, trimballa la valise à travers les couloirs.

— Ben vrai, dit-elle, c'est des cailloux qu'y a dans sa valise à ce monsieur.

Puis elle alla engloutir la pâtée qui composait son menu.

Vers onze heures, le 30 rentra. Il prit sa clé au tableau et monta. Madame la directrice l'observa, mais ne lui découvrit aucune singularité. Elle rejoignit son lit solitaire car elle était veuve ; le souillon grimpa dans sa mansarde. Peu à peu tout l'hôtel s'endormit, le frère du colonel, la religieuse, la famille de Brest.

Madame la directrice se levait à six heures trente ; à sept heures, elle était assise à son bureau et commençait à lire le journal. Ce laps de temps suffisait à ses soins de toilette, à ses travaux d'habillement et à la manducation de son petit déjeuner. Le nez coiffé d'un binocle vacillant, elle était donc en train de savourer le récit de l'assassinat de la concierge des bains-douches de Plaisance lorsqu'un toctoc discret mais plein de décision lui fit cesser sa lecture. C'était le 30.

— Bonjour Monsieur, dit-elle avec un sourire de bonne fabrication.

— Excusez-moi, madame, dit l'autre, je m'en vais.

Le rictus directorial s'effondra.

— Vous vous en allez ?

— Oui, je ne peux pas rester.

— Ce n'était pas tranquille ?

— Oh, si madame, c'était très tranquille, très tranquille.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a quelque chose. S'il y a quelque chose, il faut me le dire.

— Il n'y a rien.

Sa figure se convulsa un moment, puis reprit un aspect acceptable.

— Ce sont les oreillers, alors ! s'écria Madame la directrice. On a oublié de vous les enlever. C'est cela : on a oublié de vous les enlever !

— Non, Madame, on les a enlevés.

— Je ne comprends pas, alors. Je ne comprends pas. Vous m'aviez dit que vous resteriez trois mois. Et cette chambre est très tranquille, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. Elle est tranquille. Mais j'ai eu une impression. Vous comprenez, quand on a une impression...

Il fit un geste qui parut dépourvu de signification à madame la directrice. Celle-ci, gênée, sourit bêtement.

— Je vous dois combien ? demanda-t-il.

— Pour une nuit, c'est trente francs.

Il sortit un billet de cent francs et ramassa la monnaie sans rien dire. Madame la directrice le regardait. Il fit de nouveau un geste.

— Vous comprenez, je ne peux pas rester. Je regrette beaucoup.

— C'est moi qui regrette. Au revoir, Monsieur.

— Enfin, voilà...

Il saisit sa valise brusquement, salua largement d'un grand coup de chapeau et sortit. Dehors, il hésita un peu. Aucun taxi ne passait. Il traversa et disparut un peu plus loin, au coin de l'avenue.

Le souillon qui astiquait un meuble, s'exclama :

— Alors, celui-là !

— On en voit des numéros, dit madame la directrice.

— C'est un piqué.

— C'est sûrement un neurasthénique. Je préfère qu'il soit parti.

— C'est des cailloux qu'y avait dans sa valise, ricana l'esclave. Des cailloux !

Ayant ainsi formulé le résultat de ses cogitations, elle se remit à frotter avec une ardeur accrue le meuble qu'avait désigné à son zèle incompréhensif les ordres pleins de sagesse de madame la directrice.

ÆSTHETICA IN NUCE

Rhapsodie en prose kabbalistique

par

J. G. HAMANN

PRÉLUDE

Une rhapsodie où sont brusquement attaqués tous les tons l'un après l'autre ; où les motifs s'enchaînent en des intervalles qui sont autant d'infractions aux règles sacrées de la composition. Comment y préluder, sans altérer la succession de ces épisodes qui ne se veut justiciable que d'elle-même? On écrira donc simplement ici quelques « mesures » pour rien. A qui veut comprendre, *l'interprète d'autres* rhapsodies *fixe cette loi que le rhapsode de l'*Aesthetica *eût saluée comme sienne* : « *Les* Rhapsodies *multiplieront leurs perspectives pour chacun de ceux qui auront commencé par se rendre intérieurs à leur genèse* [1] ».

Puisque le surnom de « Mage du Nord » accompagne rituellement toute évocation de Hamann, et puisqu'il s'en enchantait lui-même, prenons-le comme la meilleure information qu'il puisse nous donner. Aussi bien, le titre d'une œuvre valait-elle à ses yeux comme l'authentique signature. Car, si nous voulons découvrir la nudité cachée sous ce vêtement, qu'apprendrons-nous? Hamann est un citoyen de Königsberg, un concitoyen de Kant (il est né en 1730 *et mort en* 1788*), un petit fonctionnaire de l'Administration des douanes où il besogne de longues heures chaque jour comme secrétaire-traducteur. Il est aussi un des premiers collaborateurs de la « Gazette savante et politique de Königsberg ». Et que laisse-t-il? Même pas un vrai livre. Une cinquantaine d'opuscules et une correspondance massive, dont nous n'avons même pas encore une édition intégrale. Mais ce même homme a une lecture prodigieuse ; toujours prêt à tenter l'aventure d'une nouvelle langue pour en explorer le monde ; idées, projets et esquisses luisent en éclairs, s'embrasent, s'entre-déchirent, illuminent un instant le terme lointain d'une route où ses pas ne pourront le porter. Il lutte avec la « nudité d'un gymnosophiste » contre les critiques berlinois, les philosophes rationalistes, les jésuites et les académiciens. Il suscite des amitiés, des vocations et des enthousiasmes. Et pourtant il mourra comme entraîné et débordé par le torrent de ses visions, sans avoir pu vraiment donner la « nouvelle édition » de l'âme humaine, et sans qu'un disciple ne recueille vraiment son esprit et son héritage, pas même Herder.*

*La rhapsodie de l'*Æsthetica in Nuce *appartient à une série d'opuscules*

1. Joseph Baruzi, *Liszt et la musique populaire et tzigane.* Paris, 1937, p. 12.

dont le lien est à son tour purement rhapsodique : c'est le recueil publié en 1762 *sous le titre de* Croisades du Philologue. *Et ce seul titre esquisse déjà tout le programme de Hamann. Il paraît trois ans après les* Mémoires socratiques (1759), *l'œuvre de jeunesse à laquelle semble s'être tout particulièrement arrêté Kierkegaard qui, lui, eut le droit de revendiquer une partie du moins de l'héritage hamannien. L'œuvre s'achèvera quelque vingt-cinq ans plus tard par l'émouvante « Lettre volante », le psaume de ses luttes, de ses défaites et de ses triomphes, le testament et la transfiguration du « prédicateur dans le désert »*

Pourquoi le Mage *se nomme-t-il au début de sa carrière le* Philologue ? *Ces deux noms rapprochés comme deux motifs nous informent l'un par l'autre de ce que seront ici* magie *et* philologie. *« Parler, c'est traduire », va-t-il nous être annoncé bientôt.*

Il faut entendre cet acte de traduire *comme l'acte absolument primitif, non pas comme le déchiffrement d'un texte déjà donné et imposé, mais comme l'apparition même des choses, leur révélation par leur nomination. Ce n'est donc pas un hasard si les épisodes platoniciens, inscrits en marge du texte, proviennent essentiellement du* Cratyle, *du* Phèdre, *et de* Ion. *Le rhapsode est l'herméneute, celui qui vient « signifier » les choses. Voilà pourquoi encore les motifs tirés de Bacon se feront entendre à deux reprises comme une basse puissante, supportant toute la structure. La technique herméneutique s'y esquisse, la communion du sens littéral et du sens intérieur dans une signification unique : le sens prophétique. Et lorsque Hamann parle de Nature et de belle Nature, il ne faut jamais oublier, avant de voir en lui le précurseur de mouvements qu'il n'eût pas reconnus, que si la Nature est pour lui un texte prophétique, c'est qu'elle recèle en elle la* communicatio idiomatum, *la coïncidence des contraires, parce qu'elle est elle-même la Parole dont elle est faite. En fin de compte, si Hamann reconnaît le prophète Ezéchiel comme étant, lui, l'Historien, c'est que le propos de Hamann nettement formulé et toujours repris, était unique : restaurer l'authentique esprit de Luther et de sa Réformation.*

Mais qu'y voyait-il? Justement le type d'une théologie qui ne veut connaître Dieu que dans son contraire, dans ce qu'il n'est pas, et toute sa philologie *tend à répéter la simultanéité contradictoire du voilé et du dévoilé. Alors peut-être, tout le secret de ce titre :* Æsthetica in nuce ! *Si notre théologie est incapable de dépasser la mythologie, va-t-il dire, n'en parlons plus, ce sera elle aussi, une pure science, comme toutes les autres, de la Mémoire. Elle aura d'ores et déjà sombré dans la Nuit sans aurore, jamais elle ne verra le crépuscule matinal, ni se lever le « Dernier Jour ». Mais si elle est vraiment la révélation du Logos par lui-même, dans le vêtement de la Parole adressée à des créatures, toute créature doit alors être comprise comme prophétisante. La situation du Rhapsode de l'Aesthetica est donc bien d'être placé comme une «* Noix *» entre les vivants et les morts, et sa seule vocation est une vocation de Prophète, parce qu'il ne peut être question d'aller chercher les vivants* chez *les morts. L'homme n'est point justifié par ses œuvres, c'est-à-dire par tout son* passé, *par tout ce*

qui s'est accumulé derrière lui ; seule une grâce divine l'absolvant de lui-même, le fait absous, *c'est-à-dire* absolu, *du passé et de la mort.*

Il eût fallu sans doute une puissance gigantesque de travail pour construire l'édifice ainsi inspiré par l'esprit de Luther, tel que voulait le retrouver Hamann, à sa source, avant la divergence des courants recélant séparément la puissance dogmatique de l'orthodoxie, la subjectivité du piétisme et la spéculation d'un Jacob Boehme. Mais Hegel ne s'est pas trompé sur la grandeur du dessein, dans le très long article qu'il a consacré au Mage. Hamann y a succombé. Le constructeur, ce fut Hegel. Seulement Hamann ne se serait peut-être pas retrouvé chez lui dans la maison hégélienne [1].

HENRY CORBIN.

1. La traduction de l'*Æsthetica in Nuce* a été établie d'après l'édition de Friedrich Roth : *Hamann's Schriften*, Berlin, 1821, 2ter Theil, pp. 255-308. Une ou deux coupures de quelques lignes — des allusions — ont dû être faites. Toutes les particularités typographiques ne pouvaient être reproduites ; on s'est conformé à l'usage courant dans les publications anthologiques plus récentes des textes de Hamann. Les citations de Platon et de Bacon sont faites par Hamann respectivement dans les textes grec et latin ; il a paru préférable de tout présenter ici en français. Les annotations de Hamann ont été toutes maintenues ; elles occupent souvent une place aussi importante que le texte, mais pour cette pensée avançant par bonds et par heurts, elles sont les phrases de modulation, le passage sous-entendu d'un ton à l'autre. Les notes du traducteur ont été groupées à la fin. Elles ne prétendent pas tenir lieu du commentaire qu'eût exigé la présentation, pour la première fois en français, d'un texte suivi de Hamann. Mais c'est à chaque lecteur d'aller chercher la *clef* de ce texte, là même où Hamann lui indique qu'elle se trouve.

Livre des Juges, V, 30 : « Du butin en vêtements de couleur brodés, Un vêtement de couleur, deux vêtements brodés, pour le cou du vainqueur. »

Elihu dans le livre de Job, XXXII, 19-22 : « Mon cœur est comme un vin qui n'a pas d'issue, comme des outres neuves qui vont éclater. — Je parlerai pour respirer à l'aise, j'ouvrirai mes lèvres et je répondrai. — Je n'aurai point égard à l'apparence et je ne flatterai personne. — Car je ne sais pas flatter, mon Créateur m'enlèverait bien vite. »

Horace : Odi *profanum vulgus et arceo.*
Favete *linguis !* carmina non prius
Audita, Musarum *sacerdos,*
Virginibus puerisque canto (*a*).

Non pas une lyre ! Non pas un pinceau !... Une pelle pour ma muse qui doit balayer le parvis de la sainte littérature !... Salut à l'archange sur les reliques de la langue de Kanaan (*b*) ! C'est sur de « blanches ânesses » qu'il triomphe à la course [1], mais le sage Ignorant de la Grèce emprunte à Eutyphron [2] de fiers étalons pour la dispute philologique.

1. Livre des Juges V, 10 (Cantique de Débora).

2. Cf. le *Cratyle* de Platon. — « *Hermogène* : Le fait est, Socrate que tu m'as tout bonnement l'air, à la façon des inspirés, de te mettre soudain à chanter des oracles. — *Socrate* : Oui, Hermogène, et c'est surtout à Eutyphron, du dème de Prospalte, que j'attribue mon accès de sagesse. Dès l'aurore, je suis longtemps resté avec lui, et je prêtais l'oreille à ses propos. Peut-être l'inspiration qui l'agitait n'a-t-elle pas seulement empli mes oreilles de cette divine sagesse, mais s'est-elle encore emparée de mon âme. Voici donc, à mon avis, comment il faut faire : pour aujourd'hui l'utiliser..., demain, si vous en êtes d'accord avec moi, nous l'exorciserons et nous nous en purifierons, après avoir découvert un homme habile à ce genre de purification, soit un prêtre, soit un sophiste... Mais propose moi d'autres problèmes à ta convenance, et tu verras ce que valent les *chevaux d'Eutyphron* » (*c*).

La poésie est la langue maternelle du genre humain : comme le jardinage est antérieur à la culture des champs, la peinture à l'écriture, le chant à la déclamation, les discours en similitudes aux raisonnements [1], le troc au commerce. Un profond sommeil était le repos de nos premiers parents, et leur mouvement, une danse chancelante. Sept jours ils se tinrent ainsi dans le silence de la méditation ou de la stupeur, puis ils ouvrirent leurs lèvres pour des discours ailés.

Les sens et les passions ne parlent et ne comprennent rien que des images. C'est en images que consiste tout le trésor de la connaissance humaine et du bonheur humain. La première explosion de la Création et la première impression qu'en reçoive son historien ; la première manifestation et la première jouissance de la Nature sont réunies dans cette parole : *Que la lumière soit !* C'est par là que commence la sensation de la présence des choses [2].

Finalement, Dieu couronna la révélation sensible de sa gloire par le chef-d'œuvre de l'être humain. — Il créa l'homme en forme divine, — à l'image de Dieu Il le créa. Cette décision de l'Auteur résout les nœuds les plus compliqués de la nature humaine et de sa destination. D'aveugles païens ont reconnu l'*invisibilité* que l'homme a en commun avec Dieu. La figure voilée du corps, la face de la tête et l'extrémité des bras, sont le schéma visible dans lequel nous nous avançons ; en réalité pourtant, ce n'est rien qu'un indice de l'*homme caché* en nous. — *Exemplumque Dei quisque est in imagine parva* [3].

La première nourriture fut tirée du règne végétal ; le lait des Anciens, le vin ; le plus ancien art poétique, son savant scholiaste l'appelle un art *botanique* [4], en application de la fable racontée par Jotham et par Joas [5]. De même, le premier vêtement de l'homme fût une rhapsodie de feuilles de figuier.

Mais le Seigneur Dieu leur fit des robes de peau et il les en revêtit (Genèse III, 21), eux, nos premiers parents, à qui la connaissance du bien et du mal avait enseigné la pudeur. Si la nécessité était l'in-

1. « De même que les hiéroglyphes sont antérieurs aux lettres, ainsi les paraboles sont antérieures aux raisonnements », déclare Bacon, mon Eutyphron

2. « Car tout ce qui est manifesté, est lumière ». *(Ephésiens*, V, 13).

3. Manilius, *Astronomiae lib.* IV.

4. « Puisque la poésie est une *plante* qui a comme germé sans semence connue d'une terre luxuriante, puis a grandi et s'est étendue sur toutes les autres doctrines ». Bacon, *de Augm. Scient.* Lib. II, cap. 13. On pourra comparer aussi les remarques de Johann David Michaelis sur le livre de Robert Lowth, *De sacra poesi praelectiones academicae Oxonii habitae.*

5. Cf. Livre des Juges, IX, 7 et 2e livre des Chroniques, XXV, 18.

ventrice des commodités et des arts, on aurait alors quelque raison de s'étonner que la mode de se vêtir, et de se vêtir de peaux d'animaux, ait pu naître chez les Orientaux. Puis-je risquer une conjecture que je tiens du moins pour ingénieuse ? L'origine de cet habillement, je la place dans la modalité générale des caractères animaux dont Adam eut une connaissance familière par son commerce avec l'ancien poète, celui qui s'appelle Abaddon dans la langue de Kanaan, et Apollyon dans la langue hellénique (Apocalypse IX, 11, « l'ange de l'abîme !) — modalité qui poussa le premier homme à transmettre à la postérité, sous la dépouille empruntée, une connaissance intuitive des événements *passés* et *à venir.*

Parle, que je te voie ! Ce souhait fut accompli par la Création, qui est un discours à la créature par la créature ; car un jour le dit à l'autre, et une nuit l'annonce à l'autre. La parole de la Création traverse tous les climats jusqu'à la fin du monde, et dans chaque idiome on entend sa voix. Mais la faute peut en être où elle veut, *en dehors de nous ou en nous* : il ne reste plus rien d'autre à notre usage dans la Nature que des fragments, *disjecta membra poetae.* Les rassembler, voilà la tâche du savant ; les *interpréter*, celle du philosophe ; les imiter [1], ou avec plus d'audace encore ! — les mettre en forme, celle du poète.

Parler, c'est *traduire...* d'une langue angélique en une langue humaine, c'est-à-dire des pensées en des mots, des choses en des noms, des images en des signes, qui peuvent être poétiques ou kyriologiques [2], historiques ou hiéroglyphiques, philosophiques ou caractéristiques [3].

1. « *Rescisso* discas componere *nomine* versum ;
Lucilii *vatis* sic imitator eris ».
Ausone, *Epist.* V.

2. Pour éclaircissement, on peut consulter Wachter, *Naturæ et scripturæ concordiæ. Commentatio de litteris ac numeris primævis aliisque rebus memorabilibus cum ortu litterarum conjunctis.* Leipzig, 1752, le Ier chapitre.

3. C'est de cette dernière espèce de signes qu'il faut entendre le passage suivant de Pétrone, que je me vois forcé de citer dans son contexte, pour le cas où on voudrait le prendre comme une satyre du Philologue lui-même et de ses contemporains. « Récemment ce bavardage creux et déréglé a émigré d'Asie à Athènes, et a soufflé sur l'esprit des jeunes gens comme une émanation de quelque astre malin, en même temps que la règle corrompue de l'éloquence était frappée d'arrêt et de mutisme. Qui donc alors approcha de la suprême réputation de Thucydide ? (on l'appelle le Pindare de l'Histoire). Qui donc approcha de celle d'Hypéride ? (celui qui mettait à nu le sein de Phryné, pour persuader les juges de sa bonne cause). Non, pas même un poème n'a brillé d'un sain éclat ; mais de toutes choses, comme nourries de la même pâture, aucune n'a pu mûrir jusqu'à la vieillesse. La *peinture* également n'a pas eu d'autre issue, alors que

Ce dernier mode de traduction — je veux dire ce mode de *parler* — concorde plus qu'aucun autre avec l'envers d'une tapisserie : *And shews the stuff, but not the* workman's *skill*, ou avec une éclipse de soleil qui serait observée dans un vase plein d'eau [1].

Le flambeau de Moïse illumine même le monde *intellectuel*, qui, lui aussi, a son *ciel* et sa *terre*. C'est pourquoi Bacon compare les sciences avec les eaux qui sont *au-dessus* et *au-dessous* de notre atmosphère. Celles-là sont une mer de verre, comme un cristal mélangé de feu ; celles-ci par contre sont de petites nuées émergeant de la mer comme une main d'homme.

La création de la scène [c'est-à-dire le monde] est à la création de l'homme ce que la poésie épique est à la poésie dramatique. La première est advenue par la *Parole*, la seconde par l'*Action*. Cœur ! sois comme une mer silencieuse. Ecoute la Décision : Faisons l'homme, une image, qui soit semblable à nous qui régnons là. Vois l'Action : Et le Seigneur Dieu fit l'homme d'une masse de glèbe. — Compare Décision et Action, et adore avec le psalmiste Celui qui parle une Parole qui a puissance [2] ; adore le jardinier supposé [3] avec celle qui fut l'évangéliste des disciples ; adore le libre potier [4] avec l'apôtre des philosophes helléniques et des docteurs de la Loi talmudique.

L'Adam hiéroglyphique est l'histoire de toute l'espèce dans la roue symbolique, et le caractère d'Ève l'original de la belle Nature et de l'économie systématique, qui n'est point inscrite sur un bandeau qu'on porterait sur le front d'après les efforts d'une « sainteté méthodique », mais qui est formée en bas, *sous terre*, — et qui reste cachée dans les entrailles, dans les reins des choses mêmes.

Virtuoses de l'Æon présent, vous sur qui le Seigneur Dieu fait tomber un profond sommeil ! Vous, les nobles au petit nombre : mettez à profit ce sommeil, et d'une côte de cet Endymion édifiez la

l'audace des Egyptiens avait inventé un abrégé d'un si grand art ». Que l'on compare ici la profonde prophétie que Socrate met sur les lèvres du roi Thammouz à propos de l'invention de Theut, au point que Phèdre s'écrie : « Quelle facilité tu as, Socrate, à composer des histoires égyptiennes ou de toute autre contrée qu'il pourrait te plaire » (*d*).

1. La première métaphore est du C[te] de Roscommon, dans son *Essay on translated verse ;* l'autre est empruntée à l'excellent hebdomadaire *The Adventurer*. Mais là, elles sont employées *ad illustrationem*, pour la garniture de la robe ; ici, *ad involucrum*, comme chemise sur le corps nu, ainsi que la Muse d'Eutyphron enseigne à distinguer.

2. Psaume XXXIII, 9.

3. Jean XX, 15-17.

4. Romains IX, 21.

dernière édition de l'âme humaine, que le barde des *Chants nocturnes* [1] entrevit, mais de loin, en son rêve du matin. Le prochain Æon s'éveillera comme un géant de son ivresse, pour embrasser votre Muse et témoigner d'elle par des cris d'allégresse : *Voici l'os de mes os et la chair de ma chair.*

Si jamais la présente rhapsodie devait être examinée au passage par un lévite de la moderne littérature, je sais par avance qu'il se signera comme Saint Pierre [2] devant « la grande nappe attachée aux quatre coins », dans laquelle il vit d'un regard « tous les quadrupèdes et les reptiles de la terre et les oiseaux du ciel ». Oh ! non, « possédé Samaritain » — ainsi le lévite grondera-t-il le Philologue en son cœur — nulle expression commune, nuls vases impurs ne conviennent au lecteur d'un goût orthodoxe. Impossibilissimum est, *communia proprie* dicere...

La hideur légendaire du vieux phrygien n'est pas, tant s'en faut, aussi insupportable à la vue que la beauté esthétique d'Esope le Jeune. Cette année, l'ode typique d'Horace à Ariste [3] s'est accomplie, si bien qu'un chantre de Lalagé au doux sourire, et dont les baisers sont encore plus doux que les sourires, a transformé en galants des monstres des Monts-Sabins, d'Apulée et de Mauritanie. — On peut, certes, être un homme, sans avoir besoin pour cela de devenir un auteur. Mais quiconque exige des bons amis qu'ils se représentent l'écrivain sans se représenter l'homme, celui-là est disposé à des abstractions plus poétiques que philosophiques. Ne vous risquez donc pas dans la métaphysique des beaux-arts, sans être accomplis dans les Orgies [4] et les mystères d'Eleusis. Or, les sens sont Cérès, et les passions, antiques parents et tuteurs de la belle Nature, Dionysos.

Bacche ! veni dulcisque tuis e cornibus uva
Pendeat, et spicis tempora cinge Ceres! [5]

Au cas où cette rhapsodie aurait l'honneur d'échoir au jugement d'un maître en Israël : allons à sa rencontre en une prosopopée sacrée, qui sera la bienvenue aussi bien dans le royaume des morts que dans le royaume des vivants : *si* NUX *modo ponor in illis* (*f*).

1. Voir le message du Dr Young à l'auteur du *Grandison* sur les ouvrages originaux.
2. Actes des Apôtres, X, 11-16.
3. Livre I, ode 22.
4. « Orgia nec Pentheum nec Orpheum tolerant » Bacon, *de Augm. Scient.* lib. II, cap. 13.
5. Tibulle, livre II, élégie I.

Très docte et savant Rabbi ! (*g*)

Le postillon du Saint-Empire romain qui porte comme devise sur l'écusson de ses armes : *relata refero* (*h*), a excité ma convoitise pour la seconde partie des homélies *De Sacra poesi Hebraeorum*. Je me consume, et j'ai attendu vainement (*i*) jusqu'aujourd'hui, comme la mère du chef des armées de Hatzor, « qui par la fenêtre, à travers le treillis, regarde et s'écrie : Pourquoi son char tarde-t-il à venir ? Pourquoi ses chars vont-ils si lentement ? »[1] Ne prenez donc pas en mal, si comme le fantôme dans *Hamlet*, je parle avec vous *par signes*, jusqu'à ce que j'ai un temps plus favorable pour m'expliquer par *sermones fideles*[2].

1. *Livre des Juges*, V, 28.

2. Cf. *Evang. de Jean*, III, 11. — Une ignorance tout à fait grossière s'avisera peut-être de s'enthousiasmer ou au contraire de crier au scandale, devant l'imitation ici présente du style kabbalistique ; enthousiasme et scandale que l'on cherche à prévenir par la citation du passage suivant : « Deux *excès* interviennent dans le mode de l'*herméneutique*. L'un d'eux présuppose la perfection dans les Ecritures, au point que toute philosophie doive également être demandée à leurs sources, comme si tout autre philosophie était chose profane et païenne. Ce zèle intempestif s'est affirmé principalement dans l'école de Paracelse et chez quelques autres ; les débuts en remontent aux rabbins et aux *kabbalistes*. Mais les hommes de cette sorte n'obtiennent pas ce qu'ils veulent ; ils ne rendent point honneur aux Ecritures, ainsi qu'ils l'imaginent, mais ils les rabaissent plutôt et les profanent. En effet, de même que chercher la *théologie* dans la *philosophie*, revient à *chercher les vivants parmi les morts ;* de même, chercher la *philosophie* dans la *théologie*, ce n'est pas autre chose que *chercher les morts parmi les vivants*. Un autre mode d'herméneutique (que nous tenons pour un excès) semble au premier abord sobre et chaste ; lui aussi, néanmoins, violente ces mêmes Ecritures et affecte l'Eglise d'un dommage multiple. Il consiste à expliquer les Ecritures divinement inspirées de la même façon que les écrits humains. Or, il faut se rappeler que s'il y a deux choses qui échappent aux intelligences humaines et qui sont, par contre, manifestes à Dieu, auteur des Ecritures, ce sont bien les *secrets du cœur* et les *successions du temps*. Les Ecritures étant telles qu'elles sont écrites *pour le cœur* et qu'elles embrassent les vicissitudes de *tous les siècles*, avec une prescience éternelle et sûre de toutes les hérésies, de toutes les contradictions, de l'état varié et muable de l'Eglise, tant en général que dans le cas particulier de chacun des élus ; elles ne doivent pas alors être interprétées uniquement selon la dimension de la largeur et selon le sens du passage immédiatement accessible, ni par rapport à l'occasion à laquelle les paroles ont été prononcées, ni en se limitant au contexte des mots qui précèdent et qui suivent, ni en contemplant le but principal de ce qui y a été dit ; mais elles doivent être interprétées de telle sorte que nous comprenions qu'elles renferment non seulement comme une totalité ou au sens collectif, mais aussi au sens distributif, même dans chacun des termes et des vocables, les innombrables ruisseaux de la doctrine, et les veines qui doivent irriguer jusqu'à chaque partie respective de l'Eglise, jusqu'à chacune des âmes des

Vous croirez bien sans preuve que l'*Orbis pictus* du célèbre enthousiaste, pédagogue et philologue Amos Comenius aussi bien que les *Exercitia* de Muzellius sont des livres beaucoup trop savants pour des enfants qui s'exercent encore à épeler le b, a, ba. Et en vérité, en vérité, en vérité, il faut que nous devenions des enfants si nous devons recevoir l'Esprit de Vérité que le monde ne peut saisir car il ne le voit pas, et, dût-il même le voir, ne reconnaît pas. Pardonnez à la folie de mon style, qui rime aussi peu avec le mathématique péché originel de vos écrits antérieurs, qu'avec la brillante renaissance de vos œuvres plus récentes ; pardonnez-lui, si j'emprunte un exemple à l'abécédaire qui, sans doute, doit être plus vieux que la Bible. Les éléments de l'A-B-C perdent-ils leur signification naturelle si, dans la composition infinie de signes arbitraires, ils nous font souvenir d'*Idées* qui, si elles ne sont pas dans le Ciel, sont pourtant dans le cerveau ? — S'il arrive que la justice d'un docteur de la Loi, toute cette justice qui s'enorgueillit de ses *mérites propres*, soit érigée sur le cadavre de la Lettre, qu'est-ce que l'*Esprit* aura à en dire ? Doit-il donc n'être rien d'autre que le chambellan de la lettre morte ou même le simple écuyer de la lettre qui tue ? Dieu nous en garde ! — Grâce à votre pénétration étendue dans les choses physiques, vous savez mieux encore qu'il ne m'est possible de vous le rappeler, que le *Vent* souffle où il veut... Malgré que l'on entende son sifflement, c'est au coq tournoyant sur les clochers que l'on juge d'où il vient et où il va.

Ah scelus indignum ! solvetur litera dives ?
Frangatur potius legum *veneranda potestas.*
Liber *et alma* Ceres *succurrite !* [1]

fidèles. On a observé avec raison que les *réponses* de notre Sauveur à un grand nombre de questions qui lui étaient proposées, ne touchaient pas au fond, mais étaient pour ainsi dire impertinentes. Ce dont la cause est double. *L'une* tient à ce que connaissant les pensées de ceux qui interrogeaient, non d'après les *paroles*, comme c'est notre habitude, mais de façon immédiate et de soi-même, c'est à leurs *pensées* qu'il répond, non à leurs paroles. *L'autre* tient à ce qu'il n'a pas seulement parlé à ceux qui étaient alors présents, mais à nous aussi, qui vivons maintenant, et à tous les hommes de tous les siècles et de tous les lieux, à qui il fallait à ce moment-là que l'Evangile fût prêché. Ce qui est démontré également dans d'autres passages de l'*Ecriture* ». Bacon, *de Augmentis Scientiorum*, lib. IX.

1. Edit poétique de l'empereur Octave Auguste, en vertu duquel le testament de Virgile *De abolenda Aeneide* devait être aboli. On peut souscrire des deux mains à ce que le Dr. George *Benson* a, il est vrai, faute de réflexion, de choix et d'onction, plutôt rassemblé comme dans une rafle que réellement mis en œuvre, concernant l'*unité du sens* (*j*). S'il avait bien voulu nous communiquer quelques propositions terrestres sur l'*unité de la leçon*, sa profondeur nous serait

Les opinions des philosophes sont des *Leçons* de la *Nature*, et les affirmations des théologiens des *Leçons* de l'*Ecriture*. L'Auteur est le meilleur *herméneute* de ses propres Paroles ? Il peut parler par des créatures, par des événements, ou « par du sang, du feu et une vapeur de fumée »[1], ce en quoi consiste le langage du Saint des saints.

Le « Livre de la Création » contient des exemples de concepts généraux que Dieu a voulu révéler à la créature par la créature ; les « Livres de l'Alliance » contiennent des exemples d'articles secrets que Dieu a voulu révéler aux hommes par des hommes. L'unité de l'auteur se reflète jusque dans le dialecte de ses œuvres ; en toutes, un seul *ton* d'une hauteur et d'une profondeur qui dépassent toute mesure. Une preuve de la majesté la plus glorieuse et en même temps de l'annihilation absolue. Un miracle de ce repos infini, qui rend Dieu si semblable au Néant, que l'on doit se faire conscience de nier son existence, ou bien être stupide comme les bêtes[2]. Mais en même temps miracle de

apparue de façon plus sensible. On ne peut parcourir sans un sourire très équivoque les quatre volumes de cette explication paraphrastique. Sont en outre manqués les fréquents passages où le Dr. Benson avec un grain de papisme dans sa propre prunelle, s'emporte contre les échardes de l'Eglise romaine, imitant nos Conseillers férus de théologie qui applaudissent bruyamment toute imagination aveugle et hâtive, par laquelle il est rendu gloire à la créature de préférence au Créateur. Pour commencer, il faudrait poser au Dr. Benson cette question : l'Unité ne peut-elle coexister avec la *multiplicité ?* Un amateur d'Homère court avec un dogmaticien aussi profond que Samuel *Clarke*, le même danger de perdre l'unité du sens. Les sens littéral ou *grammatical*, charnel ou dialectique, capernaïtique ou *historique* sont au plus haut degré *mystiques*, et dépendent de circonstances et d'incidences dues à l'instant, à l'esprit, à l'arbitraire, si bien qu'à moins de s'être *élevé jusqu'au ciel*, on ne peut *faire descendre* la clef de leur connaissance ; il ne faut reculer devant aucun voyage par delà les mers ni dans les parages de ces ombres qui depuis hier ou avant-hier, depuis cent ans ou depuis mille ans ont cru, ont parlé, ont souffert des mystères dont l'Histoire générale du monde ne nous donne que des nouvelles presque aussi insignifiantes que l'espace dont elle dispose sur la plus étroite des pierres tombales, ou que la nymphe Echo peut en retenir à la fois en sa laconique mémoire. Celui-là doit sans doute avoir la *clef du ciel et de l'enfer*, qui veut nous confier les projets que des écrivains riches de pensées ont martelées en un lieu *critique* pour la *conversion* de leurs frères incroyants. Parce que Moïse met la vie dans le sang, Esprit et Vie font frissonner d'horreur devant les Prophètes les rabbins baptisés ; alors le *sens littéral* est immolé ἐν παραβολῇ comme un enfant unique et chéri, et les ruisseaux de la sagesse orientale sont changés en *sang*. — L'application de ces pensées étouffées ne convient pas aux estomacs difficiles. « Les choses *abstraites* sont pour les débuts secrets ; les choses concrètes conviennent à la maturité », déclare Bengel, en son *Gnômon* (*k*).

1. Actes des Apôtres, II, 19.
2. Psaume LXXIII, 21-22.

cette puissance infinie, qui remplit tout en tout, au point que l'on ne saurait se sauver devant la conjonction de sa présence au fonds le plus intime.

S'il s'agit du goût du recueillement, lequel consiste dans l'*Esprit* philosophique et dans la *Vérité* poétique, et s'il s'agit de la « politique de la versification »[1], peut-on citer un témoin plus digne de créance que l'*immortel* Voltaire, qui en vient presque à proclamer la religion comme pierre angulaire de la poésie épique et ne déplore rien davantage que le fait pour sa religion d'être le reflet de la mythologie[2] ?

Bacon se représente la mythologie comme un jouvenceau ailé, enfant d'Eole, ayant le soleil dans le dos et des nuées pour marchepied, et qui par amusement souffle dans une flûte grecque[3]. Mais Voltaire, le grand-prêtre dans le « temple du Goût » tire des conclusions aussi impératives que Caïphe[4] et pense avec plus de fécondité qu'Hérode[5]. Si notre théologie, veuillé-je dire, ne vaut pas autant que la mythologie, alors il nous est simplement impossible d'atteindre à la poésie des Anciens, et encore moins de la dépasser, comme il serait tout-à-fait conforme à notre devoir et à notre vanité. Mais si

1. « La seule politique dans un poème doit être de faire de bons vers », déclare M. de Voltaire dans sa profession de foi sur l'épopée.

2. Quant à ce que M. de Voltaire peut bien entendre par « religion »... *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.* Aussi bien le Philologue n'a-t-il pas davantage à en prendre souci que ses lecteurs. On peut bien tenir pour religion « les libertés de l'Eglise Gallicane » ou les fleurs de soufre du « naturalisme purifié » : les deux explications ne porteront ici aucun préjudice à l'unité du sens.

3. « Les fables mythologiques semblent être comme de légers souffles qui, des traditions de nations plus anciennes se seraient introduites dans la flûte des Grecs ». *De Augm. Scient.*, lib. II, cap. 13.

4. « Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages ; il ne lui faut que de la *mémoire* », dit un écrivain sur les lèvres de qui cette déclaration est une prophétie jetée à la face de M. de Voltaire... « Pourtant le défaut de mémoire siérait mal à un rhapsode de profession ». Socrate, dans le *Ion* de Platon (*l*).

5. Photius dans les *Quæstiones ad Amphilochium* cherche une prophétie dans les mots adressés par Hérode aux Sages de l'Orient : « Afin que je vienne, moi aussi, l'adorer ». Il les compare avec les paroles de Caïphe rapportées dans l'Evangile de Jean XI, 49-52 et fait cette remarque : « Il semble que d'autres paroles proférées par un mouvement d'âme méchant et sanguinaire, aient pris finalement aussi une valeur prophétique ». Photius voit dans Hérode un *Janus bifrons* qui par sa race représentait les Païens, et par sa dignité les Juifs [et dont les propos deviennent, malgré lui, prophétiques]. Combien d'imaginations perfides et vaines, dont font parade *maîtres* et *serviteurs*, prendraient pour nous une tout autre lumière, si de temps en temps nous pouvions songer à ceci : parlent-elles d'*elles-mêmes* ou bien doivent-elles être comprises comme *prophétisantes ?* (*m*)

notre poésie n'est bonne à rien, alors notre *science historique* aura l'air encore plus maigre que les vaches de Pharaon ; contes de fées et gazettes de cour se chargeront de compenser le défaut de nos historiens. Quant à la philosophie, cela ne vaut absolument pas la peine d'y penser ; nous aurons d'autant plus de calendriers systématiques, plus encore qu'il n'y a de toiles d'araignées dans un château en ruines. Le premier fainéant venu qui a déjà du mal à entendre latin de cuisine et dialecte suisse, mais dont le nom est estampillé de tout ou moitié du nombre M de la Bête universitaire, entreprend de démontrer des mensonges tels que les bancs et les bûches qui sont assises dessus devraient crier à la violence ! si ces bancs avaient seulement des oreilles et si lesdites bûches que par une regrettable plaisanterie on appelle des « auditeurs », étaient seulement exercées à entendre avec leurs oreilles.

« Où est le fouet d'Eutyphron, attelage peureux ! que mon char ne reste pas embourbé... »

Mythologie par ci, mythologie par là ! La Poésie est une imitation de la belle Nature, et les révélations de Nieuwentyt, de Newton et de Buffon pourront-elles bien remplacer une mythologie qui a perdu son goût ? Sans doute elles *devraient* le faire, et même elles le feraient si elles le pouvaient. Pourquoi donc cela n'arrive-t-il pas ? Parce que c'est *impossible*, disent vos poètes.

La Nature agit par les sens et les passions. Celui qui en mutile les organes, comment pourrait-il la sentir ? Est-ce que des nerfs paralysés sont disposés au mouvement ?

La mortelle imposture de votre philosophie a supprimé la Nature ; pourquoi exigez-vous que nous l'imitions ? Pour que vous puissiez renouveler votre divertissement, en devenant aussi des meurtriers à l'égard des élèves de la Nature ?

Oui, subtils critiques ! vous demandez toujours ce qu'est la *vérité*, et vous ne faites jamais qu'étendre la main vers la porte, parce que vous ne pouvez attendre aucune réponse à cette question. Vos mains sont toujours lavées, que vous vouliez manger du pain ou que vous ayez rendu vos arrêts de mort. Ne demanderez-vous pas aussi : Par quoi avez-vous écarté la Nature de votre chemin ? — Bacon vous accuse de mutiler la Nature par vos abstractions. Bacon est un témoin de la Vérité ; fort bien ! jetez-lui des pierres, ruez-vous sur son ombre avec des mottes de terre et des boules de neige.

Lorsque règne une vérité *unique* telle le soleil, alors c'est le *Jour*. Si au lieu de cette unique vérité, vous en voyez autant qu'il y a de sable au bord de la mer, puis une « petite lumière » qui l'emporte en

éclat sur toute cette armée de soleils [1], alors c'est la *Nuit*, dont poètes et voleurs sont épris... Le *Poète* [2] au commencement des jours est *le même* que le *Voleur* [3] à la fin des jours.

Toutes les couleurs du plus beau des mondes pâlissent, dès que vous étouffez cette lumière, le premier-né de la Création. Si le ventre est votre Dieu, alors même les cheveux de votre tête se trouvent sous sa tutelle. Chaque créature devient tour à tour votre victime et votre idole. Soumise contre son gré — mais avec espérance — la création gémit sous la servitude ou sur la vanité [4]. Elle fait de son mieux pour échapper à votre tyrannie, et sous les étreintes les plus ardentes, elle languit après cette liberté avec laquelle les animaux prêtèrent hommage à Adam, lorsque Dieu les présenta à l'homme pour qu'il vît comment il les nommerait, car tels qu'Adam les nomma, ainsi ils devaient se nommer [5].

Cette analogie de l'homme avec le Créateur confère à toutes les créatures leur substance et leur physionomie, dont dépend la bonne foi dans toute la Nature. Plus vivante est dans notre cœur cette idée, « similitude du Dieu invisible » [6], plus capables sommes-nous de voir et de goûter son affabilité dans les créatures, de la considérer et de la saisir avec les mains. Chaque impression de la Nature dans l'homme n'est pas seulement un mémorial, mais un gage de la vérité fondamentale : *Qui est le Seigneur*. Chaque réaction de l'homme sur la créature est une lettre scellée de notre participation à la nature divine [7], l'attestation que « de Lui nous sommes la race » [8].

Oh ! une muse « comme le feu du fondeur, et comme la potasse des foulons » [9]. Elle osera purifier l'usage naturel des sens de l'usage contre-nature des abstractions [10], usage par lequel nos concepts des

1. «... micat inter omnes Julium sidus, velut inter ignes *Luna* minores ». Horace, Lib. I, Od. 12.

2. Ep. aux Corinthiens, IV, 6.

3. Apocalypse, XVI, 15 « Voici, je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille ».

4. Cf. Ep. aux Rom., VIII, 21-22.

5. Gen., II, 19-20.

6. «... image du Dieu invisible ». Ep. aux Colossiens, I, 15.

7. «... participants de la nature divine ». Ep. de Pierre, I, 4.

8. 2e Actes des Apôtres, XVII, 28.

9. Malachie, III, 2.

10. Bacon, *de Interpretatione Naturæ et regno hominis*, Aphorisme 124. « Nous proclamons qu'il faut abolir de fond en comble les absurdes représentations du monde et les singeries, pour ainsi dire, que les imaginations des hommes ont accumulées dans les philosophies (dans les théories des sciences). C'est pourquoi les hommes doivent savoir quelle immense distance il y a entre

choses ont été aussi mutilés que le nom du Créateur a été étouffé et blasphémé. C'est à vous que je m'adresse, ô Grecs ! parce que vous vous croyez plus sages que les chambellans avec la clef gnostique : essayez une fois de lire l'Iliade, ayant fait tout d'abord abstraction des voyelles α et ω, et dites-moi votre opinion sur le sens et l'euphonie du poète.

Voyez ! la grande et la petite « massore » de la philosophie a submergé comme un déluge le texte de la Nature. Toutes ses beautés et richesses ne devraient-elles pas tourner en eau ? Pourtant vous faites de bien plus grands prodiges que ceux auxquels ont jamais pris plaisir les dieux [1], en persuadant le genre humain par des chênes [2] et des colonnes de sel, par des fables et des métamorphoses pétrifiées et alchimiques. Vous rendez aveugle la Nature, afin qu'elle soit votre guide, ou plutôt vous vous êtes vous-mêmes crevé les yeux par votre *épicurisme*, afin que l'on puisse vous tenir pour des prophètes qui inventent inspiration et interprétation ! Vous voulez régner sur la Nature, et vous vous liez vous-mêmes les pieds et les mains par votre *stoïcisme*, pour chanter d'un fausset d'autant plus pathétique en vos poèmes mêlés sur les liens du Destin pareils au diamant.

Si les passions sont des membres du déshonneur, cessent-elles pour cela d'être des armes de la virilité ? Comprenez-vous plus intelligemment la *lettre de la raison*, que ce directeur allégorique de l'Eglise d'Alexandrie ne comprenait la lettre de l'Ecriture, lorsqu'il se fit lui-même castrat en vue du royaume des cieux ? Ceux qui sont les plus

les *idoles* de l'esprit humain et les *idées* de l'Esprit divin. Les idoles de l'esprit humain ne sont rien d'autre que des abstractions arbitraires ; les *idées* de l'Esprit divin sont les sceaux authentiques (*vera signacula*) du Créateur sur les Créatures, en tant qu'ils sont imprimés et fixés dans la matière en traits véritables et choisis. C'est pourquoi les *choses* en leur ipséité intime (*ipsissimæ res*) sont *Vérité* et *Utilité ;* et les *œuvres* elles-mêmes doivent être prisées davantage comme des *gages de la Vérité* qu'en vue des *commodités de la vie* (à l'usage du ventre. ») Ailleurs Bacon répète cette pensée que l'on doit utiliser toutes les œuvres de la Nature non seulement comme des « bienfaits de la vie » mais comme des « gages de la Vérité ».

1. « Car les dieux aiment aussi s'amuser... » Socrate, dans le *Cratyle*.

2. Socrate dit à Phèdre : « C'était, mon cher, une tradition dans le sanctuaire de Zeus à Dodone, que d'un chêne étaient issues les premières révélations divinatoires. Ainsi donc, pour les gens de ce temps-là, pour eux qui n'étaient pas des savants à votre manière, à vous autres les jeunes, c'était assez, vu leur naïveté, d'écouter le langage d'un chêne ou d'une pierre, pourvu seulement qu'il fût véridique. Mais pour toi, ce qui sans doute importe surtout, c'est de savoir qui est celui qui parle et quel est son pays ? Cela ne te suffit pas, en effet, d'examiner si c'est bien comme cela qu'il en est, ou d'une autre façon ! » (*n*).

grands scélérats tournés contre eux-mêmes, le prince de cet Aeon en fait ses favoris ; ses fous, ce sont les pires ennemis de la belle Nature qui sans doute a des Corybantes et des Galles comme prêtraille, mais de forts esprits comme véritables adorateurs.

Un philosophe, comme Saül [1], impose des lois à des moines. La passion seule donne aux abstractions aussi bien qu'aux hypothèses des mains, des pieds, des ailes ; aux images et aux signes, elle donne esprit, vie et langage. Où trouver des raisonnements plus rapides ? où donc est engendré le tonnerre roulant de l'éloquence, et son compagnon, le monosyllabique éclair *(Blitz)* ? [2].

Pourquoi vous périphraserais-je, lecteurs ignorants, selon l'état, l'honneur et la dignité, une parole unique en paroles infinies, puisque vous pouvez observer vous-mêmes partout les phénomènes des passions dans la société humaine ; comment tout ce qui est encore lointain, rencontre un cœur dans la passion par une direction particulière ; comment chaque sentiment particulier s'étend au cercle de tous les objets extérieurs ; comment nous savons nous approprier les cas les plus généraux par une application personnelle, comment nous savons faire éclore chaque cas qui nous est propre pour qu'il devienne un théâtre public du ciel et de la terre. Chaque vérité individuelle grandit jusqu'à devenir surface de base, plus merveilleusement que la peau de bœuf de la légende ne couvrit le territoire d'un Etat ; elle devient un plan, plus vaste que l'hémisphère, elle maintient le sommet d'un point de vision. Bref, la perfection des projets, la vigueur de leur exécution ; la conception et la génération d'idées nouvelles et d'expressions nouvelles ; le travail et le repos du sage, sa consolation et son dégoût, sont enfouis dans le sein fécond des passions, cachés à nos sens.

Le *public* du Philologue, le monde de ses lecteurs, ressemble à cet auditoire que remplissait un seul Platon [3]. — Antimaque s'en alla consolé, ainsi qu'il est écrit : « Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo ! »

Précisément, on dirait que tout notre *apprendre* est un *ressouvenir*, car l'on nous renvoie toujours aux monuments des Anciens, on prétend former l'*esprit* par la *Mémoire*. Mais pourquoi s'en tient-on aux

1. 1er *Livre de Samuel*, XIV, 24.
2. « Brief as the lightning in the collied night,
That (in a *spleen*) unfolds heav' nand earth
And ere man has power to say : *Behold!*
The *jaws* of darkness to devour it up ».
Shakespeare, dans *Le Songe d'une Nuit d'été*.
3. « Car Platon, à lui *seul*, me tient lieu de tous ». Cicéron, dans le *Brutus*.

citernes percées des Grecs, et abandonne-t-on les sources les plus vivantes de l'Antiquité ? Nous ne savons peut-être pas même exactement ce que nous admirons chez les Grecs et les Romains jusqu'à l'idolatrie. De là vient cette « contradiction maudite »[1] dans nos livres symboliques, qui jusqu'à ce jour sont reliés délicatement en « peau de mouton », mais intérieurement — oui, *intérieurement* — sont remplis d'ossements desséchés, remplis d'un vice *hypo-critique* (*o*).

Nous sommes semblables à un homme qui contemple son propre visage dans un miroir, mais qui, après s'être contemplé, se sauve sur l'heure et oublie comment il était fait ; c'est de cette même façon que nous nous comportons avec les Anciens, — si même ce n'est pas comme un peintre procédant à son propre portrait. — Narcisse (ce bulbe des beaux esprits) préfère sa propre *image* à sa propre *vie*[2].

« Le Salut vient des Juifs ». Je ne les connaissais pas encore, mais il me tardait de trouver dans leurs écrits philosophiques des notions plus saines — pour votre confusion — ô chrétiens ! Vous sentez aussi peu l'aiguillon du « beau nom dont vous êtes nommés »[3], que vous ne sentez l'honneur que Dieu s'est fait du nom rebutant de « fils de l'homme ».

Nature et *Ecriture* sont les matériaux de l'Esprit qui est bon, qui est créateur et émule de l'Auteur. Bacon compare la Matière à Pénélope ; ses impudents prétendants, ce sont les philosophes et les docteurs de la Loi. L'histoire du mendiant qui apparut à la cour d'Ithaque, vous la savez ; Homère ne l'a-t-il pas traduite en vers grecs et Pope en vers anglais ?

Comment donc réveillerons-nous d'entre les morts la *langue morte* de la Nature ? — Par des pélerinages vers l'Arabie heureuse, par des croisades vers l'Orient et par une restauration de sa magie qu'il nous faut reconquérir par une ruse de vieille femme, parce qu'elle est la meilleure. — Baissez les yeux, paresseux, et lisez ce que Bacon, en poète, dit de la magie[4]. Mais parce que vos pieds de soie, dans vos

1. Psaume LIX, 13 : « Ils ne profèrent que malédictions et mensonges ».
2. Ovide, *Métamorphoses*, livre III :
« ... bibit visæ correptus imagine formæ. Spem sine corpore amat, corpus putat esse, quod umbra est... » (*p*).
3. *Epître de Jacques*, II, 7.
4. « La *Magie* s'occupait tout principalement de relever les *architectures et fabriques*, symboles des choses naturelles et civiles. Et ce n'étaient point de pures similitudes (telles qu'elles peuvent apparaître sans doute à des hommes peu perspicaces), mais précisément les uniques et identiques vestiges ou signatures *(vestigia aut signacula)* de la nature imprimés dans des matières et sujets

souliers de bal, ne pourraient supporter un voyage aussi fatigant, laissez-moi vous montrer un chemin de traverse par l'hyperbole [1].

Toi qui déchiras le Ciel, Toi qui descendis, — Toi à l'advenue de qui les montagnes fondent, comme bouillonne une eau brûlante sous la violence du feu, pour que Ton nom soit annoncé parmi ses ennemis qui pourtant se nomment d'après Lui, et pour qu'ayant reçu l'onction, des païens apprennent à trembler devant les prodiges que tu accomplis, et auxquels on ne s'attend pas ! — Fais se lever de nouveaux feux follets en Orient ; fais se réveiller la témérité de ses sages par de nouvelles étoiles, afin qu'ils apportent aussi chez nous tous leurs trésors. La myrrhe, l'encens et leur or, auquel nous tenons plus qu'à leur « magie ». Fais que les rois soient par eux dupés, que la muse philosophique de ces rois s'indigne en vain contre des enfants et contre un enseignement pour enfants, mais que Rachel ne pleure pas en vain (*q*).

Comment avalerons-nous la mort qui est dans le pot, afin de faire que les herbes aient du goût pour les fils des prophètes ? (*r*) Comment apaiserons-nous l'Esprit irrité de l'Ecriture ? « Penses-tu que je veuille manger la chair des bœufs ou boire le sang des boucs ? » (*s*) Ni l'acribie dogmatique des orthodoxes pharisiens, ni l'exubérance poétique des libres esprits sadducéens, ne renouvelleront la mission de l'*Esprit* qui poussa les saints hommes de Dieu à parler et à écrire, à temps et à contre-temps. — Le disciple favori du « Fils unique qui est dans le sein du Père » (*t*) nous l'a annoncé : l'esprit de prophétie vit dans le témoignage du Nom *unique* par lequel seul nous sommes sauvés, et par lequel seul nous pouvons hériter de la promesse de cette vie et de la vie à venir ; — du *Nom* que personne ne connaît, hors Celui qui l'a reçu, afin qu'au nom de Jésus fléchissent les genoux de tous ceux qui sont au ciel, sur terre et sous la terre ; et toutes les langues doivent confesser que Jésus est Christ le Seigneur pour la gloire de Dieu — du Créateur, qui là est loué à jamais ! Amen.

Le témoignage de Jésus est donc l'Esprit de prophétie [2], et le premier signe par lequel il révèle la majesté de sa forme de serviteur, transformant les livres de l'alliance « en un vieux bon vin » (*u*) qui trompe le jugement des gourmets et réconforte le faible estomac des

différents ». *Bacon, De Augm. scient.*, lib. II ; c'est là que Bacon définit la magie comme la science des *consensus* universels des choses, et qu'il pense expliquer par cette lueur le phénomène des Mages à Bethléem.

1. « Je vais encore vous montrer une voie par excellence » [c'est-à-dire « selon l'hyperbole »] 1re *Ep. aux Corinthiens*, XII, 31.

2. *Apocalypse*, XIX, 10.

critiques. « Si tu lis les livres prophétiques sans y comprendre Christ, dit le père de l'Eglise *punique* [1], que trouveras-tu de plus insipide et de plus fade ? Mais si là tu comprends Christ, ce que tu lis non seulement a du goût, mais enivre ».

Mais ici il faut fixer une borne aux esprits sacrilèges et orgueilleux ; « il faut tout d'abord qu'Adam soit mort, avant qu'il supporte cette chose et boive le vin fort. C'est pourquoi prends garde de boire de ce vin, si tu es encore un enfant à la mamelle ; chaque doctrine a sa mesure, son temps, et son âge [2] ».

Après que Dieu se fut épuisé, par la Nature et l'Ecriture, par des créatures et par des voyants, par des raisons et par des figures, par

1. Voir *la Réponse au problème de l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, qui a obtenu le prix proposé par l'Académie royale pour l'année 1759, p. 66-67. On peut encore ici conseiller opportunément le livre : *Ars Pun-ica sive Flos linguarum* : *The Art of Punning, or the flower of languages*... by the labour and industry of Tum-Pun-Sibi. 2[e] édition 1719. Ce savant travail (dont je ne possède, hélas ! qu'un exemplaire défecteux) a pour auteur Swift (...) et commence par une définition logique, physique et morale de l'art du calembour (...) On trouve un exemple de cette vertu artificielle, entre autres de même espèce, dans la *Réponse* que je viens de citer. C'est une comparaison « punique » entre Mahomet le prophète et Augustin le père de l'Eglise, comparaison qui dénonce un amateur « amphibologique » de la poésie, d'imagination mi-enthousiaste mi-scolastique, lequel ne semble pas avoir encore assez longuement appris à pénétrer comme il faut l'usage du langage « figuré », et moins encore à pouvoir faire la preuve d'expériences spirituelles. Le bon évêque parlait hébreu sans le savoir, tout comme le bourgeois gentilhomme faisait de la prose sans le savoir, de même qu'aujourd'hui encore par des questions érudites et les réponses que l'on y fait, on peut trahir sans le savoir la barbarie de son époque et la perfidie de son cœur, et cela au prix de cette vérité profonde : à savoir, que tous sont des *pécheurs* et sont dépourvus de cette *gloire* qui leur est attribuée, tous, le pseudo-prophète arabe aussi bien que le bon pasteur africain et que cette tête brillante (l'auteur de la comparaison que j'aurais dû nommer en premier lieu), à qui il a plu, par des parallèles aussi risibles, de tirer par les cheveux *ces deux confesseurs de la Providence*, conformément à cette théorie de la raison « punique » que professent nos actuels kabbalistes, à qui chaque feuille de figuier offre « une raison suffisante » et chaque « allusion » une « réalisation » (*v*).

2. Ce sont les mots mêmes de notre Luther (dont la lecture d'Augustin a peut-être bien ici corrompu un peu le goût), dans son *Prologue* bien connu à *l'Epître aux Romains*. Je ne cesse de le relire et n'arrive pas plus à m'en fatiguer que de son *Prologue au Psautier*. J'ai cité ici ce passage en recourant à ce qu'on appelle une « accommodation », parce que dans le passage en question Luther parle de « *l'abîme* de la Providence divine », et selon sa louable habitude appuie sur son propos en assurant « qu'à moins de *souffrance*, de *croix* et de *détresses mortelles*, il est impossible de traiter de la Providence sans dommage et sans *courroux intime contre Dieu* » (*w*).

des poètes et par des prophètes ; et après qu'il eut parlé de par son souffle, au soir des jours Il nous a parlé par son Fils — *hier et aujourd'hui* — jusqu'à ce que la promesse de son *avenir* — non plus sous forme de serviteur — soit elle aussi accomplie.

Du Ehrenkönig, Herr Jesu Christ!
Gottes Vaters ewiger Sohn Du bist;
Der Jungfrauen Leib nicht hast verschmäht [1] (*x*)

On porterait un jugement du blasphème, si l'on voulait traiter de diables stupides nos brillants raisonneurs mondains, qui apprécient le législateur des Juifs à l'égal d'une tête d'âne, et font autant de cas des sentences de leurs maîtres-poètes que de la fiente de colombe. Mais pourtant viendra le «jour du Seigneur», jour du soleil *(Sonntag)*, plus noir que la minuit, dans lequel des flottes invincibles disparaîtront comme une paille. Un couchant de fête et d'ivresse, héraut de l'ultime tempête, si poétique que seul le Seigneur des armées le peut penser et exprimer, foudroiera de son éclat le plus robuste trompette de bataille ; la joie d'Abraham atteindra sa plus haute cime, sa coupe débordera. Les dernières larmes, trésor inestimablement plus précieux que toutes les perles dont pourra s'enorgueillir l'arrogance de la dernière reine d'Egypte ; ces dernières larmes sur le dernier embrasement de Sodome et sur la délivrance du dernier martyr [2], Dieu les essuiera de sa propre main des yeux d'Abraham, le père des croyants !

Ce « jour du Seigneur » qui donne aux chrétiens le courage de prêcher la « mort du Seigneur » manifestera les diables les plus stupides parmi les anges pour lesquels un feu infernal est prêt. Les diables *croient* et *tremblent*, mais vos sens abusés par la malice de votre raison ne tremblent même pas. Vous riez, quand Adam le pécheur étouffe pour une pomme ou Anacréon le sage pour un pépin de raisin. Ne riez vous pas quand des oies défendent le Capitole, et lorsque des corbeaux nourrissent le patriote, dont l'esprit était toute l'artillerie et la cavalerie d'Israël ? (*y*). Vous vous félicitez secrètement de votre aveuglement, lorsqu'un Dieu sur la Croix est regardé parmi les malfaiteurs, et lorsqu'une abomination à Genève ou à Rome, à l'opéra ou à la mosquée, reçoit les honneurs de l'apothéose et de la coloquintose.

Pinge duos angues! pueri, sacer est locus; extra
Meiite : discedo... Perse.

1. Le lecteur recueilli complètera lui-même la fin de ce choral. Ma mémoire m'abandonne par pur caprice, *Semper ad eventum... et quæ desperat... relinquit* (*x*).
2. 2e *Epître de Pierre*, II, 8.

Le jour de naissance d'un génie est, comme à l'habitude, accompagné par la célébration du martyre d'enfants innocents. Qu'on me permette de comparer ici la *rime* et le *mètre* à des enfants innocents qui au-dessus de notre toute récente poésie semblent exposés à la menace d'un danger mortel.

Si la *rime* appartient à l'espèce de la *paronomase* (*z*), son origine doit être aussi ancienne que la nature du langage et de nos représentations sensibles. Celui à qui le « joug de la rime » pèse trop lourd, n'est pas encore autorisé par là à en persécuter le talent. Le « célibataire » aurait sinon donné à cette plume légère autant de motifs pour un écrit aiguisé, que Platon pouvait en avoir d'immortaliser le trait d'Aristophane dans le « Banquet » ou Scarron le sien propre par un sonnet.

La libre construction que s'est permise Klopstok, ce grand restaurateur du chant lyrique, n'est peut-être bien qu'un « archaïsme », qui imite avec bonheur le mécanisme énigmatique de la poésie sacrée des Hébreux, dans laquelle selon l'observation aiguë des critiques les plus consciencieux de notre époque [1], on ne perçoit rien de plus qu' « une prose technique résolue dans toutes les petites parties de ses périodes, dont on peut considérer chacune comme un vers isolé d'un mètre particulier ; et les méditations ou sentiments des poètes les plus anciens et les plus sacrés semblent s'être ordonnés d'eux-mêmes » (peut-être bien par le même hasard que les atomes d'Epicure !) « en lignes symétriques, qui sont d'une harmonie parfaite bien qu'elles n'aient aucune mesure (proposée ni ayant force de loi) ».

Le mètre *monotonique* d'Homère devrait du moins nous paraître aussi paradoxal que la liberté du Pindare allemand [2]. Mon admiration

1. Cf. la 3e des *Prælectiones* de Lowth, et la 21e lettre de la 3e partie des *Briefe die neueste Litteratur betreffend.*

2. Ne serait-il pas comique que M. Klopstock voulût bien indiquer à son typographe, ou à une *Margot la Ravaudeuse* telle qu'est la muse du Philologue, les raisons pour lesquelles il fait imprimer en lignes détachées ses sentiments poétiques, lesquels ont pour objet, aux yeux du vulgaire, les *qualitates occultas*, mais en langage courtois s'appellent sentiments *par excellence* ? Sans faire acception de mon patois, je serais tout disposé à reconnaître la prose de M. Klopstock pour un modèle de perfection classique. Sur de petites preuves, j'accorde à cet auteur une connaissance si profonde de sa langue maternelle, particulièrement de sa prosodie, que son mètre musical doit apparaître à un poète fuyant la banalité, comme la robe de fête allant le mieux à la poésie lyrique. — Je distingue entre les compositions originales de notre Assaph et ses variations sur les vieux chorals de notre église ; je les distingue même de son épopée, dont l'histoire est bien connue, et qui, sans lui ressembler tout à fait, n'en a pas moins un profil commun avec celle de Milton.

ou mon ignorance de la cause d'un même mètre persistant dans le poète grec, a été tempérée lors d'un voyage en Courlande et en Livonie. Certaines régions existent dans ces pays, où l'on entend chanter la population lettonne ou non-allemande durant tout son travail, mais rien qu'une cadence de quelques tons qui a assez de ressemblance avec un « mètre ». Si un poète devait surgir parmi eux, il serait tout naturel que tous ses vers fussent taillés d'après cette mesure de leurs voix. Il faudrait trop de temps pour placer ce petit détail dans sa vraie lumière, le comparer avec plusieurs autres phénomènes, en suivre la cause et en développer les conséquences fécondes...

Jam satis terris nivis atque dirae
Grandinis misit Pater... Horace.

APOSTILLE.

En ma qualité de plus ancien lecteur de cette rhapsodie en prose kabbalistique, je me vois, en vertu du droit d'aînesse, obligé de laisser à mes jeunes frères qui viendront après moi, un exemple encore de jugement miséricordieux.

Tout dans cette « Noix esthétique » donne un goût de vanité — « de vanité des vanités » (*aa*). — Le *Rhapsode* [1] a lu, examiné, sondé ; il a cherché et trouvé des paroles agréables, citées fidèlement (*cc*) ; semblable à un vaisseau marchand, il est allé quérir sa nourriture au large et l'a fait venir de loin. Il a assemblé en les comptant phrase par phrase, ainsi qu'on additionne des javelots sur un champ de bataille ; il a tiré au compas ses « figures », ainsi qu'on mesure les crochets pour dresser une tente. Au lieu de crochets et de javelines il a eu affaire aux petits maîtres et aux pédants de son époque*** et... il a écrit des obélisques et des astérisques [2].

Ecoutons maintenant ce qui est la *somme totale* de sa nouvelle esthétique, laquelle est aussi la plus ancienne :

« *Craignez Dieu et donnez-lui la gloire, car le temps de son jugement est venu, et adorez Celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les sources d'eau* ».

1. « Les Rhapsodes sont les herméneutes d'herméneutes. » Socrate dans le *Ion* de Platon (*bb*).

2. Un habile usage de ces signes massorétiques pourrait aussi bien servir ici à rajeunir les *Ecrits de Salomon*, que la méthode des §§ et des tableaux appliquée par l'un de nos plus récents exégètes à deux épîtres de Paul (*dd*).

NOTES DU TRADUCTEUR

a. Les deux passages de la Bible sont cités en épigraphe et dans le texte hébreu. Les mots soulignés dans la citation d'Horace l'ont été par Hamann.

b. Ce salut ironique s'adresse au célèbre philologue et orientaliste Johann David Michaelis († 1791) et fait allusion à son livre sur les moyens de comprendre et de restituer la langue morte des Hébreux (1747). Hamann reconnaissait que c'était sans doute une forteresse d'érudition, mais « à quoi bon, dit-il, une forteresse si l'on y meurt de faim ? » C'est contre ces forteresses que le philologue Hamann part en croisade.

c. Texte du *Cratyle* cité en grec par Hamann. On a reproduit ici la traduction de la collection Guillaume Budé (396 d-e et 407 d).

d. *Phèdre*, 275 b. *Ibid.*

e. Ce passage est une allusion aux Fables de Lessing.

f. Placé comme une « noix » entre le ciel et l'enfer, entre les vivants et les morts, telle est la situation du rhapsode et de son *Æsthetica*. C'est cette situation « entre-deux » qui manifeste l'Histoire comme prophétie (cf. *infra*) et qui comprend le passé par l'avenir.

g. C'est le philosophe Moïse Mendelssohn qui est visé par cette adresse.

h. Manière un peu solennelle de désigner la voiture postale.

i. L'objet de cette attente est la seconde partie du livre de Robert Lowth, cité plus haut.

j. George Benson, théologien anglais († 1762). Toute cette note de Hamann est d'une portée capitale pour sa compréhension de l'*Histoire*. Se proclamer historien critique, chercher l'unique sens *littéral et historique* de textes tels que ceux de la Bible, soit ! Mais qu'est-ce qui constitue comme tel, un sens « littéral » ? Est-ce une évidence toute faite ? Ce sens littéral est révélé à la Foi de ceux qui ont cru et souffert dans les mystères ainsi annoncés, mais l'*Histoire* universelle, analysant les « phénomènes historiques », peut-elle nous donner des renseignements sur cette Histoire advenant par la Foi ? La position de Hamann est ici celle de Luther : le sens littéral *est* le sens *prophétique*, et c'est pour cela qu'il est le seul sens *historique*. Ce n'est point affaire d'érudition pure, mais la « clef du ciel et de l'enfer », ce pour quoi le rhapsode est placé comme une « noix » entre les vivants et les morts. C'est par la peur de l'Esprit, par la fuite dans la positivité pure, que l'historien critique massacre le sens littéral, bien qu'il prétende le rechercher seul, et parce que ce sens est à la fois *un* et *multiple*. La suite du texte montrera toute la cohérence des allusions de Hamann.

k. Bengel († 1752), célèbre théologien de l'école du Würtemberg. Il n'a pas été sans influence sur Œtinger, le « Mage du Sud » († 1782), disciple de Bœhme et de Swedenborg.

l. Ion, 539 e.

m. Le texte est cité par Hamann d'après l'édition de Joh. Chr. Wolf. Cf. Photius, patriarche de Constantinople, *Amphilochia, sive in sacras litteras et quæstiones diatribæ,* ap. Migne, *Patrologia græca,* t. 101, col. 1151-1154.

n. Phèdre 275 b. Trad. de la coll. Guillaume Budé. Ce texte fait suite au passage cité plus haut ; Socrate vient d'exposer à Phèdre l'invention des caractères de l'écriture par le roi Theut. On remarquera comment la citation vient renforcer le contraste institué par Hamann dans son texte : deux modes de connaissance, l'un laissant « se nommer » l'existant dans son être originel ; l'autre enquêtant sur les circonstances et les moyens, aveuglant la « révélation » primitive de l'Etre ou plutôt se rendant aveugle pour elle : simple information sur la *lettre morte.*

o. Ce passage vise quelque chose de plus profond qu'une querelle des Anciens et des Modernes comme l'ont cru quelques interprètes bornant leur souci aux problèmes d'histoire littéraire. Hamann prolonge ici la discussion dont le nom de Benson n'était que l'occasion. (cf. note *j*). La connaissance historique courante, en se limitant au sens *littéral* (hypothèse qu'elle transforme en thèse) n'opère que par la « mémoire », se promène dans un champ des morts ; franchirait-elle les limites de l'antiquité gréco-romaine, elle ne palperait encore que des ossements. Cette « contradiction maudite » qui frappe les « Livres symboliques » — c'est-à-dire les livres contenant les « Symboles », les confessions de foi des communautés chrétiennes — tient selon Hamann à ceci : qu'il y est fait mention d'un passé de promesses, et que pourtant trop de gens n'en parlent que par une foi *historique*, une foi *morte.*

. Devançant l'évocation commencée ici, un autre écrit, le VII[e] des *Croisades du Philologue,* dans l'édition de Roth, intitulé *Epîtres hellénistiques,* précise cette vision de l'Histoire, qui obsède Hamann. Il y fait appel à la célèbre vision d'Ezéchiel (chap. 37) : « Je préfèrerai prendre l'anatomie comme clef du Γνῶθι σεαυτον, que de chercher dans nos squelettes historiques l'art de vivre et de" gouverner, comme on a prétendu me le raconter dans ma jeunesse. Voilà pourquoi le champ de l'histoire m'est toujours apparu comme cette vallée immense qui était remplie d'ossements, et voici : ils étaient complètement desséchés. Personne d'autre qu'un *prophète* ne peut prophétiser sur ces ossements qu'il leur viendra des nerfs, qu'il va croître sur eux de la chair et qu'ils se couvriront de peau... Il n'y a encore en eux aucun souffle, jusqu à ce que le prophète prophétise et parle à l'esprit, jusqu'à ce qu'il parle à l'esprit la parole du Seigneur ». (éd. Roth, II, 218).

p. Narcisse ne détenant qu'une ombre, sa propre image, typifie donc pour Hamann le cas de l'historien, son « narcissisme ». La comparaison lui tient à cœur, puisqu'il prend la peine de citer tout au long une quarantaine de vers de ce passage d'Ovide. On s'est borné ici à reproduire les deux premiers vers de la citation.

q. Cf. *Matthieu,* II, 16-18.

r. Cf. I[er] *Livre des Rois,* IV, 38-41.

s. Cf. I[er] *Livre de Samuel,* XV, 22.

t. Evangile de Jean, I, 18.

u. Cf. *ibid.*, II, 6-10.

v. Sauf quelques coupures sans importance, on a tenu à maintenir ici cette longue note de Hamann, car elle est tout à fait dans sa manière. L'art du calembour (*to pun*) évoqué par la désignation de S. Augustin comme père de l'Eglise *punique*, voilà précisément ce qui l'amène à dénoncer le calembour commis par un lauréat d'Académie, sous prétexte scientifique. Mais la note s'achève sur une réflexion fort sérieuse ; une attaque contre le principe de « raison suffisante », souverain en logique, et au nom duquel on se permet sérieusement toutes sortes de calembours. A la source, l'oubli de cette vérité : l'*insuffisance* de toute raison, l'homme n'étant jamais justifié, fondé ni glorifié en vertu de *ses* œuvres ou de *ses* mérites. Et voilà préparée la citation de Luther qui va paraître à la page suivante.

w. Cf. Martin Luther, *Œuvres choisies*, éd. Georg Merz, t. VI, p. 196, Münich, 1934.

x. Et ceci aussi est tout Hamann : l'émotion croissante du « rhapsode » n'a plus d'autre issue qu'une issue musicale. Après la mort d'Adam, le discours où Dieu s'épuise au soir des jours, la période s'achève en un choral. Ce choral de l'Eglise luthérienne, n'est autre que le *Te Deum* latin *(Tu, rex gloriae, Christe ; Tu Patris sempiternus es Filius, Non horruisti virginis uterum).*

y. Cf. 2[e] *Livre des Rois*, II, 12.

z. Cf. Lowth, *Praelectiones*, XV. (Note de l'éditeur Roth).

aa. Ecclésiaste, XII, 10.

bb. Ion, 535 a.

cc. Ecclésiaste, XII, 11-12.

dd. Dernier trait destiné à ridiculiser une tentative d'Eberhard, prédicateur de la cour. Dans le texte de Hamann, les appels de note sont marqués non par des nombres, mais par des *astérisques*.

JUSTE MILIEU

par

PAUL ELUARD

« On commence à deviner ce que vaut quelqu'un quand son talent faiblit, quand il cesse de montrer ce qu'il *peut*. Le talent peut être un ornement, et l'ornement une cachette. »
(Frédéric NIETZSCHE : *Par delà le Bien et le Mal*).

AIMÉS.

Nous sommes deux et nous sommes tous obéissants. Nos idées sont publiques, nos paroles sont entendues. Nous gouvernons bien notre amour, nous nous plions bien à ses lois. Nous rendons l'honneur à la foule que nous limitons.

CRÉPUSCULE.

Désert vertical, le verrier creusait la terre, le fossoyeur voulait se pendre et dans la fumée de ma tête s'organisait l'oubli.

C'était l'heure entre chien et loup, entre suie et poix. Un joli vertige. Avant de disparaître, le ciel fit une grimace cornue. Je vivais, petit, tranquille, bien au chaud, car j'avais enchâssé ma précieuse fureur diurne dans la dure poitrine de mes ennemis vaincus.

Dormeurs.

Les dormeurs sont blancs, veinés de vert pâle, aussi transparents que le cristal de roche ; leurs cuisses laissent passer les rayons du jour. Ils n'ont pas la solidité du marbre le plus ordinaire ; ils sont même si tendres qu'on peut les tailler, les façonner avec un couteau.

Mais au contact de leurs paupières, la nuit dure et froide se fend comme l'ardoise.

Été.

C'est le matin que je voyage, c'est le matin que je souris aux femmes et aux enfants, que je travaille. L'accent posé sur le scandale.

Et souvent je bois du vin blanc et parfois je mange un croissant.

Gaieté.

Quelque suite dans les idées, et ce n'est pas assez dire ; un bras passé par la fenêtre : au revoir à qui vient d'arriver. Le très coquet caméléon de l'entendement ; verra en bleu ce qui tache le bleu, en bois le ciel défunt, en or le deuil des riches. Sa gaieté, pourtant, sur le ciel pur, est en bois vert et en or pur. Jusqu'aux éclats de rire de la confusion.

Homme.

Délicieux séjour. Ruisseaux de verdure, grappes de collines, cieux sans ombrages, vases des chevelures, miroirs des boissons, miroirs des rivages, échos du soleil, cristal des oiseaux, abondance, privation, l'homme à l'écorce poreuse a faim et soif. L'homme, du haut de l'idée de sa mort, regarde pensivement les bienfaisants mystères.

Insomnie.

Je reculais lentement. Je devins inactif, improductif; je devins intangible, invisible, incompréhensible. Une nuit encore on m'illumina, faiblement; puis ce fut la tombe, toute panachée de racines, d'animaux luisants, d'os. Personne ne s'en doutait, personne ne m'y suivit.

Lodie.

Je ne vivrai pas sans toi. J'ai effacé les traces de mes tristesses, de mes colères, de mes désastres, de mes nuits. Mes nerfs n'attachent plus le ciel bas et rauque à la terre insolite où je te cherchais. Je te ressemble, heureuse amante, cœur délivré. Rien de toi, rien de nous qui ne soit léger et pur. Et si doux, si clair.

Je te fais rire, car aujourd'hui je m'installe avec toi dans le jardin clos où ta vanité entretient le charme des roses.

Mort.

La mort vint toute seule, s'en alla toute seule et celui qui aimait la vie resta seul.

Pauvre.

C'est le mystère de l'air pur, celui du blé. C'est le mystère de l'orage, celui du pauvre. Dans les pauvres maisons, on aime le silence. On aime aussi le silence. Mais les enfants crient, les femmes pleurent, les hommes crient, la musique est horrible. On voudrait faire la moisson et l'on fait honte aux étoiles. Quel désordre noir, quelle pourriture, quel désastre ! Jetons ces langes au ruisseau, jetons nos femmes à la rue, jetons notre pain aux ordures, jetons-nous au feu, jetons-nous au feu !

Rayonne.

Elle vient, elle monte la côte que coupe notre sentier. Elle est gaie, légère et aussi bien tournée que le ciel sans nuages. La prunelle parfaite, jusqu'à ce que la belle-de-nuit donne le jour à la chouette et au hibou.

Toilette.

Elle entra dans sa petite chambre pour se changer, tandis que la bouilloire chantait. Le courant d'air

venant de la fenêtre claqua la porte derrière elle. Un court instant, elle polit sa nudité étrange, blanche et droite, elle aviva sa chevelure paresseuse. Puis elle se glissa dans une robe de veuve.

Unis.

Une caverne dont l'entrée est au pied d'un rocher plus haut que moi, et qui sert lui-même de base à une montagne plus haute que toi. A quelques pas de l'entrée, on trouve une galerie par laquelle on arrive à une chambre où nous nous unissons, pied à pied, tête à tête.

PAGES

de

JOHN COWPER POWYS

Ces pages ont été extraites, avec l'aimable autorisation des éditeurs, MM. Simon et Schuster, de *In defence of sensuality* (New-York, 1930).

Ma philosophie est une tentative pour mettre l'accent sur ce que je regarde comme les éléments sous-humains et surhumains dans notre conscience du monde, et pour réduire les prétentions de certains idéaux grégaires, qui d'après moi ont souillé et parfois desséché les sources originelles des profondes délices. C'est, en un mot, une tentative pour remplacer par un plan de vie mieux adapté au secret réel de l'univers, celui qui est suivi d'ordinaire, d'une façon d'ailleurs très vague, par la majorité de ceux qu'on appelle les civilisés.

Si vous essayez d'imaginer le contenu de votre moi le plus profond et le plus individuel, vous y trouverez, en proportions assez fortes, la passivité primitive des rocs, des arbres et des pierres, et aussi, à des moments espacés, plus rares, certains sentiments fugitifs, qui semblent nous apparenter au surhumain.

J'appelle ce mélange du nom de *moi-ichtyosaure*, afin de mettre bien l'accent sur l'arrière-plan profond, végétal et reptilien, de l'âme humaine.

Il y a un bonheur calme et extatique de l'âme, qui est le seul genre de bonheur digne des organismes qui ont la longue histoire et les vastes espérances des nôtres.

Ce détestable préjugé contre les sensations sexuelles n'est qu'un des exemples de la manière dont les instincts grégaires de l'humanité ont détruit le bonheur de l'individu.

Parallèlement à l'instinct de solitude, fils aîné de l'esprit, nous voyons se développer l'amour, son deuxième fils, qui s'affermit et s'affine en même temps que son frère.

Je veux connaître ce qu'il y a de mieux et ce qu'il y a de pire dans ce que je peux attendre de la vie.

Même si cette apparence des choses est tout ce qui existe, ma nature ichtyosaurienne aimerait réunir tout cela, en une seule masse dure, compacte, serrée, d'un quartz vital à l'éclat sombre, et communier avec lui, comme avec ma cause ultime.

Il me semble que ce mouvement vers la chose ultime et irréductible enveloppe une bien plus grande partie de nous que l'amour. Ce n'est pas simplement la nécessité d'amour qui nous pousse ainsi en avant. C'est tout ce qui est en nous, c'est l'ensemble de notre nature, c'est la pression de notre personnalité entière, enfermant aussi bien les pires instincts que les meilleurs. Ce n'est pas un effort idéal ou moral ou spirituel ; c'est la pression naturelle de toute sève organique, comme la poussée à la fois en bas et en haut, d'une plante qui croît. Ce n'est pas le désir de se reposer sur l'immuable ; c'est un besoin de mettre nos lèvres là où sont les mamelles de la grande mère, source de toute douceur, nouvelles comme le moment qui va venir, anciennes comme le premier moment. C'est l'eau qui cherche son niveau, c'est la créature vivante, qui repousse les feuilles mortes pour atteindre les fontaines de vie.

Le secret de la vie, c'est une certaine jouissance consciente de soi qui a derrière elle la pleine énergie et la pleine tension de la volonté... J'irai jusqu'à dire que dans sa plus grande partie,

cette jouissance que je défends a pour origine le simple exercice de la volonté de jouissance. C'est là le privilège de cette jouissance. Elle dépend tellement plus du geste, du mouvement de l'esprit solitaire que des objets subjectifs ou objectifs sur lesquels elle exerce ses pouvoirs.

Je m'enfonce au-dessous des impressions immédiates de la minute présente, que ces impressions soient externes ou internes ; je n'ai pas conscience d'elles ou je n'en ai qu'une demi-conscience. De quoi ai-je alors conscience ? J'ai conscience de la cause première. J'ai conscience de tout le poids obscur de l'univers stellaire qui émane de la cause première et qui presse mon moi de tous côtés, mais je n'ai plus conscience de lui dans le détail, ou je n'en ai que faiblement conscience dans le détail.

Cette larve sous l'apparence de laquelle je me représente la cause première, elle doit produire l'effet d'un centre de force très actif, mais aussi très cruel. Cela donne satisfaction à un certain besoin mauvais de profanation qui est dans le cœur de l'homme, de penser à la cause première comme à un ver méchant, de même que cela donne satisfaction à un certain besoin de respect pathétique, de penser à elle comme à l'âme du monde.

Il n'y a plus en fait dans le monde que mon « Je suis moi », et le monde, rien que ces deux choses en face l'une de l'autre. Le mystique hindou, quand il atteint ce point dans le processus de dépouillement, fait le plongeon, va jusqu'à identifier le « Je suis moi » et l'univers. Dans son système, le ceci et le cela deviennent un. Mais à un esprit du Nord, il semble plus sage de garder le ceci et le cela nettement et fortement séparés, et de permettre à chaque moi de donner satisfaction à son égoïsme en s'isolant de l'universel.

Est-il possible d'indiquer des caractéristiques précises de ce sentiment de bonheur, de cette réciprocité forte, étrange,

solitaire, comme une ombre froide projetée par la lune sur une dure pierre blanche ?

D'abord il contient une exultation primitive, originelle, qui vient du fait même qu'il est conscient. Pendant des millions d'innombrables éons, il n'y a pas eu de conscience. Et voici, *ecce mea anima.* Ensuite, il y a une obscure sensation de tous les obstacles entassés, empilés entre moi et mon bonheur, accompagnés du sentiment de triomphe qui vient du fait que ces difficultés ont été vaincues. En troisième lieu, il y a l'esprit belliqueux, belligérant, méchant, l'esprit d'animal aux abois, qui est dans notre moi solitaire, et qui s'adresse à la veine originelle de cruauté qui est dans l'univers, et la défie. Il y a quelque chose en moi qui est là accroupi, comme la bête pourchassée, le dos au mur, et qui défie l'univers, le met au défi de le faire crier : arrête-toi, assez...

Dans la profondeur des choses a lieu un combat éternel, acharné, entre le moi solitaire et le vaste non-moi. Le conscient défie la cause de la conscience : pourquoi serait-il devenu conscient, sinon pour cela ?... Tu m'as donné mon souffle et avec mon souffle, je peux te défier.

Ce qu'il y a d'étrange au sujet de cette sorte particulière de sentiment, de ces délices abyssales que nous partageons avec les animaux, les oiseaux, les poissons et les plantes, c'est que nous paraissons capables de faire mugir ce torrent magnétique discontinu, d'une profondeur cosmique située au-dessous de nous. C'est comme si notre conscience simplement humaine ou animale, le moi-ichtyosaure sur son lit de limon, descendait, se diffusait bien au-dessous et bien au-delà de ce corps gisant sur son lit, bien au-delà du cercle normal de notre conscience du lieu et de l'heure ; c'est comme si notre conscience pouvait emprunter son souffle à la conscience de la terre notre mère et même à la conscience du grand système solaire lui-même, jusqu'à ce qu'un point soit atteint où le vaste non-moi est rejeté encore plus loin à l'arrière-plan de l'être. Nous sommes l'univers stellaire quand nous empruntons notre souffle à ce pouvoir magnétique, et

l'univers objectif, l'objet de notre défi, est contraint de se retirer vers des régions plus lointaines de l'existence.

Si nous laissons se continuer ce processus, nous sentirons quelque chose comme ce que je vais dire. Dans ce sentiment d'exultation né de notre solitude, nous avons découvert le pouvoir que nous possédions de donner une expression à la solitude plus profonde — dont nous sommes une partie — du poids et de la masse totale de la matière inorganique, primitive, qui lève sa vaste tête de serpent cosmique, d'une manière étrangement morne, hors de son sommeil replié sur lui-même, et tourne son œil ambigu, de biais, son œil vitreux, vers la cause primitive de sa vie. En cette disposition, et aux mains de cette expérience, notre moi solitaire arrive à une extase très particulière, une extase de solitude, car il tire en soi la solitude des vastes gouffres éthérés qui séparent les corps célestes, et il plane dans les espaces inter-stellaires, comme s'il était lui-même leur esprit maintenant qu'il est libéré de tous les tourments et de toutes les humiliations de sa vie terrestre. Tel est donc l'arrière-plan des délices de ce moi solitaire, et on voit facilement combien nous nous sommes maintenant éloignés des idéaux trop étroitement humains de la vérité, de la beauté, de la vertu, de l'héroïsme, etc.

Dans la vie de n'importe lequel d'entre nous, il y a des multitudes de souvenirs semblables. Ce sont moins en général des moments d'observation directe ou de contemplation concentrée, que des moments de petits clins d'œil jetés de côté, et de signes marginaux, lorsque la nature arrive soudain, de quelque canton qui nous est familier, et apporte le choc de l'extase ou un sentiment calme, infiniment délicieux, tranquillisant d'une façon indicible.

Le curieux, c'est que les objets définis qui entourent ces sentiments sont bien moins nettement rappelés à la mémoire que les sentiments eux-mêmes. Et les objets n'étaient pas nécessairement situés très haut, ou à une place très en vue dans la hiérarchie des valeurs spirituelles. Ce n'était pas nécessaire-

ment des révélations d'une beauté ou d'une vérité ou d'une valeur morale spéciales. C'était cependant des types très définis de petites choses inoffensives, flottant de côté et non pas sur le courant central du fleuve de notre vie.

On pourrait les reproduire ou du moins reproduire la situation dans laquelle et à partir de laquelle ils ont surgi.

Un des plus importants éléments dans ces délices de l'individu isolé sera le simple fait que sa volonté réussit de mieux en mieux à effacer toutes ces choses agaçantes, fatigantes, énervantes, et à recréer des choses délicieuses, fluides, magiques. La continuité, voilà tout le secret. La grande réussite, c'est d'avoir aplani par l'habitude ces rainures psychiques dans notre nature, le long desquelles se précipite la volonté.

(*Traduction de* JEAN WAHL.)

LE BACHELIER

par

KLEBER HAEDENS

Le bachelier entra dans l'antichambre du directeur à l'heure qui lui avait été fixée. On savait qu'il devait venir, on avait pris bonne note de sa visite, il verrait peut-être le directeur administratif, mais il devrait repasser dans deux heures. Le bachelier reprit le chemin de la ville en pensant qu'il pourrait bien s'installer dans le plus grand café. Deux heures à attendre, c'était long.

Le plus grand café était à peu près vide. Le plancher se trouvait encore recouvert de sciure de bois, un garçon en bras de chemise arrachait les chaises qui avaient été renversées sur les tables et un capitaine d'artillerie mangeait un croissant en lisant *L'Illustration.* Sa moustache se prenait de temps à autre dans les pages, perçant les moins résistantes avec un bruit sec. Chaque fois que cet incident se produisait, le capitaine avait l'air désolé et le bachelier feignait de sourire. A la fin, le capitaine — fort soucieux — tourna les dernières pages à toute allure, et ses moustaches les perçaient en cadence avec le crépitement d'une mitrailleuse. Sans doute le capitaine fit-il la comparaison, car son visage se mit à rayonner avec une étrange douceur. Il est vrai que c'était un capitaine d'artillerie.

Le bachelier réussit à passer les deux heures. Il prenait lentement conscience de la détresse de la ville et il comprenait que les gens qui se précipitaient dans la direction du marché, allaient réellement au marché. A première vue, on ne découvrait rien de surprenant dans cette ville, ni les positions de la

nature, ni les constructions primitives. La rivière suivait un cours qui n'avait pas varié depuis quinze ans au moins, la cathédrale se dressait dans la même pierre noire qui repoussait les incrustations du matin. Les habitants marchaient en zigzags dans les rues tortueuses, tout droit dans les voies royales. Un seul aigle planait, brisant de ses ailes tendues les feux croisés de la lumière. Le capitaine avait gagné la caserne, les employés s'occupaient de leur emploi, les maris trompés supputaient la fidélité de leurs épouses. Et cependant, le printemps venait...

Cette fois, le directeur administratif reçut le bachelier.

— C'est très bien, lui dit-il, vous devez avoir une bonne culture, vous avez le visage ouvert et franc. Je pense que vous réussirez dans nos bureaux et je vous engage. Qu'allez-vous faire aujourd'hui ? Vous allez faire la connaissance de notre système. Vous compulserez notre catalogue, vous apprendrez nos prix, vous examinerez le téléphone. En même temps vous prendrez un premier contact avec vos collègues qui sont tous d'honnêtes garçons car, ici, nous éliminons impitoyablement les fortes têtes. Je vous préviens charitablement : rien ne résiste à la puissance de notre administration. Soyez correct, obéissant, et surtout arrivez à l'heure ; tous les retards sont sévèrement punis. Mais je vois qu'il est inutile que j'en dise plus long. Vous m'avez compris.

Le directeur avait prononcé ces paroles d'une voix très dure, sans doute pour intimider le bachelier. Il n'y eut pas une seconde de répit. Le directeur appuya sur un bouton et un homme vêtu d'une longue blouse blanche se présenta instantanément. L'index du directeur se tendit vers le bachelier.

— Charpentier, voici votre nouvel employé. Conduisez-le.

Le bureau était occupé par une dizaine d'employés, tous vêtus de blouses blanches, tous silencieux. Aucun d'eux ne leva la tête, aucun d'eux ne se retourna sur le passage du nouveau. Charpentier le conduisit vers une place libre et lui tendit un catalogue.

— Etudiez-le, dit-il. Ce travail prendra largement votre matinée.

Le bachelier s'assit et jeta un furtif coup d'œil autour de

lui. De larges fenêtres opaques dissimulaient l'horizon aux plus fermes regards. On devinait pourtant qu'au dehors, tout cédait devant les vieilles folies de la terre. Les feuilles se donnaient aux arbres, humides encore des belles couleurs qu'elles n'avaient jamais portées. Les fleurs traversaient en flambant des couches d'air de plus en plus lumineuses et s'il est vrai que chaque printemps donne au monde des plantes nouvelles, ce fut ce jour-là qu'elles naquirent. On imaginait les écarts de la rivière et les écarts du soleil, et peut-être la jeune fille des rues solitaires dont les doigts et le front ont pris soudain la température du cœur et dont le secret bien connu se communique, la nuit, aux étoiles et rejoint à l'instant propice les clartés égarées du jour. Mais le bachelier dépend d'un catalogue. Il ne fera rien. Il aura bien travaillé.

A midi les employés n'ont pas le temps de rentrer chez eux, car les bureaux sont situés assez loin de la ville et le travail recommence à une heure. Ils descendent dans une salle souterraine, étroite et sombre, où l'administration a fait poser *à ses frais* un fourneau à gaz. A tour de rôle, ils viennent porter sur le feu une petite boîte d'aluminium qui contient leur repas de midi. Puis ils vont au garde-manger où ils retrouvent leurs assiettes, leurs couteaux, leurs fourchettes et de petits cornets de papier pleins de sel et de poivre mélangés. Le repas commence sur la toile cirée.

Le bachelier est assis à côté d'un homme qu'il a remarqué dans la matinée. Il est si maigre que sa peau semble s'être plissée à l'intérieur de ses os. Il n'a presque plus de cheveux, il a un œil sans iris, beaucoup plus gros que l'autre et son long nez, droit comme un fil, s'appuie sur une moustache jaune, aux poils secs. Il pense à sa femme qui est trop grosse et qui ne veut pas travailler et à son petit garçon qui est malade. Il ne dit rien. Il ne dit jamais rien.

Les autres bavardent sans ardeur et paraissent incapables de prêter la moindre attention au nouveau qui, pourtant, n'a rien à manger. Le bachelier ne sait pas encore les distinguer les uns des autres. Il n'ose pas leur parler, mais enfin il se

décide : il demande un morceau de pain. On le lui donne. On lui donne aussi une banane.

L'après-midi, Charpentier décide que le bachelier continuera à regarder le catalogue.

— Quand on possède son catalogue des prix, dit-il, on est tiré d'affaire.

Le pauvre homme à la moustache jaune est assis devant une machine à écrire et il recopie des factures à une vitesse prodigieuse, sans jamais se tromper dans les calculs. A deux heures quinze, le bachelier commence à l'envier.

Le silence est troublé seulement par les sonneries du téléphone et par les voix polies des employés qui répondent aux clients inconnus. On dirait que la nuit est tombée aussi brusquement qu'en hiver, mais c'est une erreur. L'oiseau-marin danse toujours avec la rivière et la jeune fille est prête à raconter ses amours à l'audacieux qui ouvrira sa porte. Mais, ici, nul ne s'en doute et le bachelier tourne les pages du catalogue.

A six heures et demie une cloche sonne. Tous les employés se lèvent et se dépouillent de leurs blouses blanches. Le directeur sort de son bureau et marche sur le bachelier sans regarder personne. Il parle.

— Avez-vous bien travaillé, mon garçon ? Surtout n'oubliez pas. Demain matin à huit heures, vous reviendrez.

— Oui monsieur le directeur, répond le bachelier, je reviendrai.

* * *

C'est tout. Le bachelier n'a plus d'histoire.

* * *

SHAN-HAI-KING

INTRODUCTION

Le *Shan-Haï-King* fut écrit, vers 1134 avant J.-C., d'après les estampes tirées des gravures de Neuf-Dings [1]. Ces gravures avaient été gravées à l'époque de Yu (2283 av. J.-C.). Après les inondations du territoire de la Chine primitive, on avait découvert des êtres difformes de tout genre, et gravé leurs images sur les Neuf-Dings. Sous la dynastie Chin (246 av. J.-C.), les Neuf-Dings disparurent. Mais les estampes et le livre Shan-Haï-King étaient restés. Depuis ces derniers siècles, on ne retrouve plus les dessins. Seul, le Shan-Haï-King est intact.

C'est un livre très curieux qui contient une étude des mers et des montagnes et des notions merveilleuses relatives aux animaux et aux divinités.

Malgré quelques chapitres de géographie, on pourrait considérer ce livre comme le premier livre de mythologie chinoise. J'ai essayé d'en traduire quelques passages.

Ysia Tchen.

1. Neuf-Dings : grands objets en cuivre, en forme de brûle-parfums, à trois pieds.

Ta-Houan-Nan-King

Sur la montagne Chi-Shan, on voit un oiseau, du genre coq, mais à trois têtes, six yeux, six pieds, trois ailes, dont le nom est Shang-Fu, et dont la chair provoque l'insomnie chez ceux qui le mangent.

La colline Shuin-Shan, est fréquentée par un mouton sans bouche. Il est impossible de le tuer. Tout près, il y a un oiseau qui n'a qu'un seul œil, une seule aile, et qui ne peut jamais s'envoler qu'à deux ; c'est-à-dire, avec un autre oiseau du même genre [1]. Sa présence présage l'inondation.

Plus vers l'ouest, est le Mont Yu-Shan [2]. Si-Wang-Mou y habite. Il a un visage d'homme, une queue de panthère, des dents de tigre. Il aime siffler souvent. Ses cheveux sont épars, ornés de bijoux de jade. C'est le dieu des fléaux [3].

1. Depuis, on nomme cet oiseau : Bi Yi, et on le considère comme le symbole des amoureux inséparables.

2. « Yu » signifie « jade ». Sur ce mont, toutes les pierres sont des jades.

3. Cette divinité monstrueuse est transfigurée par la légende du moyen-âge. Les poètes la considéraient comme une déesse de la beauté. De nos jours, son vrai visage est oublié.

Plus à l'ouest, sur la montagne Tchang-Au, se trouve un animal, une sorte de panthère rousse, à cinq queues, et armée d'une corne. Son voisin est un oiseau semblable à une cigogne, avec un seul pied. Sa présence présage l'incendie. Un autre oiseau à trois corps se tient à son côté.

La montagne Yi-Van est hantée par un animal du genre renard, ayant un œil unique et trois queues ; sa voix rassemble tous les sons. Il est accompagné d'un oiseau à trois têtes et six queues. Ce dernier rit souvent. Ceux qui le mangent n'ont plus de cauchemars.

Sur la colline Chu-Woe, habite un animal qui a un corps d'agneau et un visage d'homme. Mais ses yeux sont placés sous ses membres de devant. Mangeur d'homme. Il crie comme un nouveau-né.

On trouve sur le Mont King un oiseau au corps de serpent, avec quatre ailes, six yeux, trois pieds. Après avoir mangé sa chair, on ne se grise plus jamais avec le vin.

Sur la montagne Chi-Chaou, on voit un homme qui a un seul œil au milieu du visage. Son compagnon s'appelle Gi-Woo-Min, homme sans os, se nourrissant de poisson.

Da-Haoun-Pe-King

Au milieu de Da-Haoun, il y a une montagne nommée Pe-Gi-Tien-Koué, dont le côté nord est

pénétré par l'eau de la mer. Une divinité y habite ; c'est Gio-Fong, sorte d'oiseau à neuf têtes aux visages humains. Non loin de là se trouve une autre divinité, Gian-Liang, qui a une tête de tigre, un corps d'homme, quatre pieds à sabot, et qui prend des serpents dans sa bouche et dans ses mains.

Plus loin, se trouve une autre montagne : Chin-Dou-Tchaé-Tien, sur laquelle habite un être qui a deux serpents dans ses oreilles, deux autres dans ses mains ; son nom est Koua-Fu. Ho-Tou engendra Sing, Sing engendra Koua-Fu. Koua-Fu était très orgueilleux. Il voulut rattraper le Soleil, le poursuivit et l'atteignit presque au bord de Yu-Gou [1]. Il but à cette rivière et la vida. Ne pouvant toujours pas se désaltérer, il courut vers Ta-Tze [2], et mourut de soif avant d'y arriver.

HAI-NE-PEI-KING

Sur la montagne Che-Wou, on voit un homme debout, face à l'est, tenant un verre. (Cette montagne est nommée également la Montagne de Tortue).

Si Wang-Mou s'appuyant sur un tabouret, portant Sheng [3]. A son côté trois oiseaux bleus lui apportant à manger [4].

1. Rivière où se couche le soleil.
2. Grandes eaux.
3. Bijou de jade que portent les femmes.
4. On dit aussi qu'il y a un oiseau à trois pieds qui est Si-Wang-Mou.

Le corps de Wang-Zee-Yai : les deux mains, les deux jambes, la poitrine, la tête et les dents sont écartelés.

Ling-Yu, (le poisson Ling) a un corps de poisson, deux mains, deux pieds et une tête d'homme.

La montagne Pont-Laï est située dans Pe-Haï[1].

Hai-Ne-Si-King

Un sujet de Yi-Fu, nommé Wei, aida Yi-Fu à tuer Chi-Yui. L'Empereur le fit attacher dans des montagnes perdues ; son pied droit était enchaîné, ses deux mains étaient liées avec les cheveux dans le dos[2].

A l'est de Kaï-Ming, il y a Woo-Pang, Woo-Di, Woo-Young, Woo-Lu, Woo-Fun, Woo Siung[3], détenant tous le Remède de l'Eternité pour rendre la vie au corps de Chi-Yui. Celui-ci a un corps de serpent et un visage d'homme, tué par le sujet de Yi-Fu.

1. Pe-Haï est un grand golfe à l'est de la Chine. Il est très souvent rappelé par nos poètes qu'il existe sur la montagne Pont-Laï, un Palais de Déesses, construit tout entier avec de l'or et des jades. Les animaux y sont d'une blancheur immaculée. De loin, ils ressemblent aux flocons de nuages. Ceux qui désirent y aller voient cette montagne magique devant eux, mais ne parviennent jamais à s'en approcher.

2. L'Empereur Han-Shun (73 ans avant J.-C.) fit creuser un rocher, sous lequel se trouvait une salle de pierre. Un homme y était attaché, les mains et les cheveux liés ensemble dans le dos et un pied enchaîné. L'Empereur questionna ses sujets. Personne ne put en fournir l'explication. Liou-Zee-King cita ce passage de Shan-Haï-King. L'Empereur fut stupéfait. Après cet événement, l'étude du Shan-Haï-King devint alors la grande mode du temps.

3. Ce sont des médecins célèbres de l'époque.

(*Traduit par* Ysia Tchen.)

D'UNE VILLE

par

JEAN TARDIEU

I

LES LOGEMENTS

Ce qu'on entend à travers les plafonds,
Ce qui vient des étages profonds
N'élève pas, ne baisse pas le ton :
Gravement les paroles bourdonnent,
Le feutre tombe sur la bouche qui chantait,
Sur l'eau qui dans les cuisines coulait,
Sur tout ce qui se délivre et résonne.

Terrons-nous dans ces antres de laine,
Enveloppons notre rire et nos cris :
Il ne faut pas que le jour nous entraîne
Vers les lieux où le monde bondit !

II

LES DANGERS DE LA MÉMOIRE

Ils s'assemblent souvent pour lutter
Contre des souvenirs très tenaces.
Chacun dans un fauteuil prend place
Et ils se mettent à raconter.

Les accidents paraissent les premiers,
Puis l'amour, puis les sordides regrets,
Enfin les espérances mal éteintes ;
Toutes ces images sont peintes
Au mur, entre les fleurs du papier.

Ils pensent ainsi s'habituer
Aux poisons que leur mémoire transporte.
— Moi, cependant, derrière la porte,
Je vois le PRÉSENT *fuir avec ses secrets.*

III

L'ALERTE.

Pâle de peur dans sa chambre, il voyait
Que la porte fermée frissonnait.
Une main au dehors tourmentait par moment la poignée,
Mais n'ouvrait pas ! Et des voix courroucées
Dans le corridor résonnaient.

« C'est de moi, — pensait-il, — que l'on parle ici !...
« Qui m'accuse ? Qui me cherche ? Qui me suit ?
« Quel crime ai-je connu ou commis ?
« Qu'ai-je oublié, ou perdu ?... Ah !... la porte
« S'ouvre !...
Mais non. Les voix, les pas qui les emportent
S'éloignent sur les parquets tremblants.

Il s'agissait de lui, (ou d'un autre) pourtant !...

TÊTES...

par

HENRI MICHAUX

Quand je commence à étendre de la peinture sur la toile, il apparaît d'habitude une tête monstrueuse...

Devant moi, comme si elle n'était pas à moi...

Parfois supportée par d'infimes tiges qui n'ont jamais été un corps ; nourrie d'elle-même, de mon immense chagrin plutôt, oui, oui, chagrin de je ne sais précisément quoi, mais auquel collabora une époque, non, trois époques déjà, et si mauvaises toutes, si riches en défaites, en drapeaux déchirés, en mesquineries, en idéaux de pacotille, en art de vivre pour bétail, si exaspérante, si exaspérée, et si, et si, et si...

C'est pour tous ces « si » que sont sorties ces têtes qui n'en font qu'une, une seule qui brait de rage ou qui morne et gelée considère le destin.

Devant moi comme si elles n'étaient pas à moi...

Sorties de l'obsession, de l'abdomen de la mémoire, de mon tréfond, du tréfond d'une enfance qui n'a pas eu son compte et que trois siècles de vie maintenant ne rassasieraient pas, tant il en faudrait, tant il en faudrait.

Nées les jours de pluie et sous les plafonds bas et du piétinement des besognes à faire qui ne seront jamais faites, et du pressentiment d'un avenir d'emmerdeurs qui approche et de minus habens têtus.

Venues des organes mal endormis d'un corps chargé de poison, de faim, de torpeur, de reliquats et des artères dures de mes ancêtres.

Cabossées par l'amertume et les coups de l'humiliation, ou misérable fanal de ma volonté d'opposition.

Devant moi, non à moi peut-être...

Arrivant de loin, S. O. S. lancés dans l'espace par des milliers de malheureux en détresse, hurlant, geignant, criant désespérément vers nous tous tellement sourds ; formant sans profit la grande famille des souffrants.

Devant moi, sans le savoir...

Portées sans trêve par les vagues infimes du vivant rayonnement des êtres qui se débattent. — Leurs peines, leurs grimaces, leurs angoisses aussitôt, partout télévisées...

Devant moi...

Abordant tumultueusement dans ma chambre solitaire.

Devant moi en grand silence qui peine ou m'épouvante et lutte sourdement pour mon autonomie.

Clown.

Un jour
Un jour, bientôt peut-être

Un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin des mers

Avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien et rien que rien, je lâcherai ce qui paraissait m'être indissolublement proche.

Je le trancherai, je le renverserai, je le romprai, je le ferai dégringoler

D'un coup dégorgeant ma misérable science, ma misérable prudence, ma misérable pudeur, mes misérables combinaisons et enchaînements « de fil en aiguille. »

Vidé de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai à nouveau à l'espace nourricier

A coups de ridicules, de déchéances (Qu'est-ce que la déchéance ?) par éclatement, par vide, par une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage et à mes semblables, si dignes, si dignes, mes semblables.

Réduit à une humilité de catastrophe, à un nivellement parfait comme après une intense trouille.

Ramené au dessous de toute mesure à mon rang réel, au rang infime que je ne sais quelle idée-ambition m'avait fait déserter.

Anéanti quant à la hauteur, quant à l'estime

Perdu en un endroit lointain (ou même pas), sans nom, sans identité

CLOWN, abattant dans la risée, dans le grotesque, dans l'esclaffement, le sens que contre toute lumière je m'étais fait de mon importance

Je plongerai.

Sans bourse dans l'infini esprit sous-jacent, ouvert à tous

ouvert moi-même à une nouvelle et incroyable rosée
à force d'être nul
et ras...
et risible...

LA SERVANTE AU MIROIR

Description de mouvements humains.

par

MARCEL LECOMTE

I

Au retour de quelque voyage, un homme ayant parcouru à nouveau les chemins, les bois, les collines, les cités et les villages qu'il avait traversés dans le cours d'une autre saison de l'année, s'arrêta de nuit au seuil d'un faubourg laissant déjà paraître la grande ville.

Il y avait là une place vers laquelle convergeaient trois ou quatre rues. Deux d'entre elles, au Nord, bien près de se joindre à leur extrémité, s'écartaient cependant d'un rien au bas d'une pente dont le cours cessait peu avant le carrefour.

C'était par l'une de celles-ci que notre voyageur l'avait gagné.

Une troisième rue, à l'Est, arrivait en obliquant brusquement et l'on ne pouvait apercevoir de celle-ci qu'un fragment réduit.

A l'entrée de la dernière, enfin, située au Sud-Ouest, se dressait un pylône, nœud de fils innombrables. Un brouillard immobile, répandu à hauteur des toits, achevait de conférer au quartier un climat de sécurité inquiète.

L'homme demeura pendant quelques moments immobile. Il parut contempler sans embarras le carrefour. N'était-ce même plutôt à la façon de quelqu'un s'éprouvant devant un paysage de faubourg nocturne, sans complaisance, sans parure et se percevant singulièrement pur et libre dans la solitude de minuit.

Ce faubourg avait été pour cet homme que nous appellerons Gérard, le point de départ d'une longue randonnée dans

son pays natal. Gérard était originaire d'une contrée riche en cultures diverses, située à l'extrémité d'une plaine vallonnée, au climat tempéré, un peu méridional.

C'était un être qui semblait imprégné de l'influx terrestre. Cependant toutes les caractéristiques extérieures et intérieures, physiques et morales, qui étaient siennes, révélaient d'autres influences plus ou moins puissantes.

Que l'on sache seulement que l'attention de Gérard, intense, penchée sur le monde, savait déceler tout le jeu complexe du prolongement des apparences.

II

A certain moment, Gérard commença de traverser la petite place. Celle-ci était éclairée par deux ou trois réverbères dont les lueurs combinées admirablement avec l'aménagement même des lieux donnaient un sens profond et souple à la nuit.

Gérard se dirigea vers la forme blanche d'une statue située au centre de la place et au pied de laquelle un banc était installé. Il alla s'y asseoir. La nuit muette laissait imaginer toute la densité du jour et peu à peu Gérard reprit possession de l'ambiance épurée du quartier, de la ville qu'il habitait en étranger, il est vrai, mais qu'il avait su aimer dès l'abord. Il avait d'ailleurs assez vite isolé pour lui-même les points sensibles de cette ville.

Puis ses yeux parcoururent l'espace de la nuit avec mobilité. Tout d'abord, il parut que rien ne pourrait arrêter, déterminer vraiment leur attention. Mais quelques fenêtres éclairées aux derniers étages des maisons situées en face de lui et la lueur rouge de l'une d'elles notamment, devaient bientôt accrocher ce regard en veilleuse qui lui était propre.

Mais il semble parfois que les choses mettent un tel point à vouloir nous atteindre de surprise, et la plus coutumière.

Soudain, en effet, à droite de la lueur rouge, Gérard vit s'éclairer une chambre dont les fenêtres sans rideaux ni stores révélèrent un fragment qui, à en juger d'après ce que l'on

pouvait apercevoir du dehors, était dans un état d'abandon complet.

Gérard, prompt à déjouer la complicité des circonstances, se prit aussitôt à surveiller la fenêtre de la chambre. Gérard avait très vite et de façon accusée le sens de ce qu'il convenait qu'il approchât ou rejetât.

Il vit bientôt arriver du fond une jeune femme habillée en servante. Il ne la pouvait apercevoir que jusqu'à mi-corps. Elle était à présent debout, à proximité de la fenêtre et s'étant placée de profil devant un miroir, elle commença d'esquisser quelques gestes et poses qui paraissaient tendre à vérifier l'arrangement de sa toilette.

Derrière la fenêtre close, absolument dénudée, Gérard l'apercevait donc, faisant dans le plus complet silence de ces gestes souples des bras, des mains, prenant de ces poses gracieuses et assurées au milieu de ce qu'il était aisé d'imaginer : un décor désolé, dégradé tel que l'on peut se représenter celui d'une quelconque chambre désaffectée d'hôtel meublé de faubourg.

L'on pouvait penser, en effet, tout d'abord, qu'il s'agissait en somme de l'une de ces petites scènes telles que le voisinage de la vie des femmes et de la nôtre sur le plan quotidien, nous en fait constamment connaître : le dernier examen du visage, de la coiffure, de la toilette, avant que sorte la femme.

Mais Gérard qui surveillait ce spectacle depuis quelques secondes, devait bientôt penser qu'il y avait autre chose que cela dans cette mimique. Ce qui le lui permettait, c'était la lenteur avec laquelle les gestes étaient accomplis et la gratuité de certains, au fond si on les examinait avec soin.

Et Gérard ne pouvait s'empêcher de se sentir touché et atteint en profondeur par ce qu'il y avait de secret et tenant à l'être même (du moins interprétait-il ainsi les choses) dans tout le comportement de la jeune femme.

Elle souriait aussi légèrement d'un air de mystère.

L'on avait, en effet, l'impression, en la regardant très attentivement, que la femme accomplissait un rite.

Gérard pensa que ce rite devait lui permettre de se rassem-

bler véritablement, après la dispersion, l'absence quotidienne, de reprendre le sens de sa personnalité, de son moi individuel. (Mais pareille reconnaissance ne semblait-elle devoir être à tout coup menacée ?)

Et il percevait cette scène silencieuse qui baignait pourtant dans une atmosphère d'une densité affective singulièrement prenante, comme s'il se fût agi d'un fragment isolé du réel, dans toute son acuité sensible.

Gérard qui guettait les signes, tous les signes, vit aussi changer le sourire de la jeune femme. Ce sourire parut devenir moins nerveux, plus grave.

Elle quitta brusquement le miroir pour parcourir rapidement la chambre en tous sens. A certains moments, Gérard cessait de l'apercevoir, ne distinguant plus qu'un jeu d'ombres extrêmement mobiles, se dessinant sur le plafond ou sur la muraille. Ensuite, il ne vit plus d'ombres et la lumière enfin fut éteinte.

Il s'efforça de cristalliser en son esprit le souvenir du visage de la jeune femme, mais cette image lui échappait peu à peu. Sans doute, rien en ce visage n'était-il fait pour lui permettre de le retenir, de lui donner ce sentiment de la vie singulièrement riche en possibles qu'il avait connu à la vue de quelques femmes au visage actif tout comme au contact de certains climats qu'il avait pénétrés au cours de voyages antérieurs.

III

En ce point où aboutissaient ainsi quelques rues, un vent vif soudain fit rouler de vieux papiers, de ces fragments de journaux que l'on voit traîner sur les pavés des villes, à l'aurore.

Quelques-uns frôlèrent même, en voletant, une jambe de Gérard, demeuré tout d'abord profondément immobile. Il lui aurait suffi d'attendre quelques minutes de plus qu'il ne fit pour voir sortir dans la rue la jeune servante restituée à l'apparence d'une passante un peu coquette. Il aurait pu la suivre, entrer dans un climat d'aventure.

Mais à cause de ce visage qui, lui, ne l'avait point touché ni atteint, ce visage qui lui avait paru dénué de tout arrière-plan et dont il ne parvenait point dans l'instant à ressaisir l'apparence, il devait se lever bientôt, renonçant à toute confrontation nouvelle.

Achevant de traverser la place, il s'engagea dans une des rues s'ouvrant de l'autre côté de celle-ci. Gérard méditait, chemin faisant, sur la petite scène à laquelle il venait d'assister en spectateur attentif. Et, par contraste avec ce qu'il imaginait avoir été le comportement de cette jeune femme, de cette jeune malade s'appliquant à reprendre le sens de son moi, sa méditation portait sur ce qui, en lui-même, le mettait obscurément en contact avec les réalités profondes de la vie.

Il pensait à ses souvenirs et que les plus riches se rapportaient à son enfance. Ceux-là, il les entendait en dedans de lui.

Tandis qu'il marchait lentement, il aperçut au fond de la rue une lampe à arc, se balançant dans l'espace de la nuit. Le rayonnement de cette lampe se déplaçait sur les pavés de la rue et les façades des maisons en un va et vient continuel, ample mouvement pendulaire.

Un peu plus tard, un petit groupe de passants vint à la rencontre de Gérard. Il les reconnut collectivement à leurs propos avant d'avoir distingué leurs visages. Il les voyait arriver au-devant de lui sur le fond de la pâle lueur dorée de la lampe à arc. Il s'agissait d'un groupe d'acteurs revenant sans doute de quelque représentation donnée dans la soirée. Ils parlaient à voix très haute, se taquinant avec des mots quelconques. Gérard passa à côté d'eux, les yeux mi-fermés mais observant longuement leurs visages. « Peut-être cherchent-ils dans leur société et le bruit des paroles un refuge contre des préoccupations d'ordre quotidien qui les hantent et, la nuit, dans leur lit, les plongent dans une épouvante secrète », pensa Gérard.

Quelques pas plus loin, il ouvrit une porte. C'était chez lui.

IV

...Gérard se glissa sous les couvertures et les draps d'un sopha installé contre l'un des murs. Une écharpe rouge, rayée de lignes noires largement déployées entourait la lampe, faisant office d'abat-jour. Cette lampe à niveau très bas répandait une clarté singulièrement accusée sur certains objets entrant dans son rayonnement et demeurés sur la table. Un cube blanc, de quelque volume, dont l'usage à tout le moins était insoupçonnable, accrochait notamment l'attention des yeux avec une irréductible insistance. Par contre, Gérard, couché, n'eût guère été discernable dès l'abord, tant l'obscurité où il se trouvait était profonde. Gérard, étendu, ferma les yeux dans une langueur ensommeillée.

Il omit d'éteindre l'électricité, en sorte que la pièce demeura éclairée pendant tout le reste de la nuit. Et cette lumière, à l'aube, rencontra le pâle désert du ciel.

La méditation de Gérard qui s'était poursuivie pendant une part de la nuit devait l'amener, le lendemain, à l'accomplissement d'un acte (que l'on entende : cette méditation se transforme en acte). Peu après son réveil, en effet, Gérard alla vers le fond d'un grenier et là, sortit d'une armoire un costume de paysan, semblable à celui que portent les gens de la région où il naquit et vécut jusqu'à son adolescence.

Il s'en revêtit pour sortir très tôt dans la matinée. Il portait également au bras un panier à provisions. Il fit son marché dans cette tenue. (Etranger à la ville, y habitant seul depuis peu de temps et l'ayant quittée récemment encore pour un long voyage, il était à peu près ignoré des voisins).

Les images de son enfance qu'il suscitait de la sorte lui apportèrent un plaisir particulier. Elles étaient clandestines, brûlantes. Il savait qu'il ne perdrait point l'image de sa jeunesse.

AUTONOMIE ET DÉPENDANCE DE LA CONSCIENCE DE SOI : MAITRISE ET SERVITUDE

(*Phänomenologie des Geistes*, IV, A)

par

G. W. F. HEGEL

Hegel... erfasst die *Arbeit* als das *Wesen*, als das sich bewährende Wesen des Menschen.

KARL MARX.

[*L'homme est Conscience de soi. Il est conscient de soi, conscient de sa réalité et de sa dignité humaines, et c'est en ceci qu'il diffère essentiellement de l'animal, qui ne dépasse pas le niveau du simple Sentiment de soi. L'homme prend conscience de soi au moment où — pour la « première » fois — il dit : « Moi ». Comprendre l'homme par la compréhension de son « origine », c'est donc comprendre l'origine du Moi révélé par la parole.*

Or, l'analyse de la « pensée », de la « raison », de l' « entendement », etc. — d'une manière générale : du comportement cognitif, contemplatif, passif d'un être ou d'un « sujet connaissant », ne découvre jamais le pourquoi et le comment de la naissance du mot « Moi », et — par suite — de la conscience de soi ; c'est-à-dire, de la réalité humaine. L'homme qui contemple est « absorbé » par ce qu'il contemple ; le « sujet connaissant » se « perd » dans l'objet connu. La contemplation révèle l'objet, et non le sujet. C'est l'objet, et non le sujet qui se montre à lui-même dans et par — ou, mieux encore, en tant que — acte de connaître. L'homme « absorbé » par l'objet qu'il contemple ne peut être « rappelé à lui » que par un Désir : par le désir de manger, par exemple. C'est le Désir (conscient) d'un être qui constitue cet être en tant que Moi et le révèle en tant que tel en le poussant à dire : « Je... ». C'est le Désir qui transforme l'Etre révélé à lui-même par lui-même dans la connaissance (vraie), en un « objet » révélé à un « sujet », par un sujet

différent de l'objet et « opposé » à lui. C'est dans et par, ou mieux encore, en tant que « son » Désir que l'homme se constitue et se révèle — à soi-même et aux autres — comme un Moi, comme le Moi essentiellement différent du, et radicalement opposé au non-Moi. Le Moi (humain) est le Moi d'un — ou du — Désir.

L'être même de l'homme, l'être conscient de soi, implique donc et présuppose le Désir. Par conséquent, la réalité humaine ne peut se constituer et se maintenir qu'à l'intérieur d'une réalité biologique, d'une vie animale. Mais si le Désir animal est la condition nécessaire de la Conscience de soi, elle n'en est pas la condition suffisante. A lui seul ce Désir ne constitue que le Sentiment de soi.

A l'encontre de la connaissance qui maintient l'homme dans une quiétude passive, le Désir le rend in-quiet et le pousse à l'action. Etant née du Désir, l'action tend à le satisfaire, et elle ne peut le faire que par la « négation », la destruction ou tout au moins la transformation de l'objet désiré : pour satisfaire la faim, par exemple, il faut détruire ou en tout cas transformer la nourriture. Ainsi, toute action est « négative ». Loin de laisser le donné tel qu'il est, l'action le détruit ; sinon dans son être, du moins dans sa forme donnée. Et toute « négativité=négatrice » par rapport au donné est nécessairement active. Mais l'action négatrice n'est pas purement destructive. Car si l'action qui nait du Désir détruit, pour le satisfaire, une réalité objective, elle crée à sa place, dans et par cette destruction même, une réalité subjective. L'être qui mange, par exemple, crée et maintient sa propre réalité par la suppression de la réalité autre que la sienne, par la transformation d'une réalité autre en réalité sienne, par l' « assimilation », l' « intériorisation » d'une réalité « étrangère », « extérieure ». D'une manière générale, le Moi du Désir est un vide qui ne reçoit un contenu positif réel que par l'action négatrice qui satisfait le Désir en détruisant, transformant et « assimilant » le non-Moi désiré. Et le contenu positif du Moi, constitué par la négation, est une fonction du contenu positif du non-Moi nié. Si donc le Désir porte sur un non-Moi « naturel », le Moi sera « naturel » lui aussi. Le Moi créé par la satisfaction active d'un tel Désir aura la même nature que les choses sur lesquelles porte ce Désir : ce sera un Moi « chosiste », un Moi seulement vivant, un Moi animal. Et ce Moi

naturel, fonction de l'objet naturel, ne pourra se révéler à lui-même et aux autres qu'en tant que Sentiment de soi. Il ne parviendra jamais à la Conscience de soi.

Pour qu'il y ait Conscience de soi, il faut donc que le Désir porte sur un objet non-naturel, sur quelque chose qui dépasse la réalité donnée. Or la seule chose qui dépasse ce réel donné est le Désir lui-même. Car le Désir pris en tant que Désir, c'est-à-dire avant sa satisfaction, n'est en effet qu'un néant révélé, qu'un vide irréel. Le Désir étant la révélation d'un vide, étant la présence de l'absence d'une réalité, est essentiellement autre chose que la chose désirée, autre chose qu'une chose, qu'un être réel statique et donné, se maintenant éternellement dans l'identité avec soi-même. Et le Désir qui porte sur un autre Désir, pris en tant que Désir, créera par l'action négatrice et assimilatrice qui le satisfait, un Moi essentiellement autre que le « Moi » animal. Ce Moi, qui se « nourrit » de Désirs, sera lui-même Désir dans son être même, créé dans et par la satisfaction de son Désir. Et puisque le Désir se réalise en tant qu'action négatrice du donné, l'être même de ce Moi sera action. Ce Moi sera non pas, comme le « Moi » animal, « identité » ou égalité avec soi-même, mais « négativité=négatrice ». Autrement dit, l'être même de ce Moi sera devenir, et la forme universelle de cet être sera non pas espace, mais temps. Son maintien dans l'existence signifiera donc pour ce Moi : « ne pas être ce qu'il est (en tant qu'être statique et donné, en tant qu'être naturel, en tant que « caractère inné ») et être (c'est-à-dire devenir) ce qu'il n'est pas ». Ce Moi sera ainsi son propre œuvre : il sera (dans l'avenir) ce qu'il est devenu par la négation (dans le présent) de ce qu'il a été (dans le passé), cette négation étant effectuée en vue de ce qu'il deviendra. Dans son être même ce Moi est devenir intentionnel, évolution voulue, progrès conscient et volontaire. Il est l'acte de transcender le donné qui lui est donné et qu'il est lui-même. Ce Moi est un individu (humain), libre (vis-à-vis du réel donné) et historique (par rapport à soi-même). Et c'est ce Moi, et ce Moi seulement, qui se révèle à lui-même et aux autres en tant que Conscience de soi.

Le Désir humain doit porter sur un autre Désir. Pour qu'il y ait Désir humain, il faut donc qu'il y ait tout d'abord une plura-

lité de Désirs (animaux). Autrement dit, pour que la Conscience de soi puisse naître du Sentiment de soi, pour que la réalité humaine puisse se constituer à l'intérieur de la réalité animale, il faut que cette réalité soit essentiellement multiple. L'homme ne peut donc apparaître sur terre qu'à l'intérieur d'un troupeau. C'est pourquoi la réalité humaine ne peut être que sociale. Mais pour que le troupeau devienne une société, la seule multiplicité des Désirs ne suffit pas ; il faut encore que les Désirs de chacun des membres du troupeau portent — ou puissent porter — sur les Désirs des autres membres. Si la réalité humaine est une réalité sociale, la société n'est humaine qu'en tant qu'ensemble de Désirs se désirant mutuellement en tant que Désirs. Le Désir humain, ou mieux encore : anthropogène, constituant un individu libre et historique conscient de son individualité, de sa liberté, de son histoire, et, finalement, de son historicité, — le Désir anthropogène diffère donc du Désir animal (constituant un être naturel, seulement vivant et n'ayant qu'un sentiment de sa vie) par le fait qu'il porte non pas sur un objet réel, « positif », donné, mais sur un autre Désir. Ainsi, dans le rapport entre l'homme et la femme, par exemple, le Désir n'est humain que si l'un désire non pas le corps, mais le Désir de l'autre, s'il veut « posséder » ou « assimiler » le Désir pris en tant que Désir, c'est-à-dire s'il veut être « désiré » ou « aimé » ou bien encore : « reconnu » dans sa valeur humaine, dans sa réalité d'individu humain. De même, le Désir qui porte sur un objet naturel n'est humain que dans la mesure où il est « médiatisé » par le Désir d'un autre portant sur le même objet : il est humain de désirer ce que désirent les autres, parce qu'ils le désirent. Ainsi, un objet parfaitement inutile au point de vue biologique (tel qu'une décoration, ou le drapeau de l'ennemi) peut être désiré parce qu'il fait l'objet d'autres désirs. Un tel Désir ne peut être qu'un Désir humain, et la réalité humaine en tant que différente de la réalité animale ne se crée que par l'action qui satisfait de tels Désirs : l'histoire humaine est l'histoire des Désirs désirés.

Mais cette différence — essentielle — mise à part, le Désir humain est analogue au Désir animal. Le Désir humain tend lui aussi à se satisfaire par une action négatrice, voire transformatrice et assimilatrice. L'homme se « nourrit » de Désirs comme

l'animal se nourrit de choses réelles. Et le Moi humain, réalisé par la satisfaction active de ses Désirs humains, est tout autant fonction de sa « nourriture » que le corps de l'animal l'est de la sienne.

Pour que l'homme soit vraiment humain, pour qu'il diffère essentiellement et réellement de l'animal, il faut que son Désir humain l'emporte effectivement en lui sur son Désir animal. Or, tout Désir est désir d'une valeur. La valeur suprême pour l'animal est sa vie animale. Tous les Désirs de l'animal sont en dernière analyse une fonction du désir qu'il a de conserver sa vie. Le Désir humain doit donc l'emporter sur ce désir de conservation. Autrement dit, l'homme ne « s'avère » humain que s'il risque sa vie (animale) en fonction de son Désir humain. C'est dans et par ce risque que la réalité humaine se crée et se révèle en tant que réalité ; c'est dans et par ce risque qu'elle « s'avère », c'est-à-dire se montre, se démontre, se vérifie et fait ses preuves en tant qu'essentiellement différente de la réalité animale, naturelle. Et c'est pourquoi parler de l' « origine » de la Conscience de soi, c'est nécessairement parler du risque de la vie (en vue d'un but essentiellement non-vital).

L'homme « s'avère » humain en risquant sa vie pour satisfaire son Désir humain, c'est-à-dire son Désir qui porte sur un autre Désir. Or, désirer un Désir c'est vouloir se substituer soi-même à la valeur désirée par ce Désir. Car sans cette substitution on désirerait la valeur, l'objet désiré, et non le Désir lui-même. Désirer le Désir d'un autre, c'est donc en dernière analyse désirer que la valeur que je suis ou que je « représente » soit la valeur désirée par cet autre : je veux qu'il « reconnaisse » ma valeur comme sa valeur, je veux qu'il me « reconnaisse » comme une valeur autonome. Autrement dit, tout Désir humain, anthropogène, générateur de la Conscience de soi, de la réalité humaine, est en fin de compte fonction du désir de la « reconnaissance ». Et le risque de la vie par lequel « s'avère » la réalité humaine est un risque en fonction d'un tel Désir. Parler de l' « origine » de la Conscience de soi, c'est donc nécessairement parler d'une lutte à mort en vue de la « reconnaissance ».

Sans cette lutte à mort de pur prestige, il n'y aurait jamais eu d'êtres humains sur terre. En effet, l'être humain ne se constitue qu'en fonction d'un Désir portant sur un autre Désir, c'est-à-

8

dire — en fin de compte — d'un désir de reconnaissance. L'être humain ne peut donc se constituer que si deux au moins de ces Désirs s'affrontent. Et puisque chacun des deux êtres doués d'un tel Désir est prêt à aller jusqu'au bout dans la poursuite de sa satisfaction, c'est-à-dire est prêt à risquer sa vie — et mettre, par conséquent, en péril celle de l'autre — afin de se faire « reconnaître » par l'autre, de s'imposer à l'autre en tant que valeur suprême, — leur rencontre ne peut être qu'une lutte à mort. Et c'est seulement dans et par une telle lutte que la réalité humaine s'engendre, se constitue, se réalise et se révèle à elle-même et aux autres. Elle ne se réalise donc et ne se révèle qu'en tant que réalité « reconnue ».

Cependant, si tous les hommes — ou, plus exactement, tous les êtres en voie de devenir des êtres humains — étaient absolument égaux, la lutte devrait nécessairement aboutir à la mort de l'un des adversaires, ou des deux à la fois. Si les adversaires étaient égaux, il n'y aurait aucune raison pour que l'un cède à l'autre, pour qu'il abandonne la lutte avant la mort de l'autre, pour qu'il « reconnaisse » l'autre au lieu de se faire « reconnaître » par lui. Mais s'il en était ainsi, la réalisation et la révélation de l'être humain seraient impossibles. Ceci est évident pour le cas de la mort des deux adversaires, puisque la réalité humaine — étant essentiellement Désir et action en fonction du Désir — ne peut naître et se maintenir qu'à l'intérieur d'une vie animale. Mais l'impossibilité reste la même dans le cas, où l'un seulement des adversaires est tué. Car avec lui disparaît cet autre Désir sur lequel doit porter le Désir, afin d'être un Désir humain. Le survivant, ne pouvant pas être « reconnu » par le mort, ne peut pas se réaliser et se révéler dans son humanité. Pour que l'être humain puisse se réaliser et se révéler en tant que Conscience de soi, il ne suffit donc pas que la réalité humaine naissante soit multiple. Il faut encore que cette multiplicité, cette « société », implique essentiellement une inégalité. Et cette inégalité essentielle, originaire de la réalité humaine est la dernière prémisse irréductible, « indéductible » de l'anthropologie.

Pour que la réalité humaine puisse se constituer en tant que réalité « reconnue », il faut que les deux adversaires restent en vie après la lutte. Et ceci n'est possible qu'à condition qu'ils soient

inégaux ; ou, plus exactement, se constituent en tant qu'inégaux dans et par cette lutte même. C'est-à-dire, l'un doit avoir peur de l'autre, doit céder à l'autre, doit refuser le risque de sa vie en vue de la satisfaction de son désir de « reconnaissance ». Il doit abandonner son désir et satisfaire le désir de l'autre : il doit le « reconnaître » sans être « reconnu » par lui. Or, le « reconnaître » ainsi, c'est le « reconnaître » comme son Maître et se reconnaître et se faire reconnaître comme Esclave du Maître.

Autrement dit, à son état naissant, l'homme n'est jamais homme tout court. Il est toujours, nécessairement et essentiellement, soit Maître, soit Esclave. Si la réalité humaine ne peut s'engendrer qu'en tant que sociale, la société n'est humaine — du moins à son origine — qu'à condition d'impliquer un élément de Maîtrise et un élément de Servitude, des existences « autonomes » et des existences « dépendantes ». Et c'est pourquoi parler de l'origine de la Conscience de soi c'est nécessairement parler « de l'autonomie et de la dépendance de la Conscience de soi, de la Maîtrise et de la Servitude ».

Si l'être humain ne s'engendre que dans et par la lutte qui aboutit à la relation entre Maître et Esclave, la réalisation et la révélation progressives de cet être ne peuvent elles aussi s'effectuer qu'en fonction de cette relation sociale fondamentale. Si l'homme n'est pas autre chose que son devenir, si son être humain dans l'espace est son être dans le temps ou en tant que temps, si la réalité humaine révélée n'est rien d'autre que l'histoire universelle, cette histoire doit être l'histoire de l'interaction entre Maîtrise et Servitude : la « dialectique » historique est la « dialectique » du Maître et de l'Esclave. Mais si l'opposition de la « thèse » et de l' « antithèse » n'a un sens qu'à l'intérieur de la conciliation par la « synthèse », si l'histoire au sens fort du mot a nécessairement un terme final, si l'homme qui devient doit culminer en l'homme devenu, si le Désir doit aboutir à la satisfaction, si la science de l'homme doit avoir la valeur d'une vérité définitivement et universellement valable, — l'interaction du Maître et de l'Esclave doit finalement aboutir à leur « suppression dialectique ». —

Quoi qu'il en soit, la réalité humaine ne peut s'engendrer et se maintenir dans l''existence qu'en tant que réalité « reconnue ».

Ce n'est qu'en étant « reconnu » par un autre, par les autres, et — à la limite — par tous les autres, qu'un être humain est réellement humain : tant pour lui-même que pour les autres. Et ce n'est qu'en parlant d'une réalité humaine « reconnue » qu'on peut, en l'appelant humaine, énoncer une vérité au sens propre et fort du terme. Car c'est seulement dans ce cas qu'on peut révéler par son discours une réalité. C'est pourquoi, en parlant de la Conscience de soi, de l'homme conscient de lui-même, il faut dire :]

La Conscience=de=soi existe *en* et *pour soi* dans la mesure et par le fait qu'elle existe (en et pour soi) pour une autre Conscience=de=soi ; c'est-à-dire qu'elle n'existe qu'en tant qu'entité=reconnue . . . .

. . . .

Ce concept pur de la reconnaissance, c'est-à-dire du redoublement de la Conscience=de=soi à l'intérieur de son unité, doit être considéré maintenant dans l'aspect sous lequel son évolution apparaît à la Conscience=de=soi. [*C'est-à-dire non pas au philosophe qui en parle, mais à l'homme conscient de soi qui reconnaît un autre homme ou se fait reconnaître par lui.*]

Cette évolution rendra d'abord manifeste l'aspect de l'*inégalité* des deux Consciences=de=soi [*c'est-à-dire des deux hommes qui s'affrontent en vue de la reconnaissance*]. Ou en d'autres termes, elle rendra manifeste l'expansion du moyen-terme [*qui est la reconnaissance mutuelle et réciproque*] dans les deux points=extrêmes [*qui sont les deux hommes qui s'affrontent*] ; ceux-ci, pris en tant que points=extrêmes, sont opposés l'un à l'autre et, par conséquent, tels que l'un est uniquement entité=reconnue, et l'autre — uniquement entité=reconnaissante. [*De prime abord, l'homme qui veut se faire reconnaître par un autre ne veut nullement le reconnaître à son tour. S'il réusssit, la reconnaissance ne sera donc pas mutuelle et réciproque : il sera reconnu mais ne reconnaîtra pas celui qui le reconnaît.*]

Au prime abord, la Conscience=de=soi est Etre=pour=soi simple=ou=indivis ; elle est identique=à=elle=même par l'acte=d'exclure d'elle tout ce qui est *autre* qu'elle. Sa réalité=essentielle et son objet absolu sont pour elle :

Moi [*Moi isolé de tout et opposé à tout ce qui n'est pas Moi*]. Et, dans cette *immédiateté*, c'est-à-dire dans cet être=statique=et=donné [*c'est-à-dire non produit par un processus actif créateur*] de son Etre=pour=soi, la Conscience=de=soi est une *entité=particulière=et=isolée.* Ce qui, pour elle, est autre qu'elle, existe pour elle comme un objet privé=de=réalité=essentielle, marqué du caractère de l'entité-négative=ou=négatrice.

Mais [*dans le cas que nous étudions*] l'entité=autre est elle aussi une Conscience=de=soi : un individu humain se présente à un individu humain. Se présentant ainsi *d'une=manière=immédiate*, ces individus existent l'un pour l'autre dans le mode=d'être des objets vulgaires. Ils sont des formes=concrètes *autonomes*, des Consciences plongées dans l'*être=statique=et=donné* de la vie animale. Car c'est en tant que vie=animale que s'est déterminé ici l'objet existant=comme=un=être=statique= et=donné. Ils sont des Consciences qui n'ont pas encore accompli, l'*une pour l'autre*, le mouvement dialectique de l'abstraction absolue, qui consiste dans l'acte=d'extirper tout être=statique=et=donné immédiat, et dans le fait de n'être rien d'autre que l'être=statique=et=donné purement négatif=ou=négateur de la conscience identique=à=elle=même.

Ou en d'autres termes, ce sont des entités qui ne se sont pas encore manifestées l'une à l'autre en tant qu'*Etre=pour=soi* pur, c'est-à-dire en tant que Conscience=de=soi. [*Lorsque deux « premiers » hommes s'affrontent pour la première fois, l'un ne voit dans l'autre qu'un animal, d'ailleurs dangereux et hostile, qu'il s'agit de détruire, et non pas un être conscient de soi représentant une valeur autonome.*] Chacun de ces deux individus=humains est, certes, subjectivement=certain de soi-même ; mais il ne l'est pas de l'autre. Et c'est pourquoi sa propre certitude=subjective de soi n'a pas encore de vérité [*c'est-à-dire qu'elle ne révèle pas encore une réalité ; ou en d'autres termes, une entité objectivement, inter-subjectivement, voir universellement reconnue, donc existante et valable.*] Car la vérité de sa certitude=subjective [*de l'idée qu'il se fait de lui-même, de la valeur*

qu'il s'attribue] n'aurait pu être rien d'autre que le fait que son propre Etre=pour=soi se soit manifesté à lui en tant qu'objet =extérieur autonome ; ou bien, ce qui est la même chose : — que l'objet=extérieur se soit manifesté à lui en tant que cette certitude=subjective pure de soi-même ; [*il faut donc qu'il retrouve dans la réalité extérieure, objective, l'idée intime qu'il se fait de lui-même.*] Mais d'après le concept de la reconnaissance, ceci n'est possible que s'il accomplit pour l'autre (tout comme l'autre l'accomplit pour lui) l'abstraction pure en question de l'Etre=pour=soi : chacun l'accomplissant en soi-même d'une part par sa propre activité, et d'autre part par l'activité de l'autre.

[*Le « premier » homme qui rencontre pour la première fois un autre homme s'attribue déjà une réalité et une valeur autonomes, absolues : on peut dire qu'il se croit être homme, qu'il a la « certitude subjective » de l'être. Mais sa certitude n'est pas encore un savoir. La valeur qu'il s'attribue peut être illusoire; l'idée qu'il se fait de lui-même peut être fausse ou folle. Pour que cette idée soit une vérité il faut qu'elle révèle une réalité objective, c'est-à-dire une entité qui vaut et existe non pas seulement pour elle-même, mais encore pour des réalités autres qu'elle. Dans le cas en question, l'homme, pour être vraiment, véritablement « homme », et se savoir tel, doit donc imposer l'idée qu'il se fait de lui-même à d'autres que lui : il doit se faire reconnaître par les autres (dans le cas limite idéal : par tous les autres). Ou bien encore : il doit transformer le monde (naturel et humain) où il n'est pas reconnu, en un monde où cette reconnaissance s'opère. Cette transformation du monde hostile à un projet humain en un monde qui est en accord avec ce projet, s'appelle « action », « activité ». Cette action — essentiellement humaine puisqu'humanisatrice, anthropogène — commencera par l'acte de s'imposer au « premier » autre qu'on rencontrera. Et puisque cet autre, s'il est (ou plus exactement s'il veut être, et se croit) un être humain, doit en faire autant, la « première » action anthropogène prend nécessairement la forme d'une lutte : d'une lutte à mort entre deux êtres se prétendant des hommes ; d'une lutte de pur prestige menée en vue de la « reconnaissance » par l'adversaire. En effet :*]

La manifestation de l'individu=humain pris en tant qu'abstraction pure de l'Etre=pour=soi consiste dans le fait de se montrer comme étant la négation pure de son mode=d'être objectif=ou=chosiste ; ou en d'autres termes de montrer qu'être pour soi, ou être homme, c'est n'être lié à aucune *existence* déterminée, c'est ne pas être lié à la particularité=isolée universelle de l'existence en=tant=que=telle, c'est ne pas être lié à la vie. Cette manifestation est une activité doublée : activité de l'autre et activité par soi-même. Dans la mesure où cette activité est activité de l'autre, chacun des deux hommes poursuit la mort de l'autre. Mais dans cette activité de l'autre se trouve aussi le deuxième aspect, à savoir l'activité par soi-même : car l'activité en question implique en elle le risque de la vie propre de celui qui agit. La relation des deux Consciences=de=soi est donc déterminée de telle sorte que celles-ci s'avèrent — chacune pour soi et l'une pour l'autre — par la lutte pour la vie et la mort.

[« *S'avèrent* », *c'est-à-dire font leurs preuves, c'est-à-dire transforment en vérité objective, ou universellement valable et reconnue, la certitude purement subjective que chacune a de sa propre valeur. La vérité est la révélation d'une réalité. Or la réalité humaine ne se crée, ne se constitue que dans et par la lutte en vue de la reconnaissance, et que par le risque de la vie qu'elle implique. Ce n'est donc que cette lutte qui peut la révéler. En effet :*] Les individus=humains sont obligés d'engager cette lutte. Car ils doivent élever au rang de vérité la certitude=subjective qu'ils ont d'eux-mêmes d'exister pour soi, chacun devant le faire en l'autre et en lui-même. Et c'est uniquement par le risque de la vie que s'avère la liberté, que s'avère le fait que ce n'est pas l'être=statique=et=donné [*non créé par l'action consciente et volontaire*], que ce n'est pas le mode d'être *immédiat* [*naturel, non médiatisé par l'action (négatrice du donné)*] dans lequel la Conscience=de=soi se présente [*dans le monde donné*], que ce n'est pas le fait d'être submergé dans l'extension de la vie=animale qui sont — pour elle — la réalité=essentielle, mais qu'il n'y a au contraire rien en elle qui ne soit pas, pour elle, un élément=constitutif évanouissant.

Autrement dit, c'est seulement par le risque de la vie que s'avère le fait que la Conscience=de=soi n'est rien d'autre que pur Etre=pour=soi. L'individu=humain qui n'a pas osé=risquer la vie peut, certes, être reconnu en tant qu'une personne=humaine. Mais il n'a pas atteint la vérité de ce fait=d'être=reconnu en tant qu'une Conscience=de=soi autonome. Chacun donc des deux individus=humains doit avoir pour but la mort de l'autre, tout comme il risque sa propre vie. Car l'entité=autre ne vaut pas plus pour lui que lui-même. Sa réalité=essentielle [*qui est sa réalité et sa dignité humaines reconnues*] se manifeste à lui comme une entité=autre [*comme un autre homme, qui ne le reconnaît pas, et qui est donc indépendant de lui*]. Il est en dehors de soi [*tant que l'autre ne l'a pas « rendu » à lui-même, en le reconnaissant, en lui révélant qu'il l'a reconnu, et en lui montrant ainsi qu'il dépend de lui, qu'il n'est pas absolument autre que lui*]. Il doit supprimer son être=en=dehors=de=soi. L'entité=autre que lui est ici une Conscience existant=comme=un=être=statique=et=donné et empêtré [*dans le monde naturel*] d'une=manière=multiple=et=variée. Or, il doit contempler son être=autre comme Etre=pour=soi pur, c'est-à-dire comme négativité=négatrice absolue. [*C'est-à-dire l'homme n'est humain que dans la mesure où il veut s'imposer à un autre homme, se faire reconnaître par lui. Au premier abord, tant qu'il n'est pas encore effectivement reconnu par l'autre, c'est cet autre qui est le but de son action, c'est de cet autre, c'est de la reconnaissance par cet autre que dépendent sa valeur et sa réalité humaines, c'est dans cet autre que se condense le sens de sa vie. Il est donc « en dehors de soi ». Mais ce sont sa propre valeur et sa propre réalité qui lui importent, et il veut les avoir en lui-même. Il doit donc supprimer son « être=autre ». C'est-à-dire il doit se faire reconnaître par l'autre, avoir en lui-même la certitude d'être reconnu par un autre. Mais pour que cette reconnaissance puisse le satisfaire, il faut qu'il sache que l'autre est un être humain. Or, au prime abord, il ne voit en lui que l'aspect d'un animal. Pour savoir que cet aspect révèle une réalité humaine, il doit voir que l'autre aussi veut se faire reconnaître, et qu'il est prêt lui aussi à risquer, à « nier » sa vie animale dans*

une lutte pour la reconnaissance de son être=pour=soi humain. Il doit donc « provoquer » l'autre, le forcer à engager une lutte à mort de pur prestige. Et l'ayant fait, pour ne pas s'être tué lui-même, il est obligé de tuer l'autre. Dans ces conditions, la lutte pour la reconnaissance ne peut donc se terminer que par la mort de l'un des adversaires, — ou des deux à la fois.] Mais cet acte =de=s'avérer par la mort supprime la vérité [*ou réalité objective révélée*] qui était censée en ressortir ; et, par cela même, il supprime aussi la certitude=subjective de soi-même en=tant=que=telle. Car de même que la vie=animale est la position *naturelle* de la Conscience, c'est-à-dire l'autonomie privée de la négativité=négatrice absolue, la mort est la négation *naturelle* de la Conscience, c'est-à-dire la négation privée de l'autonomie ; la négation donc qui continue à être privée de la signification exigée de la reconnaissance. [*C'est-à-dire : si les deux adversaires périssent dans la lutte, la « conscience » est supprimée complètement ; car l'homme n'est plus qu'un corps inanimé après sa mort. Et si l'un des adversaires reste en vie mais tue l'autre, il ne peut plus être reconnu par lui ; le vaincu mort ne reconnaît pas la victoire de vainqueur. La certitude que le vainqueur a de son être et de sa valeur reste donc purement subjective et n'a pas ainsi de « vérité ».*] Par la mort s'est constituée, il est vrai, la certitude=subjective du fait que les deux ont risqué leurs vies et que chacun l'a méprisée en lui-même et en l'autre. Mais cette certitude ne s'est pas constituée pour ceux qui ont soutenu cette lutte. Par la mort, ils suppriment leur conscience posée dans cette entité étrangère qu'est l'existence naturelle. C'est-à-dire ils se suppriment eux-mêmes. [*Car l'homme n'est réel que dans la mesure où il vit dans un monde naturel. Ce monde lui est, certes, « étranger » ; il doit le « nier », le transformer, le combattre pour s'y réaliser. Mais sans ce monde, en dehors de ce monde, l'homme n'est rien*]. Et ils sont supprimés en tant que *points=extrêmes* voulant exister pour soi ; [*c'est-à-dire : consciemment, et indépendamment du reste de l'univers.*] Mais par cela même disparaît du jeu des variations l'élément=constitutif essentiel, à savoir l'acte de se décomposer en points=extrêmes de déterminations opposées. Et le moyen=terme s'affaisse en une unité

morte, qui est décomposée en points=extrêmes morts, seulement existant=comme=des=êtres=statiques=et=donnés, et non opposés [*l'un à l'autre dans, par et pour une action au cours de laquelle l'un essaie de « supprimer » l'autre en se « posant » soi-même et de se poser en supprimant l'autre.*] Et les deux ne se donnent pas réciproquement l'un à l'autre et ne se reçoivent pas en retour l'un de l'autre par la conscience. Au contraire, ils ne font que se libérer mutuellement d'une=manière=indifférente, comme des choses. [*Car le mort n'est plus qu'une chose insconsciente, dont le vivant se détourne avec indifférence, puisqu'il ne peut plus rien en attendre pour soi.*] Leur action meurtrière est la négation abstraite. Ce n'est pas la négation de la conscience, qui *supprime* de telle façon qu'elle *garde* et *conserve* l'entité=supprimée et par cela même survit au fait =d'être=supprimée. [*Cette dernière « suppression » est « dialectique ». « Supprimer dialectiquement » veut dire : supprimer en conservant le supprimé, qui est sublimé dans et par cette suppression conservante ou cette conservation supprimante. L'entité supprimée dialectiquement est annulée dans son aspect contingent (et dénué de sens, « insensé ») d'entité naturelle donnée (« immédiate ») : mais elle est conservée dans ce qu'elle a d'essentiel (et de signifiant, de significatif) ; étant ainsi médiatisée par la négation, elle est sublimée ou élevée à un mode d'être plus « compréhensif » et compréhensible que celui de sa réalité immédiate de pure et simple donnée positive et statique, qui n'est pas le résultat d'une action créatrice, c'est-à-dire négatrice du donné.*

Il ne sert donc à rien à l'homme de la Lutte de tuer son adversaire. Il doit le supprimer « dialectiquement ». C'est-à-dire il doit lui laisser la vie et la conscience et ne détruire que son autonomie. Il ne doit le supprimer qu'en tant qu'opposé à lui et agissant contre lui. Autrement dit, il doit l'asservir.]

Ce qui se constitue pour la Conscience=de=soi dans cette expérience de la lutte meurtrière, c'est le fait que la vie=animale lui est tout aussi essentielle que la pure conscience=de=soi. Dans la Conscience=de=soi immédiate, [*c'est-à-dire dans le « premier » homme qui n'est pas encore « médiatisé » par ce contact avec l'autre que crée la lutte,*] le Moi simple=ou

=indivis [*de l'homme isolé*] est l'objet absolu. Mais pour nous ou en soi [*c'est-à-dire pour l'auteur et le lecteur de ces lignes, qui voient l'homme tel qu'il s'est constitué définitivement à la fin de l'histoire par l'inter-action sociale accomplie*,] cet objet, c'est-à-dire le Moi, est la médiation absolue, et il a pour élément=constitutif essentiel l'autonomie qui se maintient. [*C'est-à-dire l'homme réel et véritable est le résultat de son inter-action avec les autres : son Moi, l'idée qu'il se fait de lui-même, est « médiatisée » par la reconnaissance obtenue en fonction de son action. Et sa véritable autonomie est celle qu'il* maintient *dans la réalité sociale par l'effort de cette action*.] La dissolution de cette unité simple=ou=indivise [*qu'est le Moi isolé*] est le résultat de la première expérience [*que l'homme fait lors de sa « première » lutte, encore meurtrière*]. Par cette expérience sont posées : une Conscience=de=soi pure [*ou abstraite, ayant fait « abstraction » de sa vie animale par le risque de la lutte : — le vainqueur*], et une Conscience qui [*étant en fait un cadavre vivant : — le vaincu épargné*] existe non pas purement pour soi, mais encore pour une autre Conscience [*à savoir pour celle du vainqueur*] ; c'est-à-dire qui existe en tant que Conscience *existant=comme=un=être=statique=et=donné* ; ou, en d'autres termes en tant que Conscience qui existe dans la forme=concrète de la *chosité*. Les deux éléments=constitutifs sont essentiels : — étant donné qu'au prome abord ils sont inégaux et opposés l'un à l'autre et que leur réflexion dans l'unité n'a pas encore résulté [*de leur action*], ils existent comme deux formes=concrètes opposées de la Conscience. L'une est la Conscience autonome, pour laquelle c'est l'Etre=pour=soi qui est la réalité=essentielle. L'autre est la Conscience dépendante, pour laquelle la réalité=essentielle est la vie=animale, c'est-à-dire l'être=statique=et=donné pour une entité=autre. Celle-là est le *Maître*, celle-ci — l'*Esclave*. [*Cet Esclave est l'adversaire vaincu, qui n'est pas allé jusqu'au bout dans le risque de la vie, qui n'a pas adopté le principe des Maîtres : vaincre ou mourir. Il a accepté la vie accordée par un autre. Il dépend donc de cet autre. Il a préféré l'esclavage à la mort, et c'est pourquoi, en restant en vie, il vit en Esclave*].

Le Maître est la Conscience existant *pour soi*. Et il est non plus seulement le concept [*abstrait*] de la Conscience, mais une Conscience [*réelle*] existant pour soi, qui est médiatisée avec elle-même par une *autre* Conscience. A savoir, par une Conscience telle qu'il appartient à sa réalité=essentielle d'être synthétisée avec l'*être=statique=et=donné*, c'est-à-dire, avec la chosité en=tant=que=telle. [*Cette « Conscience » est l'Esclave qui, en se solidarisant avec sa vie animale, ne fait qu'un avec le monde naturel des choses. En refusant de risquer sa vie dans une lutte de pur prestige, il ne s'élève pas au-dessus de l'animal. Il se considère donc lui-même comme tel, et c'est comme tel qu'il est considéré par le Maître. Mais l'Esclave de son côté reconnaît le Maître dans sa dignité et sa réalité humaines, et il se comporte en conséquence. La « certitude » du Maître est donc non pas purement subjective et « immédiate » mais objectivée et « médiatisée » par la reconnaissance d'un autre, de l'Esclave. Tandis que l'Esclave reste encore un être « immédiat », naturel, « bestial », le Maître — par sa lutte — est déjà humain, « médiatisé ». Et son comportement est par suite également « médiatisé » ou humain, tant vis-à-vis des choses que des autres hommes ; ces autres n'étant d'ailleurs pour lui que des Esclaves*]. Le Maître se rapporte aux deux éléments=constitutifs suivants : d'une part à une *chose* prise en tant que telle, c'est-à-dire à l'objet du Désir, et — d'autre part — à la Conscience pour laquelle la chosité est l'entité=essentielle [*c'est à-dire à l'Esclave, qui par le refus du risque, se solidarise avec les choses dont il dépend. Le Maître, par contre, ne voit dans ces choses qu'un simple moyen de satisfaire son désir. Et il les détruit en le satisfaisant*]. Etant donné que 1° le Maître, pris en tant que concept de la conscience=de=soi, est le rapport immédiat de l'*Etre=pour=soi*, et que 2° il existe maintenant [*c'est-à-dire après la victoire remportée sur l'Esclave*] en même temps en tant que médiation, c'est-à-dire en tant qu'un Etre=pour=soi qui n'existe pour soi que par une entité=autre, [*puisque le Maître n'est Maître que par le fait d'avoir un Esclave qui le reconnaît comme Maître*], le Maître se rapporte 1° d'une=manière=immédiate aux deux, c'est-à-dire à la chose et à l'Esclave, et 2° d'une=

manière=médiatisée à chacun des deux par l'autre. Le Maître se rapporte *d'une=manière=médiatisée à l'Esclave*, à savoir *par l'être=statique=et=donné autonome*. Car c'est précisément à cet être que l'Esclave est rattaché. Cet être est sa chaîne, dont il n'a pas pu faire abstraction dans la lutte, où il se révéla — à cause de cela — comme dépendant, comme ayant son autonomie dans la chosité. Le Maître est par contre la puissance qui règne sur cet être=statique=et=donné. Car il a révélé dans la lutte que cet être ne vut pour lui que comme une entité=négative=ou=négatrice. Etant donné que le Maître est la puissance qui règne sur cet être, et que cet être est la puissance qui règne sur l'Autre, [*c'est-à-dire sur l'Esclave*,] le Maître a — dans ce syllogisme [*réel ou actif*] — cet Autre sous sa domination. De-même, le Maître se rapporte *d'une=manière = médiatisée à la chose*, à savoir *par l'Esclave*. Pris comme Conscience=de=soi en=tant=que=telle, l'Esclave se rapporte lui-aussi à la chose d'une=manière=négative =ou=négatrice, et il la supprime=dialectiquement. Mais — pour lui — la chose est en même temps autonome. A cause de cela, il ne peut pas, par son acte=de=nier, venir à bout de la chose jusqu'à l'anéantissement [*complet de la chose, comme le fait le Maître qui la « consomme »*]. C'est-à-dire, il ne fait que la *transformer=par=le=travail* [*: il la prépare pour la consommation, mais il ne la consomme pas lui-même*]. Pour le Maître par contre, le rapport *immédiat* [*à la chose*] *se constitue*, par cette médiation [, *c'est-à-dire par le travail de l'Esclave qui transforme la chose naturelle, la « matière première » en vue de sa consommation (par le Maître)*], en tant que négation pure de l'objet, c'est-à-dire entant que *Jouissance*. [*Tout l'effort étant fait par l'Esclave, le Maître n'a plus qu'à jouir de la chose que l'Esclave a préparé pour lui, et de la « nier », de la détruire, en la « consommant ». (Par exemple : il mange un met tout préparé)*]. Ce qui ne réunissait pas au Désir [, *c'est-à-dire à l'homme isolé d' « avant » la Lutte, qui se trouvait seul à seul avec la nature et dont les désirs portaient directement sur cette nature*], réussit au Maître [, *dont les désirs portent sur les choses transformées par l'Esclave*]. Le Maître réussit à venir à bout de la chose

et à se satisfaire dans la Jouissance. [*C'est donc uniquement grâce au travail d'un autre (de son Esclave) que le Maître est libre vis-à-vis de la Nature et, par conséquent, satisfait de lui-même. Mais il n'est Maître de l'Esclave que parce qu'il s'est au préalable libéré de la (et de sa) nature en risquant sa vie dans une lutte de pur prestige, qui — en tant que telle — n'a rien de « naturel »*]. Le Désir n'y réussit pas à cause de l'autonomie de la chose. Le Maître par contre, qui a introduit l'Esclave entre la chose et soi-même, ne s'unit par suite qu'à l'aspect de la dépendance de la chose, et il en jouit donc d'une=manière=pure. Quant à l'aspect de l'autonomie de la chose, il le laisse à l'Esclave, qui transforme=la chose par=le=travail.

C'est dans ces deux éléments=constitutifs que se constitue pour le Maître le fait=d'être=reconnu par une autre Conscience. Car cette dernière se pose en ces deux éléments =constitutitfs comme une entité=non=essentielle : elle est non=essentielle d'une part dans l'acte=de=travailler la chose, et — d'autre part — dans la dépendance où elle se trouve vis-à-vis d'une existence déterminée. Dans les deux cas cette Conscience [*servile*] ne peut pas devenir maître de l'être =statique=et=donné et parvenir à la négation absolue. En ceci est donc donné cet élément=constitutif de l'aete=de=reconnaître qui consiste dans le fait que l'autre Conscience se supprime elle-même en tant qu'Etre=pour=soi et fait ainsi elle-même ce que l'autre Conscience fait envers elle. [*C'est-à-dire : ce n'est pas seulement le Maître qui voit en l'Autre son Esclave ; cet Autre se considère soi-même comme tel*]. L'autre élément=constitutif de l'acte=de=reconnaître est également impliqué dans le rapport considéré ; cet autre élément est le fait que cette activité de la deuxième Conscience [, *c'est-à-dire de la Conscience servile,*] est l'activité propre de la première Conscience [, *c'est-à-dire de celle du Maître*]. Car tout ce que fait l'Esclave est, à proprement parler, une activité du Maître. [*Puisque l'Esclave ne travaille que pour le Maître, que pour satisfaire les désirs du Maître et non pas les siens propres, c'est le désir du Maître qui agit dans et par l'Esclave*]. Pour le Maître, l'Etre=pour=soi est seul à être la réalité=essentielle. Il est

la puissance négative=ou=négatrice pure, pour laquelle la chose n'est rien ; et il est par conséquent, dans ce rapport de Maître et Esclave, l'activité essentielle pure. L'Esclave par contre, est non pas activité pure, mais activité non=essentielle. Or, pour qu'il y ait une reconnaissance authentique, il aurait dû y avoir encore le troisième élément=constitutif, qui consiste en ceci que le Maître fasse aussi envers soi-même ce qu'il fait envers l'autre et que l'Esclave fasse aussi envers l'Autre ce qu'il fait envers soi-même. C'est donc une reconnaissance inégale et unilatérale qui a pris naissance par ce rapport de Maître et Esclave. [*Car si le Maître traite l'Autre en Esclave, il ne se comporte pas lui-même en Esclave ; et si l'Esclave traite l'Autre en Maître, il ne se comporte pas lui-même en Maître.*

Le rapport entre Maître et Esclave n'est donc pas une reconnaissance proprement dite. Pour le voir, analysons le rapport du point de vue du Maître. Le Maître n'est pas seul à se considérer comme Maître. L'Esclave le considère aussi comme tel. Il est donc reconnu dans sa réalité et sa dignité humaines. Mais cette reconnaissance est unilatérale, car il ne reconnaît pas à son tour la réalité et la dignité humaines de l'Esclave. Il est donc reconnu par quelqu'un qu'il ne reconnaît pas. Et c'est là l'insuffisance — et le tragique — de sa situation. Il a lutté et risqué sa vie pour la reconnaissance, mais il n'a obtenu qu'une reconnaissance sans valeur pour lui. Car il ne peut être satisfait que par la reconnaissance de la part de celui qu'il reconnaît être digne de le reconnaître. L'attitude de Maître est donc une impasse existentielle. D'une part, le Maître n'est Maître que parce que son Désir a porté non pas sur une chose, mais sur un autre désir, ayant ainsi été un désir de reconnaissance. D'autre part, étant par suite devenu Maître, c'est en tant que Maître qu'il doit désirer être reconnu ; et il ne peut être reconnu comme tel qu'en faisant de l'Autre son Esclave. Mais l'Esclave est pour lui une chose. Il est donc reconnu par une chose. Son Désir porte donc en fin de compte sur une chose et non — comme il semblait au début — sur un Désir (humain). Le Maître a donc fait fausse route. Après la lutte qui a fait de lui un Maître, il

n'est pas ce qu'il a voulu être en engageant cette lutte : un homme reconnu par un autre homme. Donc : si l'homme ne peut être satisfait que par la reconnaissance, l'homme qui se comporte en Maître ne le sera jamais. Et puisque — au début — l'homme est soit Maître, soit Esclave, l'homme satisfait sera nécessairement Esclave ; ou plus exactement, celui qui a été Esclave, qui a passé par l'Esclavage, qui a « supprimé dialectiquement » sa servitude. — En effet :]

Ainsi. la Conscience non=essentielle [*ou servile*] est — pour le Maître — l'objet qui constitue la *vérité* [*pu réalité révélée*] de la certitude=subjective qu'il a de soi-même, [*puisqu'il ne peut se « savoir » être Maître qu'en se faisant reconnaître comme tel par l'Esclave*]. Mais il est évident que cet objet ne correspond pas à son concept. Car là, où le Maître s'est accompli, il s'est constitué pour lui tout autre chose qu'une Conscience autonome, [*puisqu'il est en présence d'un Esclave*]. Ce n'est pas une telle Conscience autonome, mais bien au contraire une Conscience dépendante, qui existe pour lui. Il n'est donc pas subjectivement certain de l'*Etre=pour=soi* comme d'une vérité [*ou d'une réalité objective révélée*]. Sa vérité est bien au contraire la Conscience non=essentielle ; et l'activité non=essentielle de cette dernière. [*C'est-à-dire : la « vérité » du maître est l'Esclave ; et son travail. En effet, les autres ne reconnaissent le Maître en tant que Maître que parce qu'il a un Esclave ; et la vie de Maître consiste dans le fait de consommer les produits du Travail servile, de vivre de et par ce travail*].

Par suite, la *vérité* de la Conscience autonome est la *Conscience servile*. Cette dernière apparaît, il est vrai, d'abord comme existant *en dehors* de soi et non pas comme étant la vérité de la Conscience=de=soi, [*puisque l'Esclave reconnaît la dignité humaine non pas en soi, mais dans le Maître, dont il dépend dans son existence même*]. Mais de même que la Maîtrise a montré que sa réalité=essentielle est l'image=renversée=et=faussée de ce qu'elle veut être, la Servitude elle aussi — on peut le supposer — deviendra, dans son accomplissement, le contraire de ce qu'elle est d'une=manière=immédiate.

En tant que Conscience *refoulée* en elle-même, la Servitude va pénétrer à l'intérieur d'elle-même et se renverser=et=se=fausser de façon à devenir autonomie véritable.

[*L'homme intégral, absolument libre, définitivement et complètement satisfait par ce qu'il est, l'homme qui se parfait et s'achève dans et par cette satisfaction, sera l'Esclave qui a « supprimé » sa servitude. Si la Maîtrise oisive est une impasse, la Servitude laborieuse est au contraire la source de tout progrès humain, social, historique. L'histoire est l'histoire de l'Esclave travailleur. Et pour le voir, il suffit de considérer le rapport entre Maître et Esclave (c'est-à-dire le premier résultat du « premier » contact humain, social, historique) non plus du point de vue du Maître, mais de celui de l'Esclave*].

Nous avons vu seulement ce que la Servitude est dans la relation de la Maîtrise. Mais la Servitude est elle aussi Conscience=de=soi. Il faut donc considérer maintenant ce qu'elle est, étant ceci, en et pour elle-même. Au prime abord, c'est le Maître qui est, pour la Servitude, la réalité=essentielle. La *Conscience autonome existant pour soi* est donc, pour elle, *la vérité* [*ou une réalité révélée*], qui cependant, *pour elle*, n'existe pas encore *en elle*. [*L'Esclave se subordonne au Maître. Il estime, il reconnaît donc la valeur et la réalité de l' « autonomie », de la liberté humaine. Seulement, il ne la trouve pas réalisée en lui-même. Il ne la trouve que dans l'Autre. Et c'est là son avantage. Le Maître, qui ne peut pas reconnaître l'Autre qui le reconnaît, se trouve dans une impasse. L'Esclave par contre reconnaît dès le début l'Autre (le Maître). Il lui suffira donc de s'imposer à lui, de se faire reconnaître par lui, pour que s'établisse la reconnaissance mutuelle et réciproque, qui seule peut réaliser et satisfaire l'homme pleinement et définitivement. Certes, pour qu'il en soit ainsi l'Esclave doit cesser d'être Esclave : il doit se transcender, se « supprimer » en tant qu'Esclave. Or, si le Maître n'a aucun désir — et donc aucune possibilité — de se « supprimer » en tant que Maître (puisque ceci signifierait pour lui devenir Esclave), l'Esclave a tout intérêt de cesser d'être Esclave. D'ail-*

leurs, l'expérience de cette même lutte qui a fait de lui un Esclave le prédispose à cet acte d'auto-suppression, de négation de soi, de son Moi donné qui est un Moi servile. Certes, au prime abord, l'Esclave qui se solidarise avec son Moi donné (servile) n'a pas en soi cette « négativité ». Il ne la voit que dans le Maître, qui a réalisé la « négativité=négatrice » pure en risquant sa vie dans la lutte pour la reconnaissance]. Cependant, *en fait*, c'est en *elle-même* que la Servitude a cette vérité [*ou réalité révélée*] de la négativité=négatrice pure et de l'*Etre=pour=soi*. Car elle a fait en elle-même *l'expérience* de cette réalité=essentielle. A savoir, cette Conscience servile a eu peur non pas pour ceci ou cela, non pas pendant tel ou tel autre moment, mais pour sa réalité=essentielle toute entière. Car elle a éprouvé l'angoisse de la mort, du Maître absolu. Dans cette angoisse, la Conscience servile a été intérieurement dissoute ; elle a entièrement frémi en elle-même, et tout ce=qui=est=fixe=et=stable a tremblé en elle. Or, ce mouvement=dialectique universel pur, cette liquéfaction absolue de tout maintien=stable, est la réalité=essentielle simple=ou=indivise de la conscience =de=soi, la négativité=négatrice absolue, *l'Etre=pour=soi pur*. Cet Etre=pour=soi existe ainsi *en* cette Conscience servile. [*Le Maître est figé dans sa Maîtrise. Il ne peut pas se dépasser, changer, progresser. Il doit vaincre — et devenir Maître ou se maintenir en tant que tel — ou mourir. On peut le tuer ; on ne peut pas le trans-former, l'éduquer. Il a risqué sa vie pour être Maître. La Maîtrise est donc pour lui la valeur donnée suprême qu'il ne peut pas dépasser. L'Esclave par contre n'a pas voulu être Esclave. Il l'est devenu parce qu'il n'a pas voulu risquer sa vie pour être Maître. Dans l'angoisse mortelle il a compris (sans s'en rendre compte) qu'une condition donnée, fixe et stable, serait-ce celle du Maître, ne peut pas épuiser l'existence humaine. Il a « compris » la « vanité » des conditions données de l'existence. Il n'a pas voulu se solidariser avec la condition de Maître, et il ne se solidarise pas non plus avec sa condition d'Esclave. Il n'y a rien de fixe en lui. Il est prêt au changement ; dans son être même il est changement, transcendance, trans-formation, « education » ; il est devenir historique dès son origine, dans son*

essence, dans son existence même. D'une part, il ne se solidarise pas avec ce qu'il est ; il veut se transcendre par négation de son état donné. D'autre part, il a un idéal positif à atteindre : l'idéal de l'autonomie, de l'Etre=pour=soi, qu'il trouve, à l'origine même de sa servitude, incarné dans le Maître]. Cet élément-constitutif de l'Etre=pour=soi existe aussi *pour la Conscience servile.* Car dans le Maître, l'Etre=pour=soi est, pour elle, son *objet.* [*Un objet qu'elle sait être extérieur, opposé à elle, et qu'elle tend à s'approprier. L'Esclave sait ce que c'est être libre. Il sait aussi qu'il ne l'est pas, et qu'il veut le devenir. Et si l'expérience de la Lutte et de son résultat prédispose l'Esclave à la transcendance, au progrès, à l'histoire, sa vie d'Esclave travaillant au service du Maître réalise cette prédisposition*]. De plus, la Conscience servile n'est pas seulement cette dissolution universelle [*de tout ce qui est fixe, stable et donné*], prise *en=tant=que=telle :* dans le servie du Maître, elle accomplit cette dissolution *d'une=manière=objectivement=réelle,* [*c'est-à-dire concrète*]. Dans le service, [*dans le travail forcé exécuté au service d'un autre (du Maître)*] la Conscience servile supprime=dialectiquement son attachement à l'existence naturelle dans tous les éléments=constitutifs *particuliers=et=isolés ;* et elle élimine=cette existence par=le=travail. [*Le Maître force l'Esclave à travailler. Et en travaillant, l'Esclave devient Maître de la Nature. Or, il n'est devenu l'Esclave du Maître que parce que — au prime abord — il était esclave de la Nature, en se solidarisant avec elle et en se subordonnant à ses lois par l'acceptation de l'instinct de conservation. En devenant par le travail maître de la Nature, l'Esclave se libère donc de sa propre nature, de son propre instinct qui le liait à la Nature et qui faisait de lui l'Esclave du Maître. En libérant l'Esclave de la Nature, le travail le libère donc aussi de lui-même, de sa nature d'Esclave : il le libère du Maître. Dans le Monde naturel, donné, brut, l'Esclave est esclave du Maître. Dans le monde technique, transformé par son travail, il règne — ou, du moins, règnera un jour — en Maître absolu. Et cette Maîtrise qui naît du travail, de la transformation progressive du Monde donné et de l'homme donné dans ce monde, sera tout autre chose que la Maîtrise « immédiate » du Maître.*

L'avenir et l'histoire appartiennent donc non pas au Maître guerrier, qui ou bien meurt ou bien se maintient indéfiniment dans l'identité avec soi-même, mais à l'Esclave travailleur. Celui-ci, en transformant le Monde donné par son travail, transcende le donné et ce qui est déterminé en lui-même par ce donné ; il se dépasse donc, en dépassant aussi le Maître qui est lié au donné qu'il laisse — ne travaillant pas — intacte. Si l'angoisse de la mort incarnée pour l'Esclave dans la personne du Maître guerrier est la condition sine qua non *du progrès historique, c'est uniquement le travail de l'Esclave qui le réalise et le parfait*].

Cependant, le sentiment de la puissance absolue que l'Esclave a éprouvé en=tant=que=tel dans la lutte et qu'il éprouve aussi dans les particularités du service [*du Maître qu'il craint*], n'est encore que la dissolution effectuée *en soi.* [*Sans ce sentiment de la puissance, c'est-à-dire sans l'angoisse, sans la terreur inspirée par le Maître, l'homme ne serait jamais Esclave et ne pourrait par conséquent jamais atteindre la perfection finale. Mais cette condition « en soi », c'est-à-dire objectivement réelle et nécessaire, ne suffit pas. La perfection (, qui est toujours consciente d'elle-même) ne peut être atteinte que dans et par le travail. Car ce n'est que dans et par le travail que l'homme finit par prendre conscience de la signification, de la valeur et de la nécessité de l'expérience qu'il fait en craignant le pouvoir absolu incarné, pour lui, dans le Maître. Ce n'est qu'après avoir travaillé pour le Maître qu'il comprend la nécessité de la lutte entre Maître et Esclave et la valeur du risque et de l'angoisse qu'elle implique*]. Ainsi, quoi que l'angoisse inspirée par le Maître est le début de la sagesse, on peut dire seulement que dans cette angoisse la Conscience existe *pour elle-même ;* mais elle n'y est pas encore l'*Etre=pour=soi.* [*Dans l'angoisse mortelle l'homme prend conscience de sa réalité, de la valeur qu'a pour lui le simple fait de vivre ; et c'est seulement ainsi qu'il se rend compte du « sérieux » de l'existence. Mais il n'y prend pas encore conscience de son autonomie, de la valeur et du « sérieux » de sa liberté, de sa dighité humaine*]. Mais par le travail la Conscience vient à elle-même. Il semblait, il est vrai, que c'est l'aspect du rapport non=essentiel à la chose qui échouait à la Conscience servante [*dans le*

travail, c'est-à-dire] dans l'élément=constitutif qui, en elle, correspond au Désir dans la conscience du Maître ; cela semblait parce que, dans cet élément, la chose conserve son indépendance. [*Il semblait que, dans et par le travail, l'Esclave est asservi à la Nature, à la chose, à la « matière première », tandis que le Maître, qui se contente de consommer la chose préparée par l'Esclave et d'en jouir, est parfaitement libre vis-à-vis d'elle. Mais en fait il n'en est rien. Certes,*] le Désir [*du Maître*] s'est réservé le pur acte=de=nier l'objet [*en le consommant*], et il s'est réservé — par cela même — le sentiment=de=soi =et=de=sa=dignité non=mélangé [*éprouvé dans la Jouissance*]. Mais pour la même raison cette satisfaction n'est elle-même qu'un évanouissement ; car il lui manque l'aspect *objectif=et=extérieur*, c'est-à-dire le *maintien=stable*. [*Le Maître, qui ne travaille pas ne produit rien de stable en dehors de soi. Il détruit seulement les produits du travail de l'Esclave. Et sa jouissance, sa satisfaction, reste ainsi purement subjective : elle n'intéresse que lui et ne peut donc être reconnue que par lui ; elle n'a pas de « vérité », de réalité objective révélée à tous. Aussi, cette « consommation », cette jouissance oisive de Maître, qui résulte de la satisfaction « immédiate » du désir, peut tout au plus procurer quelque plaisir à l'homme ; elle ne peut jamais lui donner la satisfaction complète et définitive*]. Le travail, par contre est un *Désir refoulé*, un évanouissement *arrêté ;* ou en d'autres termes, il *forme=et=éduque.* [*Le travail trans-forme le monde et civilise, éduque l'homme. L'homme qui veut — ou doit — travailler, doit refouler son instinct qui le pousse à « consommer » « immédiatement » l'objet « brut ». Et l'Esclave ne peut travailler pour le Maître, c'est-à-dire pour un autre que lui, qu'en refoulant ses propres désirs. Il se transcende donc en travaillant ; ou, si l'on préfère, il s'éduque, il « cultive », il « sublime » ses instincts en les refoulant. D'autre part, il ne détruit pas la chose telle qu'elle est donnée. Il diffère la destruction de la chose en la trans-formant d'abord par le travail ; il la prépare pour la consommation ; c'est-à-dire — il la « forme ». Dans le travail, il trans-forme les choses et se transforme en même temps lui-même : il forme les choses et le Monde en se transformant, en s'éduquant soi-même ;*

et il s'éduque, il se forme, en transformant des choses et le Monde. Ainsi,] le rapport négatif=ou=négateur avec l'objet=extérieur se constitue en une *forme* de cet objet et en une *entité=permanente*, précisément parce que, pour le travailleur, l'objet=extérieur a une autonomie. En même temps, ce moyen=terme *négatif=ou=négateur*, c'est-à-dire l'*activité* formatrice du travail, est la *particularité=isolée* ou l'Etre=pour=soi pur de la Conscience. Et cet Etre=pour=soi pénètre maintenant, par le travail, dans ce qui est en dehors de la Conscience, dans l'élément de la permanence. La Conscience travaillante parvient donc par là à une telle contemplation de l'être=statique=et=donné autonome, qu'elle s'y contemple *elle-même*. [*Le produit du travail est l'œuvre du travailleur. C'est la réalisation de son projet, de son idée : c'est donc lui qui s'est réalisé dans et par ce produit, et il se contemple par conséquent soi-même en le contemplant. Or, ce produit artificiel est d'autre part tout aussi « autonome », tout aussi objectif, tout aussi indépendant de l'homme que la chose naturelle. C'est donc par le travail, et par le travail seulement, que l'homme se* réalise objectivement *en tant qu'homme. Ce n'est qu'après avoir produit un objet artificiel que l'homme est réellement et objectivement plus et autre chose qu'un être naturel ; et c'est seulement dans ce produit réel et objectif qu'il prend vraiment conscience de sa réalité humaine subjective. C'est donc par le travail que l'homme est un être sur-naturel réel et conscient de sa réalité : en travaillant, il est Esprit « incarné », il est « Monde » historique, il est Histoire « objectivée ».*

C'est donc le travail qui « forme=ou=éduque » l'homme à partir de l'animal. L'homme « formé=ou=éduqué », l'homme achevé et satisfait par son achèvement, est donc nécessairement non pas Maître, mais Esclave ; ou du moins, celui qui a passé par la Servitude. Or il n'y a pas d'Esclave sans Maître. Le Maître est donc le cataliseur du processus historique, anthropogène. Lui-même ne participe pas activement à ce processus ; mais sans lui, sans sa présence, ce processus ne serait pas possible. Car si l'histoire de l'homme est l'histoire de son travail, ce travail n'est historique, social, humain qu'à condition de s'effectuer contre l'ins-

tinct ou l' « intérêt » du travailleur : le travail doit s'effectuer au service d'un autre, et il doit être un travail forcé, stimulé par l'angoisse de la mort. C'est ce travail, et ce travail seulement, qui libère, c'est-à-dire humanise l'homme (l'Esclave). D'une part, ce travail crée un Monde réel objectif, qui est un Monde non-naturel, un Monde culturel, historique, humain. Et c'est dans ce Monde seulement que l'homme vit une vie essentiellement différente de celle que vit l'animal (et l'homme « primitif ») au sein de la Nature. D'autre part, ce travail affranchit l'Esclave de l'angoisse qui le liait à la Nature donnée et à sa propre nature innée d'animal. C'est par le travail effectué dans l'angoisse au service du Maître que l'Esclave se libère de l'angoisse qui l'asservissait au Maître].

Or, l'acte=de=former [*la chose par le travail*] n'a pas seulement cette signification positive qui consiste dans le fait que la Conscience servante, prise en tant que pur *Etre=pour=soi*, s'y constitue pour elle-même en une *entité=existant=comme=un=être=tatique=et=donné*, [*c'est-à-dire le travail est autre chose encore que l'action par laquelle l'homme crée un Monde essentiellement humain, qui est tout aussi réel que le Monde naturel où vit l'animal*]. L'acte=de=former [*la chose par le travail*] a encore une signification négative=ou=négatrice dirigée contre le premier élémentconst=itutif de la Conscience servant, à savoir contre l'angoisse. Car dans la formation de la chose, la négativité=négatrice propre de la Conscience, c'est-à-dire son Etre=pour=soi, ne se constitue pour elle en objet=extérieur [*ou en Monde*] que par le fait qu'elle supprime=dialectiquement la *forme* opposée existant=comme=un=être=statique=et=donné [*naturel*]. Or, cette *entité=négative=ou=négatrice* objective=ou=chosiste est précisément la réalité=essentielle étrangère devant laquelle la Conscience servante a tremblé. Maintenant par contre, [*dans et par le travail*,] cette Conscience détruit cette entité=négative=ou=négatrice étrangère. Elle se pose *elle-même* en tant qu'une telle entité=négative=ou=négatrice dans l'élément du maintien=stable ; et elle se constitue par là *pour elle-même*, elle devient une *entité=existant=pour=soi*. Dans le Maître,

l'Etre=pour=soi est, pour la Conscience servile, *un autre* Etre=pour soi ; ou bien encore, l'Etre=pour=soi y existe uniquement *pour elle.* Dans l'angoisse, l'Etre=pours=oi existe déjà *en elle-même.* Mais dans la formation [*par le travail*] l'Etre=pour=soi se constitue pour elle en tant que *sien propre*, et elle parvient à la conscience du fait qu'elle existe elle-même en et pour soi. La forme, [*l'idée-projet conçu par la Conscience*], par le fait d'être *posée en dehors* de la Conscience, [*d'être insérée — par le travail — dans la réalité objective du Monde*], ne devient pas, pour la Conscience [*travaillante*], une entité=autre qu'elle. Car c'est précisément cette forme qui est son Etre=pour=soi pur ; et, dans cette forme, cet Etre =pour=soi se constitue pour elle en vérité [*ou en réalité objective révélée, consciente. L'homme qui travaille reconnaît dans le Monde effectivement transformé par son travail sa propre œuvre : il s'y reconnaît soi-même ; il y voit sa propre réalité humaine ; il y découvre et y révèle aux autres la réalité objective de son humanité, de l'idée d'abord abstraite et purement subjective qu'il se fait de lui-même*]. Par cet acte=de=se=retrouver soi-même par soi-même, la Conscience [*travaillante*] devient donc *sens=ou=volonté propres ;* et elle le devient précisément dans le travail, où elle ne semblait être que *sens=ou=volonté étrangers.* —

[*L'homme n'atteint son autonomie véritable, sa liberté authentique qu'après avoir passé par la Servitude, qu'après avoir surmonté l'angoisse de la mort par le travail effectuée au service d'une autre (qui, pour lui, incarne cette angoisse). Le travail libérateur est donc nécessairement, au prime abord, le travail forcé d'un Esclave qui sert un Maître tout-puissant, détenteur de tout pouvoir réel*].

Pour cette réflexion [*de la Conscience en elle-même*] sont également nécessaires les deux éléments=constitutifs suivants : celui de l'angoisse et du service en=tant=que=tel, et celui de la formation=éducatrice [*par le travail*]. Et, en même temps, les deux sont nécessaires d'une manière universelle. Sans la discipline du service et de l'obéissance, l'angoisse s'arrête dans le domaine=du=formel et ne se propage pas

dans la réalité=objective consciente de l'existence. [*Il ne suffit pas d'avoir eu peur, même d'avoir eu peur en se rendant compte du fait qu'on a eu peur de la mort. Il faut vivre en fonction de l'angoisse. Or, vivre ainsi, c'est servir quelqu'un qu'on craint, quelqu'un qui inspire ou incarne l'angoisse; c'est servir un Maître (réel, humain, ou le Maître sublimé, — Dieu). Et servir, un Maître — c'est obéir à ses lois. Sans ce service, l'angoisse ne pourra pas transformer l'existence; et l'existence ne pourra donc jamais dépasser son état initial angoissé. C'est en servant un autre, c'est en s'extériorisant, c'est en se solidarisant avec les autres, qu'on s'affranchit de la terreur asservissante qu'inspire l'idée de la mort. D'autre part,*] sans la formation=éducatrice [*par le travail*], l'angoisse reste insterne=ou=intime et muette, et la Conscience ne se constitue pas pour elle-même. [*Sans le travail qui transforme le Monde objectif réel, l'homme ne peut pas se transformer réellement soi-même. S'il change, son changement reste « intime », purement subjectif, révélé à lui seul, « muet », ne se communiquant pas aux autres. Et ce changement « interne » le met en désaccord avec le Monde qui n'a pas changé, et avec les autres, qui se solidarisent avec ce Monde non changé. Ce changement transforme donc l'homme en fou ou en criminel, qui sont tôt ou tard anéantis par la réalité objective naturelle et sociale. Seul le travail, en mettant finalement le Monde objectif en accord avec l'idée subjective qui le dépasse au prime abord, annule l'élément de folie et de crime qui affecte l'attitude de tout homme qui — poussé par l'angoisse — essaie de dépasser le Monde donné dont il a peur, où il se sent angoissé et où, par conséquent, il ne saurait être satisfait*]. Mais si la Conscience forme la chose [*par le travail*] sans avoir éprouvé l'angoisse primordiale absolue, elle n'est que sens=ou=volonté propres vains=ou=vaniteux. Car la forme ou la négativité=négatrice de cette conscience n'est pas la négativité=négatrice *en soi*. Et par conséquent, son acte=de=former ne peut pas lui donner la conscience de soi comme de ce qui est la réalité=essentielle. Si la Conscience a enduré non pas l'angoisse absolue, mais seulement quelque peur, la réalité=essentielle négative=ou=négatrice est restée pour elle une entité=extérieure, et sa substance n'est

pas contaminée par cette réalité=essentielle dans toute son étendue. Tous les remplissements=ou=accomplissements de la conscience naturelle de cette Conscience n'étant pas devenus vacillants, cette Conscience appartient encore — *en soi* — à l'être=statique=et=donné déterminé. Le sens=ou=volonté propre [*der eigene Sinne*] est alors *caprice=opiniâtre* [*Eigensinn*] : une liberté qui séjourne encore à l'intérieur de la Servitude. La forme pure [*imposée au donné par* ce *travail*] ne peut pas se constituer, pour cette Conscience, en réalité=essentielle. De même, considérée en tant qu'étendue sur les entités=particulières=et=isolées, cette forme n'est pas une formation=éducatrice universelle ; elle n'est pas un concept absolu. Cette forme est au contraire une habileté qui ne domine que certaines=choses, et non pas la puissance universelle et l'ensemble de la réalité=essentielle objective=ou=chosiste.

[*L'homme qui n'a pas éprouvé l'angoisse de la mort ne sait pas que le Monde naturel donné lui est hostile, qu'il tend à le tuer, à l'anéantir, qu'il est essentiellement inapte à le satisfaire réellement. Cet homme reste donc au fond solidaire avec le Monde donné. Il voudra tout au plus le « réformer », c'est-à-dire en changer les détails, faire des transformations particulières sans modifier ses caractères essentiels. Cet homme agira en réformiste « habile », voire en conformiste, mais jamais en révolutionnaire véritable. Or, le Monde donné où il vit appartient au Maître, et dans ce Monde il est nécessairement Esclave. Ce n'est donc pas la réforme, mais la suppression « dialectique », voire révolutionnaire du Monde qui peut le libérer, et — par suite — le satisfaire. Or, cette transformation révolutionnaire du Monde présuppose la « négation », la non-acceptation du Monde donné* dans son ensemble. *Et l'origine de cette négation absolue ne peut être que la terreur absolue inspirée par le Monde donné, ou plus exactement par ce — ou celui — qui domine ce Monde, par le Maître de ce Monde. Or, le Maître qui engendre le désir de la négation révolutionnaire est le Maître de l'Esclave. L'homme ne peut donc se libérer du Monde donné qui ne le satisfait pas que si ce Monde, dans sa totalité, appartient en propre à un Maître (réel ou sublimé). Or,*

tant que le Maître vit, il est toujours asservi au Monde dont il est le Maître. Puisque le Maître ne transcende le Monde donné que dans et par le risque de sa vie, c'est uniquement sa mort qui « réalise » sa liberté. Tant qu'il vit, il n'atteint donc jamais la liberté qui l'élève au-dessus du Monde donné. Le Maître ne peut jamais se détacher du Monde où il vit, et si ce Monde périt, il périt avec lui. Seul l'Esclave peut transcender le Monde donné et ne pas périr. Seul l'Esclave peut transformer le Monde qui le forme et le fixe, et créer un Monde formé par lui. Et l'Esclave n'y parvient que par le travail forcé effectué au service du Maître. Certes, ce travail à lui seul ne le libère pas. Mais en transformant le monde par ce travail, l'Esclave se transforme lui-même et crée ainsi les conditions objectives et subjectives nouvelles, qui lui permettent de reprendre la lutte libératrice pour la reconnaissance qu'il a au prime abord refusée par crainte de la mort. Et c'est ainsi qu'en fin de compte tout travail servile réalise non pas la volonté du Maître, mais celle — inconsciente d'abord — de l'Esclave, qui — finalement — réussit là, où le Maître — nécessairement — échoue. C'est donc bien la Conscience au prime abord dépendante, servante et servile qui réalise et révèle en fin de compte l'idéal de la Conscience de soi autonome, et qui est ainsi sa « vérité »].

Traduit et commenté par A. Kojève.

JOURNAL INTIME
D'AMIEL

(fragments)

INTRODUCTION

Les directeurs de *Mesures* m'ont déjà donné l'occasion de présenter à leurs lecteurs l'homme du *Journal Intime*. En introduisant les fragments inédits que cette revue publiait dans son cahier du 15 juillet 1935, je citais de lui ce mot : « Je ne tiens qu'à être homme, et à pouvoir reproduire en moi tout ce qui est humain, à comprendre l'esprit dans toutes ses formes ». Dans cette ambition, qu'Amiel a pleinement remplie, l'expérience des faiblesses et des tourments de la matière, le *Journal* se les avoue à lui-même. Jamais sans doute n'eût-il consenti à faire une confidence publique de ces heures douloureuses. Être homme, c'est peu ; être un homme, c'est mieux ; réaliser le type humain, c'est tout.

Publier les fragments inédits qui suivent, serait-ce livrer à une curiosité indigne ce qui n'appartient, d'une vie profondément religieuse et vouée à l'esprit, qu'aux ténèbres du silence et de l'oubli ? Serait-ce trahir une mémoire qui vaut de se perpétuer avant tout par les magnifiques enquêtes de la pensée, par l'incessant progrès dans l'amour, dans le sacrifice, dans la soumission aux lois inéluctables de la nature. La pierre tombale d'H.-F. Amiel porte l'inscription : « Aime et sois d'accord ». Effort incessant de tout son être, mais qui devait être parfois entravé par le dégoût et la révolte. Les fragments qui suivent en témoignent. Pareilles crises, aux dernières années de sa vie, étaient nécessaires sans doute pour qu'il en sortît réconcilié avec lui-même, avec son destin, avec l'épreuve surmontée de toutes les tentations qui peuvent assaillir l'être de chair. Mais l'analyse est ruineuse, qui s'arrête aux petites vérités éphémères, dont la somme peut n'être que mensonge. La vraie science

reconnaît l'inconnaissable, et la pensée pure, qui naît de l'action et du sentiment, demeure, parce qu'elle les dépasse. C'est le chemin par où l'âme s'élève à la plénitude de l'amour, dans la certitude du sacrifice accompli. Tel est le sens profond du *Journal Intime*, qui fait que celui qui n'a pas craint de prendre conscience de tout son être vivant, devient et demeure un champion, un vainqueur, un héros de l'esprit.

BERNARD BOUVIER.

Lundi 28 Juillet 1879.

Mon grief contre le mariage est toujours le même : c'est une loterie terrible, où les chances favorables sont peu nombreuses. Les responsabilités y sont disproportionnées aux lumières. C'est un acte de foi impossible sans optimisme. C'est un *salto morale*, qui suppose un grand fond d'espérance. Dix chances de rater pour une de réussir, ce n'est pas assez encourageant, pour ceux qui ne croient pas à la Providence particulière et à une protection spéciale du ciel. L'irréparable est chose abusive pour la nature humaine. — Penser à cette dépendance (le mari dépend de la volonté, de la santé, et même de la nature involontaire et inconsciente de sa femme) me révolte.

Et mon orgueil viril s'indigne tout d'abord. Je puis être doux envers toutes les faiblesses ; mais ce qui me contraint me met ou plutôt me mettrait en fureur. Je ne sais ni obéir, ni me soumettre, ni ronger mon frein. Je craindrais de haïr mon boulet, quand ce boulet aurait un caractère, un défaut personnel. Je n'ai connu personne avec qui l'idée de vivre toujours, toujours, ne m'ait donné un frisson. La perfection seule ne lasse pas. Et pourtant je ne suis ni volage, ni réaliste, ni polygame en imagination ; ce qui m'excède par avance, c'est le dissentiment, c'est la justification, c'est l'adresse gouvernementale, c'est la surveillance. J'ai toujours goûté l'amitié féminine, et redouté l'asservissement à une femme. J'aime, jusqu'au mariage exclusivement. La liberté m'est donc encore le plus précieux des biens. L'amitié ou l'affection libre, sans

serments ni obligations juridiques, me suffit ; ne voulant être ni despote, ni esclave, je n'ai pas besoin de davantage. Il est vrai qu'ainsi je n'aurai connu ni le chez soi, ni la propriété, ni la paternité, et je le regrette. Mais il m'a toujours manqué quelque chose pour me marier, tantôt la femme, tantôt l'argent, tantôt la santé, tantôt l'occasion, tantôt l'audace, tantôt la foi. Deux exceptions ont confirmé la règle : à deux reprises, j'ai eu la velléité de sortir du célibat, et aussitôt les chagrins ont fondu sur moi et démoli mes projets.

Le mariage n'a quelque chose que du point de vue sérieusement religieux. Une vraie chrétienne peut être une vraie épouse, parce qu'elle a vaincu le mal en principe et que l'immolation du moi au bien rend possible la vie à deux. Mais c'est moi qui peut-être ne rendrais pas heureuse une sainte, et qui ne suis pas mariable. Ma fantaisie ne voit jamais que les inconvénients et les obstacles ; ainsi l'on reste coi, et c'est bien ce que j'ai fait.

Mercredi, 6 Août 1879.

La poursuite de l'inutile a quelque chose de noble qui plaît sénilement à ma fierté. On s'obstine à ses imprudences comme si on les aimait, par gageure, par fausse honte, pour ne pas se démentir. L'horreur de son propre intérêt est une des variantes de l'orgueil. J'y vois même un des dérivés lointains de l'instinct de suicide, du besoin de se faire du mal, d'où naissent les mutilations. l'eunuquéisme volontaire, l'onanisme, les macérations, le fakirisme, toutes les suggestions de Siva. L'individu rougit de tenir à la vie. La pudeur, sans qu'il y paraisse, remonte à la même racine : elle fuit ce qu'elle désire, elle repousse ce qu'elle aime, elle travaille contre sa propre satisfaction et serait désolée d'être prise au mot. Si donc l'être fini a une tendance à s'affirmer, à se dilater, il a aussi la tendance contraire, celle à se nier. La soif d'existence contient la soif de destruction. Le désir de procréation a pour corrélatif le goût de la mort. L'anéantissement a donc bien sa volupté. L'égoïsme radical se complète par l'antégoïsme, par l'héautophobie, par l'anti-

pathie pour soi-même. Un individu dont le clavier est intégral sera aussi son ennemi et son persécuteur, un *héautontimoroumenos*, pour parler avec Térence. On regarde ceci comme monstrueux, comme absurde, comme impossible. On y a mal regardé. On a clos trop vite l'inventaire de nos impulsions sourdes. L'homme est plus compliqué qu'on ne l'imagine. Seulement, l'amour de soi apparaît à notre conscience, tandis que la haine de soi appartient à la région plus obscure ; cette haine agit en nous sans nous, c'est le procédé par lequel la nature combat les inconvénients de l'égoïsme. Quand cette haine est fort adoucie et devient consciente, elle s'appelle le désintéressement, le détachement. Quand ce détachement coûte et qu'il résulte d'un effort, il devient le renoncement, la résignation, l'abnégation ; ces choses sont des vertus, tandis que la haine de soi est un danger. Mais toute vertu a pour point de départ un instinct, l'instinct dont il est question ici vise au refoulement du moi, à sa limitation, et même à sa suppression ; c'est le principe de négation, la soif de la mort.

Tu n'as jamais eu cette crânerie d'être de ton âge et de ton sexe, de profiter de tes chances et de faire comme les autres. Cette timororité indéfinissable était une fausse honte, la honte d'obéir à la nature, le besoin de t'affranchir de tes désirs, la révolte contre les conditions faites à l'être, la peur d'être déçu, bref, ce qui échappe, ce qui s'esquive, ce qui se refuse, ce qui dit Non. J'ai toujours senti que la volonté enracinait et engageait, et j'ai toujours répugné à vouloir, parce que je voulais être libre. Pour être, il faut être limité, déterminé, individualisé ; je n'ai jamais accepté ma nature et ses limites ; cela veut dire que j'ai renié l'existence. De là cette pièce : « *Je voudrais ... ne plus être moi* », qu'on a cru être un badinage, et qui au contraire est un aveu.

Lundi, 18 Août 1879.

(8 h. m.). Forte ps., sans rêve ni conscience. Je suis abîmé et abruti. Six mois de vie retranchée. Astarté la cruelle n'a aucune pitié des cheveux gris...

Cette vie lombaire est étrangère à la volonté, à la raison, même à la pensée. Il suffit d'un oreiller de plume, d'un pli de la couverture, d'une chaleur locale, d'un doigt de vin, d'un verre de bière avant le sommeil, pour provoquer cette catastrophe énervante. Même à 57 ans, il faut donc fuir encore les souvenirs de Vénus, le frôlement d'une pensée légère, l'odor di femina. On croit n'être que contemplateur désintéressé, et l'on paie comme un coupable. Le sexe est donc toujours funeste et dangereux pour le célibataire continent. Il ne faut pas jouer avec le feu. Le confesseur croit pouvoir impunément consoler les attendrissements d'une pénitente, qu'il pleure et qu'il respecte, mais la nuit, paraît-il, sa masculinité mise en jeu à son insu fait des siennes, sans qu'il y ait convoitise, ni consentement, ni volupté, ni individualisation. L'élément mâle rugit d'avoir approché l'élément féminin, la sexualité fonctionne toute seule.

Cela me démontre une fois de plus que la protection contre la femme, c'est la femme. Le mariage délivre de toutes les influences voluptueuses, érotiques, sexuelles. La chasteté est plus sûre et moins nuisible que la continence. Saint Antoine se démène au désert contre les songes libertins ; sa virginité a en vain fraudé la nature. Le diable y gagne, et l'ascète se déchire en vain avec ses ongles. Comme il était plus simple d'user de son droit naturel ! Une épouse est une délivrance physique, elle débarrasse de la concupiscence. Il est vrai qu'elle peut devenir le tourment de la vie. La sexualité est donc le plus redoutable des esclavages. C'est par les *genitalia* que la Nature nous fait sentir notre humiliante et douloureuse dépendance. L'aiguillon de Siva, c'est l'animalcule spermatique, c'est le désir, c'est l'oestre amoureux. Identique à sa verve, il est néanmoins le complice de la mort. Il nous pousse à la servitude, à la folie, à la destruction. Il promet ce qu'il ne donne pas. C'est le mensonge même, et le pire des mensonges. J'excuse les moines chrétiens d'y avoir vu la tentation, la puissance de Satan. Ce qui fait oublier le ciel, l'âme, le devoir, l'éternité, a quelque chose de diabolique et de dégradant. Mais qui a fait la Nature ? Qui a voulu l'irrésistible véhémence de l'instinct sexuel ? Qui a ordonné la procréation et a interdit

qu'elle fût calme, réfléchie, calculée, spirituelle ? Pourquoi l'acte le plus auguste est-il si honteux de lui-même ? Le saint qui engendre ne se sent-il pas semblable à un chien ? L'accouplement ne paraît-il pas bestial à l'homme fier, à la femme délicate ? Cette ignominie n'est déguisée que dans le mariage, parce que le mariage est un sacrifice, et que chacune de ses maigres joies a pour rançon dix obligations et vingt soucis ; chaque minute de volupté se paie par des mois et des années de supplice ou des années de labeur. Les époux sont des galériens volontaires, qui s'entr'aident, dans la rude traversée de la vie, et qui souvent font tout le contraire.

Conclusion : Ne pas sortir de l'amitié, se défendre contre le charme dissolvant de la femme, et ne pas compter sur les glaces de l'âge. Ne pas compter davantage sur le cilice. L'instinct inextirpable de la femme est d'affaiblir et d'enchaîner l'homme ; elle le veut dépendant et dépendant d'elle, que ce soit par le cœur, ou par les sens, ou par l'habitude, peu importe. Elle veut être l'arbitre de son bonheur et le sentir dans ses fers. Elle le jetterait dans les flammes pour avoir le plaisir de le sauver. Le premier devoir du mâle est de protéger sa liberté et sa force ; le second seulement est d'être compatissant et bon. Ta faute à toi est d'être faible par douceur, de te fondre au contact de la beauté, de la tendresse ou de la désolation, de ne pas savoir dire non, de n'oser pas faire de la peine. Tu manques non seulement de brutalité, mais de fermeté. Tu répugnes à casser une branche, à cueillir une fleur, à tirer un moineau, à éteindre un lumignon qui fume encore, à repousser une affliction qui se jette dans tes bras, en un mot tu es trop doux pour un homme, trop brahmane pour un occidental, trop sensible pour un célibataire, trop féminin pour un être du sexe barbu. Le mâle doit être plus agressif, plus dominateur, moins scrupuleux et moins désintéressé que cela. Il faut, pour faire son chemin, avoir les coudes plus pointus et les dents plus solides que cela. Il faut plus de résolution, de férocité et de ténacité. Aurais-tu été allaité par une biche ? Est-ce que les ps. produiraient l'effet physiologique de la castration ? Oteraient-elles à la fois l'énergie et la mémoire ? le goût de

l'action, de la confiance en soi-même ? Est-ce que ta timidité, ta rêvasserie, ta passion de l'ajournement, ton défaut d'espérance et de courage, viendraient de cette déperdition de sève ? Triompher des femmes est-il le point de départ de tous les triomphes ? Faut-il pour être martial, entreprenant, décidé, conquérant, avoir l'intrépidité sexuelle et la *vis testiculi ?* Ce n'est pas impossible ! Ma longue ingénuité, ma niaiserie pudibonde seraient l'origine de toutes mes autres faiblesses ? Avec ma sève perdue, j'aurais pu avoir une famille de patriarche et faire vingt œuvres de valeur. Ma vaillance et ma cervelle ont fui par la même brèche. Je serais donc un énervé ? La sexualité a été une écharde, depuis tantôt quarante années. Elle est cette divinité voilée et terrible qui me dit :

« Devine si tu peux et choisis si tu l'oses. »

Il est exaspérant que la bagatelle ait une aussi tragique importance. Penser que toute la vie dépend d'une infime sécrétion malpropre, et qu'un crachat lointain décide du repos, de la moralité, du génie, de la santé, du bonheur de l'individu, cela peut mettre en rage. Ce que c'est peu de nous ! — Mais chicaner la nature est bien inutile. Elle prélève son tribut sans demander notre consentement. Et qui fait l'ange, fait la bête.

Mardi 22 Septembre 1879.

On se croit à cent lieues du désir ; mais la nature se moque des rêveries platoniques et se réveille comme le tigre à l'odeur du sang. L'appareil génésique suit ses propres lois ; il nous est extérieur ; c'est un laboratoire de feux d'artifice installé à notre rez-de-chaussée ; mais ce locataire dangereux ne peut être expulsé et menace la maison. J'éprouve nettement la scission de la sexualité et de l'être, mais je ne puis contester la solidarité humiliante établie entre cette brute et nous. — Quand Jésus parle des anges qui ne sont ni hommes ni femmes, et des croyants qui se font eunuques pour la gloire de Dieu, il fait allusion à cette dépendance de l'esprit, à cette servitude de l'âme, créée pour une fin terrestre, celle de la prolification.

Il est sûr qu'il y a là une dégradation bestiale, qu'Alexandre regrettait en disant : Je me reconnais mortel surtout à ces deux choses : au sommeil et au besoin amoureux. C'est à peine si l'on peut dignifier les deux fonctions ignobles de l'excrétion et de la copulation ; et cependant sans elles, l'individu succombe et l'espèce périt. Il faut jeter sur elles le double voile du mystère et de l'indulgence. Mais que le dégoût est difficile à éviter ! Ces conditions de l'existence répugnent. On doit passer par le cloaque pour être admis au bal, et traverser une sale prose pour arriver à la poésie. Ce souvenir suffit à rendre l'homme humble à toujours. Entre le chien qui fait tout au grand jour et lui, la différence n'est que dans la pudeur. Rabelais seul ose dire comment l'homme, fût-il destiné à porter couronne, se fabrique et apparaît. Pouah ! Nous ne sommes pas seulement fange mais fiente, toute la ventraille et la sous-ventraille sont le stigmate honteux de l'existence charnelle. Et la bégueulerie la plus raffinée n'y change rien, et l'idéalisme le plus altier doit fléchir sous le joug.

Faux point de vue ! Réjouissons-nous que dans notre animal quelque chose de supérieur ait pu fleurir. Les entrailles et les génitailles sont la base de notre pyramide, et le sommet ne peut se tenir en haut sans la base. Il faut se résigner à manger, à excréter, à engendrer, mais ces offices intérieurs et animaux doivent être subordonnés à des fins plus élevées. L'animal doit être humanisé, la chair doit être faite esprit, l'activité physiologique doit être convertie en pensée, en conscience, en raison, en justice, en générosité, comme le flambeau en lumière et en chaleur. La vie doit être l'enfantement de l'âme, le dégagement d'un mode supérieur de réalité. La nature aveugle, avide, égoïste, doit se métamorphoser en beauté et en noblesse. Le fumier doit devenir fleur ; le ver doit devenir papillon. C'est cette alchimie transcendante qui légitime notre présence sur la terre. Voilà notre mission et notre dignité. La bulle de savon Pompholyx doit être notre symbole, avec cette devise : *A luto ad astra.*

L'idéalisme aboutit à la désolation ; la théorie du progrès à la consolation. Mieux vaut songer à perfectionnement suc-

cessif qu'à dégradation irrémédiable. Qui fait l'ange, fait la bête. Secouer ses chartres délivre moins que les amincir et les dissoudre. La colère a moins d'effet que la patience, la sagesse consiste à ne rien exagérer.

Jeudi 25 Mars 1880.

Puisque le monde s'arrêterait sans le désir, la femme, qui veut la perpétuité du monde, accepte tout plutôt que la froideur. Elle préfère sans doute l'amour pur, enthousiaste, respectueux dans ses ardeurs ; mais si l'homme se calme, elle s'effraie, et par raison d'état, par résignation au grand but, elle fera toutes les concessions, tous les frais, et, s'il le faut, toutes les avances, pour réchauffer ce fidèle qui s'attiédit. Le culte de Vesta, le culte de la flamme inextinguible, n'est pas, comme on le croit, le culte de la virginité, mais celui de l'amour, et même au besoin et par sacrifice, celui de la volupté.

Si fort que l'homme ait anobli, alambiqué, dissimulé l'instinct physiologique, la nature, qui se prête à ces entortillages en souriant, sait ce qu'elle veut, et n'en va pas moins à ses fins. Il n'y a ni pruderie, ni mysticisme, ni amour platonique qui tienne. A moins d'être Montaigne ou Rabelais.

On ne dit pas tout haut ce qui les rend contentes, mais il faut en revenir aux réalités simples, et la brute, hélas ! n'abdique jamais ses droits, tout en s'excusant peut-être de la liberté grande. Seulement les reines voudraient faire croire qu'elles ont toujours la couronne sur la tête, et qu'elles sont majestueuses jusque dans leurs plus humbles infirmités. Mon Dieu, elles ont raison, il faut enguirlander les bestialités de l'existence, comme on décore la table et les aliments, pour entretenir l'appétit. Le civilisé ne diffère du sauvage que par les façons qu'il fait avant de satisfaire ses besoins. La duchesse ne diffère de la hottentote que par les labyrinthes charmants dont elle fait précéder sa reddition.

Les choses ne sont rien, mais l'art en peut tout faire. L'homme s'ingénie à dignifier, à spiritualiser ses fonctions animales, entr'autres celle de la reproduction. La femme, qui

représente l'élégance, déguise avec adresse les grossièretés du désir ; elle refuse même de nommer ce qu'elle ne redoute nullement. C'est là un bien. De même toute sa toilette est combinée pour se rendre désirable, mais elle entend conserver les ignorances de la pudeur, les grâces de la réserve ; elle montre ce qu'elle cache et cache ce qu'elle montre. Ceci revient à dire : J'aime le mystère, pourvu qu'il ne soit pas trop mystérieux... Je ne veux pas être poursuivie, mais je désire être recherchée. Je ne cherche personne, mais je ne défends pas qu'on se retourne. Il m'est agréable de plaire, tâchez de me plaire en retour. J'ai fait mon devoir social, faites le vôtre. Et il n'y a rien à objecter à cela, c'est gentil et c'est juste.

Mardi 4 Mai 1880.

Dès que la tête est bien, on s'accommode de toutes les autres faiblesses du corps, car elles peuvent servir de thème à l'observation ou à la méditation. Ce qui est le plus rude à sacrifier, c'est la pensée. La pensée semble bien notre essence, puisqu'elle hérite de l'action et du sentiment. Mais qui sait ? lorsque le cerveau s'affaiblit et se brouille, c'est le sentiment qui persiste le dernier. On peut encore murmurer merci et *amen.* La dernière lueur et palpitation de l'âme, c'est peut-être un désir, un tressaillement. La pensée est encore notre forme aristocratique ; le moi premier est dans la faculté de souffrir. L'enfant qui naît est déjà sensible, le vieillard qui s'en va est encore sensible. Si notre fleur est la pensée, notre racine est le sentiment. La pensée nous généralise, le sentiment nous individualise. Nous ne serions pas individus sans le sentiment, ni hommes, sans la pensée. Le moi est la centralisation de nos idées et de nos impressions.

Mercredi 29 Juillet 1880.

Douleur intestinale. C'est peut-être ce qui arrête le plus net le voyageur. Il a l'intuition claire qu'ici rien ne sert de faire le brave et de passer outre. Du reste, il en est de même avec

tous les organes qui ne sont pas doubles, et qui sont indispensables. On touche du doigt son absolue dépendance. On constate sa servitude. L'esclavage de l'estomac et du cœur est sévère ; mais celui des entrailles est ignoble. Le diabète, la dysurie, la lientérie ou la constipation ne peuvent s'avouer et n'en sont que plus odieux. Les excrétions, même la gravelle, excitent plus de dégoût que de pitié. Les secrétions ne se nomment guère mieux. Tout ce qui est viscère, glande, chimie organique, doit se cacher. La sympathie d'autrui pour la maladie s'arrête aux organes supérieurs de la locomotion et de la sensation, elle admet les membres, la tête et le thorax. Mais tout ce qui est du torse doit demeurer anonyme par respect pour l'auditeur et pour le malade. Un furoncle à l'anus a beau être épouvantable, il ferait rire, il serait grotesque. Une femme élégante qui aurait eu cette misère sans réussir à la dérober au public, ne pourrait plus se remontrer en société ; chacun ne reverrait que les cataplasmes, les grimaces et les postures les plus défavorables au respect. A quel fil tient cependant la dignité ? La plus belle personne du monde, après une incongruité traîtresse, est obligée de s'enfuir et ne pourra revoir aucune des cent personnes, témoins de sa mésaventure. Chacun sait cependant que la beauté a des entrailles et n'est point affranchie des redevances inférieures de l'humanité. C'est égal, chacun est implacable pour ces petits malheurs, et exige des autres une tenue olympienne. Une femme qu'on aurait vue changer de linge vous haïrait, surtout si elle n'était plus belle ou plus jeune, et la seule expiation qu'elle admette, c'est de vous rendre passionnément amoureux. L'histoire de Gygès est un type. Jamais Sirène ou Mélusine n'a pardonné à qui a vu sa partie faible, sa queue de poisson. Pas même le souverain de l'Ida, le maître du tonnerre, n'a toléré d'être aperçu entre les bras de son épouse, et un nuage opaque a enveloppé ses caresses à Junon. Ainsi nul ne peut souffrir d'être en spectacle, quand il est à son désavantage. Toutes les fonctions abdominales, beaucoup de maladies, se dérobent donc dans l'ombre. Tout ce qui humilie, ou enlaidit, ou rabaisse fait l'effet d'un déshonneur et d'une souillure. Aussi la martyre qui meurt

range ses vêtements ; la vierge, dont un cancer a touché le visage, veut expirer la tête voilée. L'âme s'efforce de n'être pas compromise dans les ignominies du corps ; elle les désavoue, elle les repousse, comme une atteinte à sa propre majesté. C'est justice. Nous sentons que l'accident, que le détail, que la bavure ne doit pas prévaloir sur l'essence de l'être ; et nous protestons contre l'iniquité de l'imagination, qui a l'habitude de faire le contraire. Un mot ridicule, un geste malheureux, une sottise fortuite peuvent tuer un courtisan et briser une carrière. Mais l'âme se révolte contre le fait.

Lundi 2 Août 1880.

L'une des deux véritablement séduisante, féline, jolie, faite au tour, moulée en Vénus, musicienne jusqu'au bout des ongles, jouant tout sans notes et presque sans y toucher ; en outre Polonaise, câline, conquérante, avec une robe mettant en relief toutes les lignes sinueuses de sa personne, de pied en cap, et une manière particulière de toucher la main ... Que la carrière d'artiste doit être délicieuse dans ces conditions, et qu'il est facile de se faire adorer ! On me raconte la vie de cette ravissante pianiste (de 30 ans je suppose), qui a laissé en Egypte un mari et des enfants, et revient en Europe (avec une sœur) pour donner des concerts et rétablir une fortune compromise. Elle tentera et sera tentée. Le seul frôlement de ces sirènes fait comprendre mille choses, et deviner bien des remous. L'art et la passion se marient tout seuls, comme les colombes. La beauté, la volupté, l'amour sont antérieurs au notaire, au prêtre, et même à la vertu. Ils sont aussi anciens que l'attrait de la plante pour l'eau ou du papillon pour la lumière. Je comprends aussi pourquoi la société a des indulgences exceptionnelles pour les artistes d'exception. Chaque souverain a des privilèges. On passe le vin à Kean, et des galanteries à Rachel. D'ailleurs où est l'injustice ? l'admiration n'est pas le respect. Le vrai tort est de brouiller les genres ; on idolâtre une actrice, on ne l'épouse pas ; inversement, une actrice peut recueillir tous les hommages, et s'accorder toutes

les compensations ; mais elle doit avoir du bon sens et ne pas exiger l'impossible. Notre époque s'obstine à l'absurde : Coquelin veut la croix d'honneur, Patti veut être canonisée. Depuis George Sand, l'on patauge dans cette direction, et l'auteur de *Lélia* a sophistiqué bellement sur ce thème. Jamais pourtant la sainteté et le plaisir ne seront la même chose, pas plus que l'héroïsme et la volupté, parce que l'amour de soi et le sacrifice de soi ne sauraient être identiques. Raphaël, ni la Fornarina surtout, n'ont rien à faire avec l'austérité, et n'ont jamais eu l'hypocrisie d'en revendiquer les palmes. Mais nous barbouillons et mélangeons tout.

Dimanche 8 Août 1880.

Chez les femmes, la conviction devance l'examen, elles n'arrivent jamais par le raisonnement. Ce qui les persuade, c'est le regard, et point les arguments. Elles appellent cette méthode l'intuition. La conséquence, c'est qu'il faut les gagner avant de s'adresser à leur pensée et à leur réflexion. Il faut leur plaire avant de les éclairer. On ne peut arriver à leur entendement que par le cœur, moins que par leurs yeux. Leur intuition n'est souvent qu'une sensation. En d'autres termes, c'est leur nature inconsciente qu'il s'agit d'atteindre, et le magnétisme du souffle, du regard, de la main y arrive plus vite que tous les autres moyens réunis. Les séducteurs ne font pas de livres, ni de grands discours. Don Juan va droit au fait, il ensorcelle la volonté, parce qu'il fascine l'instinct. Il captive et capture. Ce n'est pas pour rien que la coutume universelle est d'interdire la proximité entre ceci et cela, entre la main et la main, entre la bouche et la bouche.

Car le baril de poudre a peur de l'étincelle.

L'attraction de la vie pour la vie, de la jeunesse pour la jeunesse, du masculin pour le féminin est si forte qu'au contact elle peut devenir un entraînement irrésistible, un vertige, une frénésie. A distance peuvent intervenir l'examen, la raison, la discussion ; à distance, la liberté renaît. Au contact, l'affinité seule triomphe, les sens sont vainqueurs, le sexe agit, comme une puissance anonyme et fatale.

TABLE